

Grande plaine IV

The background of the cover features vertical stripes in shades of green and yellow. Overlaid on these stripes are several wireframe cubes, some of which are filled with a red-to-orange gradient and have a fine, parallel line texture.

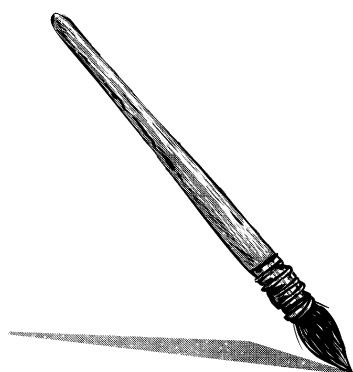
Alexandre Bourbaki

alto

GRANDE PLAINE IV

Alexandre Bourbaki

Grande plaine IV



Alto

**Catalogage avant publication Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bourbaki, Alexandre

Grande plaine IV

ISBN 978-2-923550-19-0

I. Titre II. Titre : Grande plaine quatre.

PS8603.O942G72 2008 C843'.6 C2008-942133-7

PS9603.O942G72 2008

Les Éditions Alto remercient le Conseil des Arts du Canada
pour son soutien financier.

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide
financière de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC)
et du ministère du Patrimoine canadien par l'entremise du Programme
d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Illustration de couverture : Sébastien Trahan

ISBN : 978-2-923550-19-0
© Éditions Alto, 2008

À Béatrice

Sur une île qui n'existe pas, tout peut exister
– *Fredéric Othon Theodore Aristidès*

Et les yeux vers l'ouest
Toujours être ailleurs
Et les mains vers l'est
J'veux toujours être ailleurs
– *B. Cantat*

I

Une divine carrosserie – Un chien dans le vent – La vitesse de libération – Du rayonnement des agglomérations – Une mauvaise entrée dans le Guide Michelin – Mailloux – Le motel du Capitaine

Que ferait un être universel, omniscient et omnipotent, si on lui rayait le côté de sa voiture avec une clé ? Intentionnellement, je veux dire, par pure malice et sans espoir de profit personnel. Il visionnerait la cassette de la nuit du crime, identifierait le coupable puis, selon son humeur, ajouterait une note dans son dossier en attendant le Jugement Dernier. Ou peut-être l'affligerait-il d'une maladie exotique particulièrement vicieuse qui l'emporterait quelques semaines plus tard.

J'ai découvert ce matin une égratignure sur toute l'aile gauche de ma voiture. Elle n'a pas été tracée accidentellement par un guidon de vélo ou une poussette. La ligne est sinueuse, la blessure plus ou moins profonde, hésitante. On imagine la main qui tenait une clé ou un canif, comme on sent la main du peintre en observant les touches de peinture sur une toile. J'ai parlé au responsable du service peinture du concessionnaire et, selon lui, j'en ai au moins pour mille dollars de réparation.

Je suis sûr que c'est un des jeunes préadolescents morveux du 515, toujours à faire les quatre cents

coups dans les rues et ruelles avoisinantes : barricade de poutres dissimulées sous des sacs de poubelle, vol d'échelles ou de matériel sur les camionnettes des entrepreneurs.

En plus, il y a un journaliste qui a mis la main sur mon numéro de téléphone et qui est en train de saturer mon répondeur : « M. Bourbaki, j'aimerais que nous discussions de votre existence... ».

C'en est trop, j'en ai assez. Je boucle ma valise, je coupe le chauffe-eau, j'embarque le chien. Je m'en vais.

Je roule. Il vente.

L'air que je respire ce matin n'a pas circulé dans le corps d'une douzaine d'autres personnes au cours des cinq dernières minutes. Il n'est pas vicié par l'humidité, le gaz carbonique et les relents stomacaux de mes dissemblables. Il a surtout été respiré par les bêtes : des bruants, des canards, des castors, des cerfs, des chevreuils, des corneilles, des écureuils, des loups, des lynx, des marmottes, des moineaux, des moufettes, des mulots, des parulines, des perdrix, des pics, des porcs-épics, des renards et des roitelets (sans parler des reptiles, batraciens, insectes, vers, limaces et autres petits êtres gluants ou non) batifolant paisiblement autour d'un lac privé interdit aux humains. Cet air merveilleux a aussi été respiré par les arbres, les céréales, le foin mélangé des

champs, l'humus frais, les fougères, les rivières et les pierres des montagnes.

Ici, ce n'est pas tout à fait la campagne, mais presque. Il ferait bon de s'arrêter n'importe où, à un endroit où il n'y a rien de particulièrement joli, et s'asseoir, sentir la caresse de cet air qui bouge et donne l'impression d'un mouvement calme, l'illusion de naviguer et de s'en aller quelque part, s'abandonner, soumettre sa volonté aux mouvements désordonnés de molécules gazeuses.

J'ai une grande propension à la passivité, je laisse les choses arriver et les autres décider à ma place. Que j'aie eu l'énergie et le courage de tout plaquer et m'enfuir de la ville est pour le moins surprenant, mais c'est une manifestation normale d'une volonté trop longtemps refoulée.

Argentine boude. Comme tous les chiens. Avec l'âge, elle est devenue une vieille fille plutôt casanière. Je ne pouvais pourtant pas la laisser à ma sœur. Les plantes, passe encore, mais un chien dans un 5^{1/2} avec un bébé, c'était tout simplement impossible. Tant pis, il va bien falloir qu'elle s'y fasse.

Elle gémit et boude encore un peu, mais l'air pur qui entre à flots dans la voiture la forcera bientôt à sortir de sa réserve. Argentine raffole du vent. Il apporte toutes sortes d'odeurs qui sont pour elle comme une mélodie et auxquelles, à mesure que

nous nous éloignons de la ville, elle a de plus en plus de difficulté à résister.

Si elle était un peu plus grande, elle pourrait passer la tête par la fenêtre et laisser sa langue et ses oreilles battre au vent. Elle goûterait les mille et une odeurs des pays traversés, goberait quinze mouches au mètre. Ce qu'il me faudrait, c'est une camionnette. Elle s'installerait dans la boîte. Elle se coucherait sur un vieux sac de maïs, à côté de ma carabine et d'un rouleau de corde (pour pendre les voleurs de chevaux). Elle ne pourrait pas non plus pencher la tête par-dessus le rebord, mais au moins elle vivrait au grand air, comme ses ancêtres loups.

— Hein Argentine, ça te plairait de voyager dans une boîte de camionnette ?

— Wouf...

Évidemment, il n'y a pas grand-chose en commun entre une forêt et une boîte de camionnette.



Je me suis imposé de rouler au moins deux cents kilomètres avant de m'arrêter. Ne plus sentir la ville, ne plus la voir et ne plus la deviner.

Rien ne pourra m'arrêter si ce n'est un clou dans un pneu, un réservoir vide, un barrage de police, une crampe dans le mollet droit, la rupture de l'arbre de direction, une manifestation de l'Union biologique paysanne, des moutons en transhumance, une

météorite, une crue éclair qui emporte la route ou un accident mortel impliquant au minimum un camion-benne, deux Civic modifiées, un hélicoptère et sept VUS. La probabilité pour que l'un ou l'autre de ces événements ne se produise d'ici les deux cents prochains kilomètres est quasiment nulle (sauf peut-être la crampe au mollet).

Est-ce la distance parcourue qui importe ou le fait de se déplacer à une certaine vitesse pendant un certain temps ? Dans ce dernier cas, on peut établir un parallèle avec la vitesse de libération :

Vitesse minimale à atteindre afin de se soustraire à l'emprise gravitationnelle d'un corps. Il est à noter que la vitesse de libération n'est pas *angulaire*, c'est-à-dire que les fuyards n'ont pas à s'éloigner perpendiculairement. Une fusée pourrait théoriquement se libérer de l'emprise de la gravité en s'élevant selon le même angle qu'un avion.

L'odeur de la ville est la première chose qui disparaît. Sitôt les portières de la voiture fermées, les rejets de sacs de poubelle éventrés, de caca de chien et de pipi de chat, de pizzerias mal famées et de poissons pas trop frais du Chinois du coin cèdent la place à un mélange subtil : similicuir, sapin suspendu et calcium accumulé sur les tapis dont on a négligé le nettoyage printanier. Les braves roulent toutes fenêtres ouvertes et laissent au monoxyde de carbone le soin de leur faire oublier le parfum urbain. Quand ils survivent, l'air pur des régions périphériques ne leur en paraît que meilleur.

L'empreinte visuelle varie selon l'heure de la journée. Il ne s'agit pas de laisser les tours derrière soi

pour ne plus voir la ville. Le matin, surtout après une période de pointe difficile, un épais couvercle de smog s'élève, estompant les contours et les couleurs ; cette tache grise demeure visible à plusieurs dizaines de kilomètres de distance. La nuit, un halo de lumière mange les étoiles dans un rayon pouvant s'étendre (par terrain plat) jusqu'à cent kilomètres du centre-ville.

Sur le plan géographique, la métropole commande la transformation du sol des régions avoisinantes afin de répondre à ses propres besoins : parcs industriels, banlieues et cités-dortoirs, carrières, cimenteries, agriculture intensive, aménagements récréotouristiques, etc. Toute la province est soumise à ce régime, mais les zones à proximité plus que les autres.

L'empreinte sociale est également très forte. On considère qu'on en est libéré quand les gens vont faire leur magasinage ailleurs qu'à Montréal, dans un autre pôle régional. La perception négative du « Plateau Mont-Royal », l'apparition d'autocollants « Liberté Radio X » sont également de bons indices.

Me libérer de la métropole, cela signifie me trouver en un lieu où je ne risque pas de tomber sur une connaissance à tous les coins de rue, où les gens me diront bonjour comme ils le font à presque tout le monde, où les commerçants sourient et disent au revoir à tous leurs clients.

Deux heures de route minimum, puis la première ville où je trouve une chambre pas trop chère et un café Internet ouvert plus de trois heures par jour. Je

me soustrais au monde, cela ne signifie pas encore que je veux m'en couper complètement.



Lac Penché : gros village à trois heures de route de Montréal. Deux feux de circulation, une station-service à chaque extrémité de la rue principale, quelques routes perpendiculaires, une rivière qui coupe le village en deux, le presbytère bâti le long de cette dernière et l'église juste à côté. On y trouve tous les services essentiels : un dépanneur-club vidéo, un dépanneur-épicerie, un dépanneur-quincaillerie, un dépanneur-bar, un bureau de poste abandonné, une école primaire et un café Internet. Curiosité locale : une usine fabriquant des lames de scies est installée en plein milieu du village, à deux cents mètres de l'église. Côté hébergement, un gîte d'apparence mi-teuse, une auberge-restaurant-dépanneur et un hôtel tout blanc, massif et affalé comme un cachalot échoué.

Je me promène le long de la rivière avec Argentine, histoire de voir si l'ambiance du lieu nous inspire. Le pays est assez montagneux, mais les activités agricoles sont encore prépondérantes. Le jardin du presbytère est plein de saules, arbres mélancoliques par excellence. Rien de moins catholique pourtant que la mélancolie. Je me demande si la séparation du village en deux zones correspond à une discrimination quelconque de ces habitants, s'il y a une ville basse et une ville haute et, pourquoi pas, des clans rivaux qui se livrent une petite guerre d'usure.

Je fais un tour au café, histoire d'évaluer les conditions de connexion au reste du monde. Haute vitesse, ouvert quasiment 24 heures sur 24 (une rareté), paiement à l'heure, à la journée ou à la semaine. C'est parfait. Vraiment le type d'endroit d'où vous voudriez être originaire, où vous voudriez aller visiter vos grands-parents.

Le dîner à l'auberge est passable, mais pas cher. Au moins leur menu propose autre chose que de la friture. Je demande à voir les chambres. On m'en fait visiter cinq, toutes aussi peu inspirantes les unes que les autres. Personne n'a jamais songé à rénover cette bâtisse ou à moderniser ses aménagements intérieurs. Les salles de bain antédiluviennes ont un taux de germes au centimètre carré supérieur aux toilettes d'une pizzeria coin St-Laurent/Ste-Catherine. Je mettrais ma main au feu que les rideaux, la literie et les matelas ont à peu près mon âge. À chacune des chambres, j'esquisse une moue de dégoût que l'aubergiste, un homme qui ne mesure pas plus de 5' 2", ne peut pas ignorer. De retour dans le couloir, il insiste pourtant :

— Vous en visiterez bien une autre ? Il y en a qui sont bien mieux situés.

— Pourquoi faites-vous visiter d'abord celles qui sont moins bonnes ?

— Pour que le client se fasse une idée. Elles sont toutes pareilles vous savez.

— La literie est la même partout ?

— Je vous le garantis !

— C'est bien ce qui m'inquiète.

À ce moment précis, le doute s'empare de son esprit. Un pli d'incompréhension strie son front commercialement lisse, puis un autre, puis un autre, de sorte que je peux lire en son esprit de marchand comme en un livre ouvert. Sans doute, songe-t-il, le client a toujours raison. Mais celui-ci, qu'est-ce qu'il veut au juste ? Je décide de mettre les points sur les i.

— Vous savez, si elles se ressemblent toutes, ce n'est pas la peine de m'en montrer une autre.

Le masque d'incompréhension qui ravina son visage s'efface d'un coup, sa peau redevient parfaitement lisse et blanche. La température chute de trois degrés dans la pièce. Il découvre les canines. De l'écume perle à la commissure des lèvres.

— Vous m'avez fait perdre mon temps. Je vous laisse trouver la sortie tout seul.

Puis, il me tourne le dos en faisant psssiit comme un lama fâché (lui toujours faire ainsi, señor) et s'enfonce dans un couloir. Je n'ai aucun sens de l'orientation et je suis aussi perdu dans cet hôtel de province que Tintin dans la forêt du San Theodoros. J'emprunte un couloir au hasard, je fais irruption dans une buanderie suivie d'un autre couloir où je trouve, en moins de cinq minutes, une porte donnant sur la cour arrière.

Un peu abattu par cette mauvaise expérience (je me suis aliéné un natif et interdit la fréquentation du seul restaurant potable), je me dirige vers le cachalot blanc. La peinture de la façade pèle là où on a recouvert l'ancienne raison sociale : Hôtel central. Quelques voitures stationnent dans la cour, il y a donc des clients qui acceptent de vivre ici. « C'est même presque plein », prétend l'hôtelier. J'ai un mauvais pressentiment qui s'avère tout à fait fondé : les chambres sont encore plus dégoûtantes que celles de l'auberge.

Je me retourne vers l'hôtelier pour lui dire que je ne suis pas intéressé. Il lit ma réponse sur mon visage avant que je ne parle. Je le vois se gonfler, prêt à éclater lui aussi d'une colère ridicule (il est sensiblement de la même taille que son concurrent), mais je le précède : « Je sais, je vous ai fait perdre votre temps ». Puis je le plante là avec sa colère intérieure et je me dépatouille pour trouver la sortie. Couloir, buanderie, couloir, cour arrière. Je commence à connaître la géographie de ce genre d'endroit et je n'aurai bientôt plus besoin de semer des petits cailloux.

J'entends encore le flot de ses injures quand je démarre le moteur de ma voiture.

Je commence déjà à regretter mon escapade. Mais il n'est plus question de faire demi-tour et de rentrer à la maison. Je roule un bon moment dans des

chemins secondaires, j'observe d'un œil distrait le paysage qui défile, l'alternance des champs et des boisés, les lignes électriques, les croix de chemin, les maisons abandonnées, les bicoques rafistolées, les motoneiges et les vieilles camionnettes abandonnées sur des pelouses en jachère. En cette fin d'après-midi, le soleil est écrasant et il n'y a pas un chrétien à proximité des maisons et des fermes, ni dans les champs. Sur la banquette arrière, Argentine s'est roulée en boule pour dormir. J'aime bien conduire. Il m'est arrivé de faire de très longs trajets presque sans aucun arrêt, mais aujourd'hui je suis las et j'ai le dos en compote. Je ferai une pause dans le prochain bled qui se présentera sur ma route. Tiens, en voici justement un !

Bienvenue à Mailloux
pop. 11 300

J'ai tout de suite senti que je m'y plairais. À vol d'oiseau, Mailloux et le Lac Penché ne se trouvent qu'à cinquante kilomètres l'un de l'autre, mais ce sont deux mondes que presque tout sépare. Si je n'avais pas vu le panneau d'accueil, je croirais qu'il n'y a pas plus de mille Mailloutais. Ils doivent en cacher dans les caves, dans des camps de travail. Ça doit grouiller comme des perce-oreilles sous une chaise de parterre. Peut-être ont-ils simplement gonflé les chiffres pour être éligibles à des programmes de soutien aux régions perdues ?

Ici, la forêt a remplacé le champ. La montagne ne fait plus seulement partie du paysage, elle sculpte le relief urbain. L'industrie forestière a sans doute connu un important déclin au cours des dernières années. Mais Mailloux a pris le virage du tourisme : il y a des gîtes un peu partout, des cafés, des galeries d'art, des restaurants et des boutiques spécialisées. Il n'y a rien de forcé, d'artificiel. On n'a pas l'impression de se trouver dans un décor. Il n'y a pas d'enseignes tapageuses ni de grandes chaînes.

Pour ajouter au pittoresque, il y a aussi quelques rues décrépites, des voitures abandonnées sur quatre blocs de ciment, des vieillards édentés sur leur balcon. Il ne faudrait pas gratter longtemps pour découvrir que les nids-de-poule ont été gossés par un artisan local, que les épaves n'ont jamais roulé et que les vieillards portent des gencives postiches et sont subventionnés par Patrimoine Canada.

L'hôtel est hors de prix. Je me rabats donc sur le motel situé en plein centre de la ville. Il est totalement invisible de la rue principale. Pour y accéder, on doit franchir une arche lancée entre un restaurant et une bâtisse commerciale abandonnée. Dans l'arrière-cour, on trouve le stationnement, puis le motel proprement dit.

Ce motel caché est une chose très curieuse. Un non-sens en fait. Les motels ont foisonné dans les années cinquante, au Québec et dans le reste de l'Amérique du Nord, comme une floraison naturelle des réseaux routiers et autoroutiers, un produit dérivé de la civilisation automobile émergente. En principe, un

motel devait être visible depuis l'intérieur d'une voiture roulant à bonne vitesse et son succès commercial était lié à sa capacité à séduire *en dépit* de cette vitesse qui trouble la vision des automobilistes, d'où les enseignes disproportionnées, biscornues, colorées. Mais à Mailloux, le motel est dissimulé et l'a toujours été, car les bâtisses s'élevant entre lui et la route sont d'un bon quart de siècle ses aînées.

Le nom du motel, presque invisible en cette fin d'après-midi, est inscrit en fer forgé dans l'arche :

Motel Mailloux

Tout simplement.



Il n'y a que trois voitures dans le stationnement. Les bâtiments coupent le motel des bruits de la ville. On n'entend que le grésillement de l'enseigne au néon, le bruissement du vent dans les feuilles des arbres et, quelque part là-dedans, le son d'une eau qui court.

Argentine bondit sur l'asphalte et nous nous dirigeons vers l'*office*. Appuyé au chambranle de la porte, le gérant nous fait des signes de la main. Argentine se précipite à sa rencontre en remuant frénétiquement de la queue comme si elle retrouvait une vieille connaissance. Je la siffle, je l'appelle, mais elle ne m'écoute pas. Le type ne bronche pas quand Argentine lui lèche les mains et lui flaire l'entrejambe. Au contraire, il lui tapote délicatement sur la tête, ce qui a l'effet – tout à fait inédit – de la calmer immédiatement. Le gérant relève enfin les yeux vers moi.

— Salut capitaine.

— Désolé pour le chien, elle n'est pas dressée.

— Pas de problème. Comme tu vois, ici, on adore les chiens.

— Vous avez des chambres disponibles ?

— Pas des chambres, des *unités*.

D'un geste de la main, il m'engage à pénétrer dans son *office*. Les murs sont en préfini, les fauteuils en imitation de similicuiette ; son bureau de fer doit peser une tonne, l'horloge Pepsi a au moins vingt minutes de retard. Sur son bureau, un antique télé-

phone avec des boutons transparents ou rouges pour les différentes lignes et un rolodex fatigué qui perd ses fiches. Nous nous asseyons. Il m'observe quelques instants en silence. Au loin, un poste joue une vieille chanson, quelque chose comme du Gilbert Bécaud ou du Adamo.

— Si tu veux, nous avons des prix à la semaine ou au mois.

J'ai l'impression qu'il lit dans mes pensées. Je n'ai pas le temps de répondre :

— C'est tranquille ici. Le silence, la paix. Il n'y a personne ici pour rayer la peinture de ta voiture.

Cet homme a un sens de l'observation plutôt aigu. J'ai l'impression non pas qu'il me ment, mais qu'il me cache quelque chose à propos de cette soi-disant tranquillité. Je regarde autour de moi, par la fenêtre, à la recherche d'un artéfact quelconque trahissant une activité inhabituelle, sans rien trouver d'autre que du pittoresque, du banal et du laid.

— Tu sais capitaine, je ne loue pas à n'importe qui.

— Je m'en doute, mais...

— Je vais te donner la 11. Elle est au bout de la bâtisse. Au pire, tu n'auras qu'un voisin.

— ...

— On peut savoir ce que tu es venu faire par ici ?

— Je ne sais pas encore. Je m'éloigne.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— C'est pour vos fiches ?

— Pure curiosité !

— J'écris.

— Moi aussi j'écris, capitaine. Tu écris quoi ?

— Des histoires. Des nouvelles, des romans.

— À temps plein ?

— Je dessine aussi, je me promène, je voyage, je regarde les gens.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Le gérant m'observe avec un air narquois. Soudain, il se renverse sur sa chaise. Les ressorts craquent. Il projette un bras derrière sa tête et saisit dans un casier une clé qu'il lance sur le bureau. Quand ma main se referme sur la bande oblongue de plastique bleue sur laquelle est gravé le chiffre 11, c'est comme si je signais un contrat, comme si j'acceptais les règles d'un jeu dont je ne savais rien.

— Et tu as tout ce qu'il faut pour ton chien ?

— Je suis parti un peu précipitamment.

— Ce n'est pas grave, il y a une animalerie à cinq minutes d'ici. J'irai tout à l'heure.

— C'est pas la peine.

— Ça va me faire plaisir. On va y aller tous les deux.

— C'est que...

— Fifi et moi je veux dire.

— Elle s'appelle Argentine.

— Qu'est-ce que ça change pour elle, capitaine ?

Il se lève lentement, comme s'il prenait plaisir à torturer les ressorts de sa chaise.

— On va aller voir ta chambre maintenant. Tu viens Fifi ?

Argentine sort en courant derrière lui.

À l'intérieur de la chambre, tout est d'époque, mais tout semble neuf. On dirait un décor de film soigneusement monté par une quinzaine de décorateurs et d'accessoiristes passant la moitié de leur vie sur eBay à la recherche d'objets disparus : panneaux en mélamine turquoise des armoires de la cuisinette, rutilant climatiseur de marque Chrysler, cendriers en verre soufflé coloré, abat-jour en bois tourné, plafond en stucco, peintures de matante Jeannine, Paulette ou Irène...

La fenêtre arrière donne sur une cour gazonnée, dans laquelle est creusée une minuscule piscine en forme de haricot. Puis, le terrain descend en palier jusqu'à la rivière. Du stationnement, elle semblait pourtant plus lointaine. De l'autre côté de la rivière, une première rangée de maisons cache une dépression du terrain où s'étend vraisemblablement la partie cachée de Mailloux. On ne voit que les montagnes se détacher sur le ciel. Pas les montagnes majestueuses de l'Ouest canadien, non, ces bonnes vieilles Appalaches mangées par le temps, anciennes, élevées juste comme il faut, à la mesure de l'homme.

Cette ville me plaît. L'endroit est calme, le paysage apaisant, et cette rivière est la bonne nouvelle de la journée. Voilà, j'ai trouvé ce que je cherchais.

II

Onze chaises – Frénésie commerciale – Un défaut génétique – Béatrice – Un lien avec le monde – Encore Molinari – Un bon exemple d’halitose – Un phénomène de bilocation – Le cahier 23 – Un voisin

Depuis le pas de ma porte, je contemple ce nouveau monde qui est le mien : un stationnement partiellement asphalté, quelques murs décrépis et les étages supérieurs des maisons voisines. Les chambres et la réception forment un L. Devant les onze chambres, autant de chaises Solair de couleurs différentes, dont l’agencement subtil ne doit pas être l’œuvre du hasard. Un mince trottoir court le long du passage obscur qui permet de communiquer avec le reste de la ville. On le franchit comme un rite initiatique dont on ressort autre, en pleine lumière. J’exagère un peu, bien sûr.

Une des chambres s’est ouverte. Un homme en sort. Il s’immobilise quelques instants sur le trottoir pour allumer une cigarette, puis il m’adresse un signe de la main avant de s’enfoncer dans le passage.

Le passage longe un restaurant qui donne sur la rue principale. Le nom et la raison sociale sont peints en jaune dans la vitrine :

Chez Claude
Restaurant familial
Vous nourrir est un plaisir depuis 1953

À côté du restaurant, une authentique petite épicerie d'époque avec d'anciennes publicités de boissons gazeuses. Le fonds de commerce ne se limite pas à la sainte trinité cigarette-bière-loterie : fruits et légumes frais, petite section bio, produits locaux, cannages soigneusement époussetés. Cette épicerie est une curiosité en cette époque où la grande surface est reine. La ville regorge de boutiques et magasins de toute sorte, comme si tous les habitants étaient pris d'une frénésie commerciale, parfois très créative.

De l'autre côté de la rue se trouvent une buanderie-café Internet (« Lavez lavez ! »), un café-bar (« Les copains, bienvenu aux dame (sic) »), un salon de coiffure pour hommes (« Chez Mario »), un salon de coiffure pour dames (« Chez Mariette »), une étude de notaire, une agence d'artistes, un magasin de pièces électroniques, une agence de voyages, un photographe, un magasin de nourriture biologique pour animaux, le bureau de l'allumeur de réverbères, un restaurant chinois, une boutique de modélisme et ainsi de suite.

Dans la vitrine d'un magasin de matériel d'artiste, je découvre, dissimulées entre une dizaine de croûtes, trois reproductions en tout petit format de la *Mutation sérielle verte-rouge* de Molinari. Étant trichromate deutéranomal, j'éprouve des sentiments contradictoires devant les peintures de Molinari. Un

mélange d'admiration et de frustration. J'ai la sensation de passer à côté de quelque chose en ne voyant pas la même chose que les gens normaux.

L'affichette composée de caractères Letraset les plus divers fait penser aux lettres de dénonciation ou de menaces anonymes comme on en trouve dans les bandes dessinées ou les romans policiers. Ici, on peut lire :

De Retour Dans une heure

Et dans les romans :

Ce soir, César mourra Vraiment

À première vue, cette ville est un bel exemple d'équilibre entre le tourisme et le résidentiel, mais les choses peuvent très bien se gâter à deux coins de rue d'ici. Les rues sont coquettes, bordées d'arbres, de bancs publics et de réverbères dont la forme indique bien qu'ils ont été conçus pour tamiser le sol d'une douce lumière et non noyer le ciel. L'office du tourisme local, le comité d'urbanisme, le syndicat d'initiative, les Chevaliers de Colomb ou l'Association des Pierre-Jean-Jacques a fait du bon travail et réussi à donner l'impression que la vie ne tourne pas entièrement autour de l'automobile.



La salle à manger de Chez Claude est presque vide. Je choisis une table sous la grande fenêtre afin d'observer le mouvement de la rue. Le badaud est assez rare, comme il se doit, mais de qualité. Ni trop fagoté comme en ville, ni trop plouc. Tout respire le bon goût, la simplicité. Je suis de plus en plus persuadé d'avoir trouvé une terre d'adoption temporaire fort convenable.

Je fais un saut à la chambre. La porte de la réception est grande ouverte, mais il n'y a personne. Argentine aboie quelque part derrière le motel. Il est très curieux d'entendre quelqu'un que l'on connaît sans pouvoir le voir. C'est comme si j'étais sous une forme spectrale, dans des lieux familiers, au milieu des miens, sans pouvoir les rejoindre. Une brume délétère monte d'ailleurs de la rivière. Je me laisse envahir par la désolation du lieu.

Suspendues derrière le comptoir, deux immenses reproductions de Molinari me sautent aux yeux dès que je pousse la porte de la buanderie-café Internet. J'envisage un instant de tourner les talons et de chercher un fournisseur de bande passante moins porté sur l'art moderne, mais la caissière, réfugiée dans son livre, relève la tête. Pas brusquement, mais pas lentement non plus. Ça doit être comme ça que les tortues sortent leur tête gluante de leur carapace. Une curieuse mimique se peint sur son visage qui

signifie soit « dégage connard, je n'ai pas terminé mon chapitre » ou « tiens, un client à cette heure ».

Je traverse la boutique d'un pas décidé pendant que la caissière continue à me dévisager.

— C'est une conspiration ?

— Pardon ?

— Ces reproductions de Molinari. Il y a les mêmes dans une vitrine un peu plus haut sur la rue.

— Oui, Petit y travaille.

— Petit ?

— Petit. Mon copain. C'est son nom. Il travaille pour M. Grumbacher. Mais ce ne sont pas les mêmes œuvres. Ça c'est le *Bi-sériel, vert-bleu* et ça la *Mutation tri-violette*. Vous avez quelque chose contre Molinari ?

— Pas du tout. Je trouve la coïncidence troublante, c'est tout.

— Il n'y a pas de coïncidence, puisque Petit travaille là-bas.

— Et puis, ça fait drôle de voir des Molinari ici.

— Vous n'avez pas fini d'en voir, vous savez.

— Non, je ne sais pas.

C'est assez mal engagé comme relation commerciale. Elle a l'air pressée de se replonger dans son livre.

— Je peux utiliser vos ordinateurs ?

Elle farfouille dans un tiroir et me tend une carte d'activation.

— Vous vous installez où vous voulez.

— Merci. Je peux vous poser une dernière question ?

— Évidemment.

Je pointe les reproductions derrière elle.

— Vous voyez quoi au juste ?

— Des bandes de couleur je suppose. Pas vous ?

— Oui, mais peut-être pas les mêmes.

— Vous êtes...

— Trichromate deutéranomal.

— C'est votre nom ?

— Non. Ça veut dire que je suis légèrement daltonien. Je m'appelle Alexandre.

— Moi c'est Béatrice. Je vais vous faire un bon prix pour la connexion. Le dernier client qui a passé un commentaire sur les tableaux m'a demandé si je les vendais au mètre.

Elle replonge dans sa lecture. Pas moyen de voir le titre de son livre. J'aime savoir ce que les gens lisent. Ça permet de trouver des sujets de conversation et d'éviter certaines gaffes. Par exemple, si cette jeune femme était en train de lire *Le secret*, ou *Le secret du secret* ou encore *Le secret du secret du secret*, j'aimerais bien pouvoir me composer à l'avance une expression neutre. Pris par surprise, je ne pourrais réprimer une moue méprisante, et alors adieu le bon prix sur la connexion.



La buanderie-café Internet est située sur un coin de rue et tout le mur de droite est fenêtré. Le jour, quand l'humidité des machines n'embue pas les vitres, la lumière y entre à flots. Une dizaine de postes de travail permettent de se connecter au reste de la planète. J'ouvre une session, mais je ne me branche pas tout de suite. J'aime bien faire attendre un peu le

monde, me dire que s'il se passe quelque chose, je peux ne pas en être informé pendant quelques minutes. Ça vaut pour les bonnes comme pour les mauvaises nouvelles.

Je transcris des notes prises dans un carnet. Je n'ai pas le même rapport avec les mots selon que je tape ou que je gratte du papier. J'écris beaucoup plus vite que je ne tape. Je développe les idées sans chercher à les structurer. Pendant que j'écris une phrase, la phrase suivante est en gestation en arrière-plan. Les idées se télescopent parfois. Le texte est toujours marqué par tout ce qui n'est pas encore écrit, il « charrie ses brouillons » comme disait Jean-Pierre Vidal dans une analyse pas mal sautée de *L'automne à Pékin* (le roman de Boris Vian). Par la suite, l'ordinateur permet de mettre un peu d'ordre dans tout ça. Je transcris, j'améliore, je précise. Souvent je jette, mais le plus souvent, je déplace. Existait-il vraiment une civilisation avant le copier-coller ? Comment Vian, par exemple, a-t-il écrit *L'automne à Pékin* sans copier-coller ?

Le monde n'a pas apprécié que je le fasse attendre. Il n'y a rien d'intéressant dans l'actualité, mes fils RSS se sont taris comme un point d'eau dans le désert du Khemed. Je n'ai qu'un seul courriel : ma sœur qui m'annonce que mes plantes se portent bien et que mon beau-frère passera ramasser le courrier le lendemain. Bonne nouvelle : personne ne semble

s'être rendu compte que je suis parti et ma disparition n'est pas une catastrophe nationale.

Argentine a passé une partie de la nuit sur le pas de ma porte. Elle n'a pas voulu entrer dans ma chambre. Je l'ai entendue remuer un bon moment, bousculant la chaise Solair, cherchant la position la plus confortable sur la vieille couverture placée là par une main prévenante, le Capitaine sans doute. Elle a grogné à quelques reprises, flairant des bestioles réelles ou des périls imaginaires. Au matin, elle était partie.

Le bureau du tourisme est fermé. Dans le hall de l'hôtel de ville (« bungalow municipal » serait plus approprié), il y a un gigantesque présentoir bourré de matériel publicitaire. Je mets la main sur un vieux prospectus d'une exposition Mailloux-Molinari tenue il y a quelques années. En plus des œuvres exposées, la ville avait été le théâtre de nombreuses installations : ils avaient même semé des bandes de céréales dans les champs et peint des rues en couleurs. Voilà qui explique l'omniprésence de l'artiste et de ses œuvres.

Rien que sur la rue principale, j'ai vu une dizaine de reproductions de Molinari. Partout. Dans des commerces où on n'imaginerait pas. Le passant non

prévenu ne les remarque même pas tellement elles sont intégrées, noyées au milieu des étalages, écrasées derrière des empilades de fruits en plastique, insérées entre des photographies en couleurs de champs de lavande et de plantations d'épinettes.

La vie culturelle de ce patelin retiré est surprenante. Cet intérêt pour l'art moderne est trop improbable pour être le fait d'un comité d'urbanisme et, en général, les offices du tourisme font surtout la promotion des artistes locaux, ils n'en importent pas (et je ne crois pas que Molinari ait déjà mis les pieds ici). Il doit exister un autre organisme qui travaille dans l'ombre.

Je me dirige vers le magasin de M. Grumbacher. Une petite enseigne fraîchement repeinte est suspendue au-dessus de la porte :

Encadrements Mailloux
Tout pour l'artiste

Ébloui par le soleil du matin, je ne distingue pratiquement rien, mais je ressens déjà cette impression d'étouffement causée par un trop grand nombre d'objets rassemblés dans un espace restreint. Le son de la petite clochette qui s'est agitée quand j'ai poussé la lourde porte vitrée est étouffé, comme si les ondes sonores se brisaient contre des millions d'arêtes. Le parquet de larges planches disjointes grince à chaque pas. Le craquement subit le même sort que le tintement, c'est à peine s'il parvient à mes oreilles.

La boutique est aménagée tout en longueur. Aérographes, agendas, agrafes etagrafeuses, albums, boîtes, brosses, cahiers, calendriers, carnets, chevalets, ciseaux, compas, couteaux, craies, crayons, essences, feutres, fusains, huiles, Letraset, livres, nettoyeurs, palettes, papier adhésif, pigments, pinceaux, plâtre, plumes, porte-pinceaux, rames de papier, règles, solvants, spatules, tablettes, tampons encreurs, teintures, toiles de tous formats, tubes de couleur, vernis s'entassent pêle-mêle sur des étagères prêtes à s'effondrer.

Un mur est occupé entièrement par des reproductions. À côté des éternelles mièvreries : chats et chiens, roméos et juliettes à la couche, employés dînant sur une poutre en plein ciel de New York, iceberg, Joconde en grand format et ainsi de suite, les Molinari sont placés bien en évidence. On ne trouve ici que ces œuvres constituées de bandes de couleurs. Outre la *Mutation sérielle verte-rouge* qui se trouve déjà en vitrine, le *Bi-sériel, vert-bleu* et la *Mutation tri-violette* aperçus à la buanderie, il y a une dizaine d'œuvres, certaines en plusieurs exemplaires, dont le *Bi-sériel, orange-vert*, le *Quadruple mutation* et le *Rythmique*.

Un présentoir à proximité offre, outre une vingtaine de méthodes pour apprendre la peinture, toute une série de Molinari à colorier et de Molinari à numéros.

Un vacarme éclate dans l'arrière de la boutique. Un petit commis se tient maintenant derrière le comptoir. Il regarde à la dérobée par une porte

entrouverte. Il se tourne furtivement vers moi. Il a l'air terrorisé. Son regard me supplie de rester, comme s'il avait peur de quelque chose. Mais il n'ose pas m'adresser la parole le premier, pas même le « bonjour » commercial qui n'engage à rien.

J'abrège son supplice. De toute façon, je n'ai pas trouvé ce que je cherchais.

— Vous avez des blocs Rhodia n° 16 ?



La serveuse de service de Chez Claude ce midi est d'une incroyable familiarité. Je devrais dire : désagréable. Elle passe un chiffon d'un mouvement rapide, puis elle s'appuie d'une main sur la banquette, juste derrière mon épaule, comme si elle voulait que mon regard plonge jusqu'au fond de son soutien-gorge.

— Salut mon chou, moi c'est Claudette. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Des paroles lourdes de sous-entendus... Une haleine de cendrier... Je ne prends même pas la peine d'ouvrir le menu. Je commande le plat du jour, pour qu'elle s'éloigne au plus vite.

Je commence à remplir mon bloc-notes tout en me brûlant la gueule avec une soupe aux légumes déshydratés. À chaque cuillerée, des myriades de gouttelettes s'abattent sur la page en cours, noyant certaines lettres et créant de curieux motifs.

Claudette revient se faire payer au moment précis où je m'apprête à terrasser un immense blob de Jello vert-poudre à la saveur non identifiable. Elle finit son *chiffre* (sic) à treize heures et a bien envie d'aller se coucher. Je ne lui demande pas où ni avec qui, comme elle semblait s'y attendre, mais je m'enquiers plutôt de son horaire habituel. Je note cette précieuse information. Je sais maintenant quand NE PAS venir me sustenter.

À la fin du repas, je me sens lourd comme si j'avais mangé un bison. Ce n'était pourtant ni trop copieux, ni trop mauvais, et j'en ai laissé la moitié dans mon assiette. Une pluie fine a commencé à noyer la rue. Je redemande du café.

Ce n'est pas une lourdeur d'estomac, mais un abattement général. Je ne saurais même pas dire qui, du corps ou de l'esprit abat l'autre. J'aurais envie de me coucher sur mon lit et de regarder la téléboutique TVA pendant le reste de la journée. Non, il faudrait encore me lever et, pour l'instant, c'est au-dessus de mes forces. Ça ressemble à cet engourdissement que l'on ressent en ville, au début de l'hiver, quand le soleil tombe avant l'heure du souper et que les rues sont sales et salissantes.

Je n'ai rien fait depuis hier. J'ai roulé pendant quatre heures, cinq peut-être. J'ai visité des chambres, mangé dans des restaurants, perdu du temps sur Internet et me suis acheté un bloc-notes. Homer

Simpson écoutant les quilles devait être plus fatigué que moi.

Un violent orage crève maintenant le ciel. Pour tuer le temps, je me rabats sur les ressources de ma musette. Un vulgaire sac de grosse toile acheté aux surplus d'armée. Ça me donne l'air d'un pauvre raté ou d'un adolescent attardé. Je fais le tri des quelques dépliants ramassés ce matin. Il y a une ancienne centrale électrique pas très loin d'ici. Je la connais. C'est celle que j'ai évoquée dans le *Poids du monde*, à proximité du tunnel ferroviaire. Ce genre de hasard me tue.

Une ballade dans la nature me ferait le plus grand bien. Mais je ne ferai pas de pèlerinage à la centrale. Je n'ai aucun attachement à ce lieu. Il me rappelle surtout Simon et sa vieille Civic dans laquelle il nous trimballait. Y retourner seul n'aurait aucun sens.

L'usine qui fabrique les chaises Solair est établie à Mailloux. Ça, c'est le genre de hasard qui me remonte le moral. La chaise Solair est un objet mythique de mon enfance qui me rappelle en vrac des dizaines d'endroits, mais surtout le Lac-à-la-Loutre où nous allions jadis rendre visite à mon oncle Georges.

Il y avait trois chalets sur le site, un petit, un moyen et un gros. Comme dans les contes. Comme les bols des trois ours. Entre autres infrastructures, on y trouvait une piste cimentée pour jouer à une es-

pèce de curling d'été. Une dizaine de chaises Solair étaient distribuées le long de cette piste. Les unes flambant neuves, les autres crevées et dans lesquelles on pouvait enfoncer un pied ou une main. Le plastique acéré arrachait les fonds de culottes et mordait sauvagement les mains imprudentes.

Ces chaises Solair, il y en a un exemplaire en face de chaque chambre de chaque motel québécois resté un tant soit peu québécois ; à plus forte raison ici, à Mailloux. Il faut absolument que je visite cette usine. Je n'ai jamais visité d'usines, à part pendant mes cours d'économie, au cégep, il y a une éternité. Au besoin, je leur sortirai le couplet de l'auteur qui se documente pour son prochain roman. Je me ferai passer pour Dan Brown, ça devrait m'ouvrir toutes les portes.

J'écarte cinq ou six autres dépliants sans grand intérêt. Je replonge dans ma musette, à la recherche d'un divertissement plus substantiel. En vain. Pas de livres, j'ai dû les oublier dans la chambre. Je pousse un soupir en vidant le fond terreux de ma tasse. Je n'ai même pas le courage de pousser une grimace.

« Buanderie-café Internet », c'est trop long. Mais « Lavez, Lavez ! », c'est tout à fait ridicule, ça fait tellement Martine St-Clair. Peut-être même Plamondon. Je préfère dire « Chez Béatrice », tout simplement.

Je m'installe au poste n° 4, à peu près au milieu de la salle. J'ai reçu trois courriels. Antoine, ma sœur et une ancienne amie dont je n'avais pas de nouvelles depuis des mois. Antoine est à Montréal. Il organise une rencontre des auteurs et des artisans Alto de la métropole et il aimerait en profiter pour me rencontrer en personne. Réponse : « Antoine – stop – impossible assister rencontre – stop – pas a MTL – stop – ubiquite encore stade experimental – stop et fin ».

Ma sœur m'écrit que le lierre s'est décroché et qu'il pend devant la fenêtre du salon. Elle demande si elle peut s'installer chez moi la fin de semaine prochaine. Des amis occuperont son appartement. Elle veut savoir quoi faire avec le lierre et, ah oui, il y a de l'eau au sous-sol. Réponse : « Sœur – stop – autorisation envahir maison – stop – poubelles mardi vendredi matin – stop – arrache lierre de merde – stop – pas boire eau sous-sol – stop et fin ».

L'ancienne amie m'apprend qu'elle a quitté Montréal, qu'elle est partie sans le dire à personne, qu'elle a quitté le pays en fait. Elle n'a pas encore beaucoup d'amis et elle se sent, à l'étranger, beaucoup plus Québécoise qu'elle ne l'aurait cru. Elle est désolée de m'écrire comme ça, sans prévenir, mais, mal du pays oblige, elle envahit les boîtes de courriel de tous ses anciens correspondants en espérant renouer des amitiés qui s'étaient étiolées. Elle va être déçue, je ne me sens pas particulièrement prolix. Réponse : « Ancienne amie – stop – ai quitte MTL aussi – stop – me suis jamais senti autant personne –

stop – lierre tombe dans fenetre salon – stop – eau dans cave – stop et fin ».

Un jeune homme entre et salut Béatrice. Son visage m'est familier. Ils discutent un moment, puis Béatrice m'interpelle :

— Monsieur Bourbaki ? On peut vous déranger ?

— Bien sûr.

— Je vous présente Petit, il avait hâte de vous rencontrer.

— Et pourquoi donc ?

— Il a lu votre *Traité de balistique* et...

— Vous faites erreur sur la personne, désolé.

— Vous êtes bien Alexandre Bourbaki ?

— Oui, mais je ne suis pas le seul.

Le jeune homme se décide enfin à parler :

— Vous savez, les trois comiques que vous avez donnés en pâture aux journalistes, je n'y ai pas cru un seul instant.

— Admettons que ce soit moi... Tu comprends que si je suis venu me réfugier au bout du monde, c'est pour avoir un peu la paix. Je présume que nous sommes entre gens discrets et honnêtes ?

— Évidemment.

— Bien. Alors, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Je... j'ai écrit un recueil de nouvelles il y a deux ou trois ans. Une série d'histoires où les lois de la physique étaient décomposées et reconstruites... comme un vieux grille-pain. Il y avait l'histoire d'un grand-père qui perdait la mémoire de la pesanteur des choses, celle d'une fille qui réalisait des cambriolages entropiques ou celle d'un soldat qui revient de la guerre avec une plaque dans la tête...



On m'avait prévenu. Dans la plupart des cas, un lecteur n'est ni plus ni moins qu'un inconnu qui s' imagine vous connaître pour avoir lu un texte dont vous ne vous rappelez plus les premiers mots. Mais à l'occasion, on est confronté à des phénomènes d'humanité, des êtres qu'on n'imagine pas en dehors

d'un asile d'aliénés, des paranoïaques, des délirants, des psychosés. Et puis, il y a les soi-disant victimes de plagiat, certains très agressifs ou prêts à appeler un avocat, et d'autres tout simplement troublés. J'interromps son résumé de la table des matières de mon *Traité de balistique*.

— Et tu en écris beaucoup des textes comme ça ?

— J'aimerais beaucoup vous les faire lire. J'ai même commencé un roman, ou un journal, je ne sais pas trop.

— Tiens donc, toi aussi ?

Ce garçon pique ma curiosité. Les autres nouvelles qu'il a écrites, s'apparentent-elles toutes au *Traité* ? Va-t-il prétendre l'avoir écrit avant moi et produire des manuscrits plein de ressemblances troublantes ? En ce qui concerne les textes publiés, même avec des pièces datées, l'arnaque est toujours possible, voire probable, mais je ne sais pas comment je réagisrais s'il me faisait lire l'avatar d'un texte que je n'ai encore montré à personne.

Moi, le sceptique, le matérialiste athée comme une roche, je me laisse gagner par un vertige mystique. Ce garçon pourrait bien être une espèce de double. Et si j'avais trouvé mon *doppelgänger*, ici, à Mailloux, mon arrivée ne serait plus imputable au hasard. Cela impliquerait que j'ai été poussé par la destinée et que je suis le personnage de quelqu'un ou de quelque chose d'autre.

Je m'enfonce en plein délire. Il me reste une chance de m'en tirer, une seule : dire à ce jeune homme que, non, à bien y réfléchir, je ne peux pas lire ses histoires, puis faire mes bagages, reprendre le contrôle d'Argentine et quitter la ville demain à la première heure, non, ce soir, tout de suite. Mais on ne fait pas toujours ce qui est raisonnable, ni même tout simplement ce que l'on veut.

— Lire tes textes ? Pourquoi pas. Ça me ferait plaisir.

— Je ne sais pas si j'oserai finalement.

Il n'a jamais cru que j'accepterais. Maintenant que la possibilité que je le lise se matérialise, le voilà terrorisé. Ses traits se déforment. Le masque riant du copain de Béatrice s'efface et je reconnais le jeune homme tourmenté croisé ce matin même dans la boutique de M. Grumbacher. La transformation est prodigieuse.

— Ça va aller Petit. Je n'ai jamais mangé personne. Ça va me faire plaisir, tu sais.

Et, à l'intention de Béatrice :

— On s'est rencontré, ce matin, à la boutique de M. Grumbacher. Tout baignait dans l'obscurité, et ici, en pleine lumière, je ne l'ai pas reconnu.

Puis, pris d'un doute :

— Tu travailles à la boutique de M. Grumbacher ?

Il se détend un peu, mais ne répond toujours pas.
Je questionne Béatrice :

— C'est bien ce que vous m'avez dit hier ?

Elle lève un sourcil dubitatif.

— J'y ai acheté ce bloc-notes.

Le sac de la boutique est posé bien en évidence à côté de mon clavier. Béatrice couve Petit d'un regard inquiet. Petit sort de son sac un cahier écorné et le dépose sur mon clavier avant de s'enfuir en courant. J'en déduis qu'il a décidé de faire de moi son prochain lecteur. Drôle de façon de chercher conseil auprès d'un écrivain.

Dans la cour du motel, je croise le voisin qui m'a salué avant-hier. Penché sur ma voiture, il passe la main lentement sur toute la longueur de l'égratignure. Il relève la tête et m'aperçoit. Son visage s'éclaire d'un grand sourire comme si j'étais une vieille connaissance croisée au hasard dans la rue.

— Il ne vous a pas manqué...

— J'en ai pour mille dollars de peinture.

— Émile va vous arranger ça.

— Émile ?

Il fait un petit signe de tête en direction de l'*office*.

— Il a l'habitude. Avez-vous eu du mal à trouver le motel, Monsieur Bourbaki ?

Comment connaît-il mon nom ? Le discret Capitaine, sans doute.

— Non, en fait, je me suis échoué ici complètement au hasard.

Il rigole.

— Au hasard, bien sûr. Au hasard...

Il écrase sa cigarette à peine entamée, se dirige vers sa voiture et ajoute, sans me regarder :

— Au prochain hasard, alors.

Il pleut, encore et toujours. Je dois remettre à plus tard la ballade dans la nature (j'avais été intrigué par un dépliant proposant une grande randonnée pseudo-historique « sur la piste des bûcherons », y compris quelques pas sur les contreforts du « pittoresque Mont du trappeur »). J'ai lu toute la matinée et j'ai terminé les deux seuls livres que j'avais emportés, *Le portrait de Dorian Gray* et *Fight Club* de Chuck Palahniuk. En fouillant dans la table de chevet, je trouve, outre l'incontournable exemplaire de la Bible, courtoisie de bons chrétiens zélés, un carton d'allumettes multicolores (« Édition spéciale Molinari 2004 »), quatre trombones et le premier numéro de la série « Construisez votre Spoutnik » des Éditions

Atlas. Tout au fond, une enveloppe décachetée contenant deux magnifiques billes avec des filets multicolores. Comme les chaises Solair, les billes sont des objets mythiques qui me ramènent directement en enfance. Je les glisse dans ma poche.

Je m'assois sur une des chaises Solair. Je prends le cahier de Petit sur lequel est écrit le chiffre 23. Je l'ouvre à la première page et je suis immédiatement soulagé : l'écriture, le style, sont manifestement ceux d'un étranger : « Le temps est bon. Une pluie fine et pénétrante jette un voile sur le village où je passe ma vie à perdre mes idées... ».

Cahier 23

Le temps est bon. Une pluie fine et pénétrante jette un voile sur le village où je passe ma vie à perdre mes idées. Je le traverse, le retraverse, emprunte ses allées sombres et, le soir venu, quand personne ne m'observe, je m'allonge de tout mon long au milieu de la rue principale, la tête au nord. La chaussée est humide et crevassée. En quelques minutes, mon corps est transpercé d'humidité. Mes vêtements ne me sont d'aucune aide. Je les enlève et les dépose en boule sur un banc à côté. Monsieur Gilet s'approche.

— Vous avez pas le droit de faire ça. Habillez-vous immédiatement.

C'est contre ma religion de répondre à un agent de police. Je reste où je suis.

Il s'éloigne. Ses pas résonnent sur le pavé. J'entends le tintement de ses clés. J'ouvre les yeux. Penché au-dessus du coffre arrière de son autopatrouille, il cherche quelque chose et retire une couverture de laine. Il revient vers moi. D'un geste assuré, il déplie la couverture et m'en recouvre.

La fatigue me gagne rapidement et je m'évade au pays du sommeil. La nuit est bonne.



L'épicier Marcel gagne d'un pas rapide son commerce, inspecte la vitrine pour voir si elle n'a pas été saccagée, puis sort ses clés. Le tintement de la petite clochette accrochée à la porte parvient timidement à mes oreilles : il est entré. Il se dirige à l'arrière du magasin pour y chercher sa caisse. Comme le tintement de la clochette, le craquement du vieux plancher parvient à peine à mes oreilles. Il hurle du fond de son magasin.

— Petit. C'est l'heure de se lever !

Je me lève péniblement, les articulations complètement rouillées. La couverture glisse sur le pavé et me laisse nu au centre de la rue principale.

Je passe la matinée à errer sans but dans le village, seul témoin conscient de la vie qui s'y déroule entre neuf heures et dix-sept heures.

Une voiture de police est garée en bordure du chemin menant au commissariat. Les pieds nus de Monsieur Gilet sortent de la fenêtre de la portière, côté conducteur. Je m'approche en douceur. Dormant d'un sommeil de plomb, l'agent de police ronfle en bavant. Je glisse la couverture de laine par la fenêtre et le borde à mon tour. Surveillant de nuit au village est un travail pénible. Il ne s'y passe jamais rien alors il est aisé d'en oublier ses fonctions.

Un mot sur Monsieur Gilet :

Il ne contrôle probablement plus ce qui lui reste entre les deux oreilles. Parvient-il encore à assumer les fonctions vitales de son organisme ? Il s'agit assurément d'une erreur, d'un oubli.

Monsieur Gilet n'est pas comme Marcel. Lui, il est au rendez-vous chaque matin pour abattre le travail du jour. Marcel est mon idole. J'ai parfois envie de m'appeler moi aussi Marcel, pour un bout de temps, être presque chauve, porter la moustache, être trapu, ne rien comprendre quand ça m'arrange. Mieux vaut laisser aller, ne rien empêcher. Laisser aller.



Voilà, je suis officiellement épicier à la place de l'épicier.

Un client entre. Je ne lui parle pas, ne le regarde pas, lui prend volontiers quelques pièces, lui redonne la monnaie, il peut ressortir. Cling-cling, bam, c'est tout.

Le silence s'installe. Il est à son aise, prend toute la place. Je déglutis, mais ma gorge est trop sèche, la mécanique se bloque. Me racler la gorge meublerait un peu trop le silence. J'attends un bruit pour couvrir un bruit. Un des réfrigérateurs de l'épicerie se mettra bien à bourdonner un jour.

Je les fixe d'un regard menaçant, insistant. Ma mâchoire se tord en une moue primale. La peau du

front se plisse, les narines enflent (la gauche plus que la droite), la paupière droite palpite...

En harmonie avec le vrombissement des trois réfrigérateurs qui s'activent, un spasme guttural écorche les muqueuses de ma gorge. Partie gagnée ! Je déglutis rondement, confirme ma présence en ce monde par cet acte mou dont les échos sont engloutis par le vacarme blanc des congélateurs.

Je regarde par la vitrine à travers le lettrage usé rouge et noir, à travers une laque poisseuse semi-opaque recouvrant la vitre en entier, et distingue à peine le bleu du ciel du gris terreux du pavé sur la place publique.

Sous le comptoir de la caisse par ordre d'apparition : un linge sale, deux éponges sèches et poussiéreuses, un seau brun à l'anse brisée, un contenant d'ammoniac vide qui laisse voir les taches de cerne de savon évaporé, une brosse fissurée de part en part, une masse informe, gélatineuse, dans un bol de margarine, le bout de mes chaussures et des lacets usés à la ficelle.

Je considère pendant quelques secondes un ensemble d'opérations résultant en une vue plus claire de la rue principale et de la place publique. Je regarde à nouveau sous le comptoir. Soupir.

Je me remémore l'entrée du dernier client, ses premiers pas, son ombre se rabattant sur chaque rangée selon un trajet sinueux le menant à la caisse, sa main potelée, lisse et blanche qui me tend une boîte de

haricots, sa chemise blanche parsemée de motifs en cercle, son avant-bras velu au poignet cerné d'une montre-bracelet argent (il est treize heures vingt-quatre), une autre main potelée, lisse et blanche qui dépose quelques pièces sur le comptoir.

J'ai en tête des images peuplées de symboles mathématiques, des équations laissées pour compte, le bruit, ce cliquetis de pièces qui s'entrechoquent, à nouveau ces équations (en voie de complétion cette fois), le bout de mes chaussures, les lacets usés à la ficelle.

Dans le désordre : le bol de margarine, le seau, la brosse, le linge sale, le contenant d'ammoniac, un bout de comptoir, une canne de haricots, des pièces de monnaie, une main potelée, lisse et blanche, un poignet (il est treize heures vingt-cinq maintenant), le comptoir vide, une semelle en caoutchouc trouée, pointure neuf écrit en relief, le plancher de bois, le tapis, un coin de porte, cling-cling, bam, une ombre mouvante à travers la pellicule de graisse qui obstrue la vitrine, la fin d'un mouvement. Le silence, invisible.

Un autre client satisfait ?

Je ne m'offre pas le luxe d'un tel souci. Un client, point.

Marcel serait fier de moi. Nos deux univers se rejoignent peu à peu.



— Salut Monsieur Marcel.

— Bonjour Petit.

— Il vous reste des billes ?

— Des billes rondes ?

— Oui, si possible, avec les ellipses à l'intérieur, Monsieur Marcel. C'est pour offrir à un ami pour sa fête.

— Aujourd'hui ?

— Non, demain.

— Alors tu viens trop tôt. Reviens demain, elles seront à moitié prix.

— ...

— Allez, sors de mon magasin, tu reviendras demain.



— Bonjour Monsieur Marcel, je veux les billes d'aujourd'hui à moitié prix comme vous me l'avez promis.

— Es-tu bien sûr que ce soit aujourd'hui ?

— Je suis venu hier et vous m'avez demandé de venir demain...

— Oui...

— Demain, c'est aujourd'hui. Je veux les billes à moitié prix.

— En es-tu certain, Petit ?

— Si je veux les billes ? Ça oui, pour sûr !

— Non, es-tu certain que nous soyons demain ?

— J'ai dormi la nuit passée, je me suis levé ce matin. Avec un matin de plus qu'hier, cela me paraît évident que nous sommes demain.

— Ça n'est pas une preuve, nous sommes toujours le lendemain d'un jour passé. Dans un livre, par exemple, est-ce possible que l'action passe entre deux moments de lecture, d'un même jour à une semaine plus tard, qu'un personnage ait vingt ans à la première ligne et soixante à la seconde, qu'il dorme dix mille ans pour se réveiller dans le même paragraphe ?

— Euh... Oui, sûrement...

— Alors, qu'est-ce qui me prouve que nous sommes seulement à une journée du jour où je t'ai promis ce spécial sur les billes le lendemain ?

— Je ne sais plus, Monsieur Marcel, c'est de la torture mentale, vos affaires...

— Hé bien rien ne me prouve cela Petit.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait Monsieur Marcel ?

— Ce spécial étant encore en vigueur pour trois semaines, est-ce que tu reviens une autre fois, et qui sait si nous ne serons pas trois semaines et un jour plus tard ou est-ce que tu les prends maintenant ?

— Je peux y réfléchir ?

— C'est un risque que je ne courrais pas à ta place...

— Alors je les prends maintenant et vous m'en donnerez deux sacs plutôt qu'un.

— Aucun problème, les voilà.

— Non, Monsieur Marcel, pas celles-ci, celles à côté.

— Avec les ellipses à l'intérieur ?

— Oui Monsieur Marcel.

— C'est un bon choix.

— Merci.

— Y'a pas de quoi.

III

La pénurie – L'usine Solair – Le Mont du trappeur –
Holga – Comment ne rien faire – Les vingt-trois – Une
notion de thermodynamique – Charlatans et usurpateurs –
L'aile de la mort – Le fou du village

Je dois tirer au clair cette affaire de *dopplegänger*. J'interromps une fois de plus la lecture de Béatrice (une édition intégrale illustrée du *Michel Strogoff* de Jules Verne) pour l'interroger sur Petit. Elle m'avoue qu'elle le trouve étrange ces temps-ci. Il a toujours été un peu décalé, mais il lui arrive maintenant d'être complètement absent. Elle se tait soudain, comme si elle regrettait d'en avoir trop dit à un pur étranger. Pour changer de conversation et détendre l'atmosphère, je lui dis que j'ai terminé la lecture du cahier de Petit et que je n'ai absolument plus rien à lire.

Elle me regarde comme si je venais de lui annoncer que toute ma famille venait de mourir dans l'effondrement d'un viaduc ou que je devais me faire amputer bras et jambes dans la semaine. Elle m'informe que la librairie-papeterie ferme sa section librairie en dehors de la saison touristique. Elle me suggère tout de même d'aller y faire un tour, ils gardent parfois quelques caisses de livres. J'y fais un saut immédiatement, mais il n'y a plus que trois Barbara Cartland écornés, un Guide du Routard du Mali de 1988 et un exemplaire gondolé de *En amour, les chiens ne mentent jamais*. Il faut de toute urgence

que j'aille faire une razzia à Québec dans une librairie digne de ce nom.

Après le dîner, je décide de visiter l'usine Solair. Ma voiture n'est plus dans le stationnement. Pas de panique : il n'y a pas de voleurs à Mailloux. Je passe voir le Capitaine à la réception. Comme le voisin me l'avait laissé entendre, il a entrepris de refaire ma peinture. Ça sera prêt demain, dit-il. Et pour le paiement, on s'arrangera. De toute façon, ajoute-t-il, je ne trouverai nulle part un meilleur prix. Il me tend les clés d'une voiture de service. Je ne lui demande pas comment il a pu ouvrir la portière et faire démarrer ma voiture sans les miennes.

Sur un curieux lot triangulaire se trouvent trois grands corps de bâtiment industriels coiffés de toits en tôle orange qui se voient de loin. La laideur bannie de la ville reprend ici tous ses droits.



Je me présente, avec mon plus bel accent anglais : « Bonjour, mon nom est Dan Brown, je suis un nouvelliste à succès en tournée de documentage. Vos chaises sont fantastiques en effet, célèbres jusque dedans Exeter, New Hampshire. J'en ai moi-même quelques-uns chez moi. Est-ce vous pensez je peux visiter votre usine ? » Le gardien est inflexible : « Désolé M. Brown, pas de visite sans invitation. Laissez-moi vos coordonnées, le directeur vous rappellera ». Je fouille dans mon portefeuille et je lui laisse la carte de mon comptable en lui faisant un clin d'œil : « Ce n'est pas mon réel nom. Je suis très fameux vous savez, alors ça garde les indiscretions loin ».

Je fais quelques pas dans la cour. Le champ derrière l'usine est noir de corneilles. J'aurais aimé prendre une photo, mais j'ai oublié mon appareil à la maison. Je suis parti bien trop vite. Tant pis, c'était un vieux appareil. Je vais m'en offrir un autre qui me donnera un nouveau regard sur les choses.

Je fais un détour vers la « piste des bûcherons ». La signalisation date de quelques années et, avant de trouver l'endroit, je passe bien près de me perdre définitivement dans des chemins qui ne figurent pas sur ma carte.

Un belvédère s'élève à quelques pas du minuscule stationnement. Un panneau d'interprétation à moitié effacé affirme qu'on peut y apercevoir le « pittoresque Mont du trappeur dans un cadre enchanteur typique du Domaine de l'érablière à bouleaux jaunes ». Malheureusement, un taillis de jeunes ormes bouche presque tout l'horizon. Je grimpe sur la rambarde à

moitié pourrie, mais les hautes branches ne laissent entrevoir qu'une espèce de plaine couverte d'arbres. Les indications du panneau concernaient sans doute un autre belvédère, plus loin sur la piste. Le sentier boueux est tout à fait impraticable. Je reviendrai par temps plus sec, avec Argentine, si cette dernière consent à se séparer de son nouveau maître pendant quelques heures.



Je retourne chez Béatrice m'enquérir de l'existence, à Mailloux ou dans les environs, d'une boutique où acheter du matériel photographique. Il y avait jadis un petit magasin d'électronique, le seul de toute la région, mais le propriétaire est disparu depuis quelques mois. On dit qu'il se terre dans les bois où il photographie les champignons, la mousse et le lichen. Je lui dis que je devrai probablement faire un tour en ville. Elle répond qu'elle aura peut-être un service à me demander, si je peux attendre un jour ou deux. Pour m'aider à patienter, elle me prête un album Molinari et son Holga, dont elle ne se sert plus depuis belle lurette.

Holga est un appareil photographique bas de gamme, de gamme abyssale même. Il est tellement mal fait qu'il faut colmater les brèches du caisson avec du ruban à tuyau (ou à canard, c'est la même chose), le mécanisme permettant d'avancer la pellicule est au mieux approximatif et les lentilles de plastique mal moulées et à peine polies déforment les images. Bref, il s'agit d'un appareil de choix pour

des photographes recherchant l'imprévu, l'incident, le spontané.

Je tente un cliché avec mon nouveau joujou. Il y a un petit retard, une demi-seconde, entre le déclenchement et l'ouverture de l'obturateur. Un des charmes imprévus d'Holga, je suppose.

De retour au motel, je passe deux heures à étudier le volume prêté par Béatrice. Je tourne les pages lentement. Je me plonge dans chacune des œuvres. Les bandes, les expérimentations géométriques, les recherches d'équilibre s'imposent parfois lentement, parfois brusquement. Je goûte particulièrement les dessins et les croquis en noir et blanc ou en tons de gris. Les tableaux en couleurs me sont toujours suspects.

On n'imagine pas ce que c'est que de passer sa journée à ne rien faire. Quand je suis à la maison, même dans mes pires périodes de procrastination, je suis toujours occupé par mille et un petits riens. Le cerveau est en alerte constante, submergé d'informations. Entre deux nouvelles, deux chapitres ou deux contrats de révision, je flâne sur Internet, je lis, j'écris des billets et des courriels. Tout cela relève plus ou moins du domaine du « ça pourra toujours servir ». Écrire, ne serait-ce qu'une liste d'épicerie, est, pour quelqu'un qui vit plus ou moins de sa plume, l'équivalent des gammes du musicien ou des études du peintre.

Il y a tous les gadgets, les machins à transistor qui permettent de stimuler ses yeux et ses oreilles et qui, à défaut de nous élever l'âme, occupent un temps fou sans donner l'impression de le perdre. Il y a les étagères débordantes de bandes dessinées et de revues. La guitare toujours accordée dont les cordes appellent les doigts. Le sous-sol encombré de boîtes et de malles, où l'on ne s'aventure jamais qu'encordé, à la recherche de babioles inutilement essentielles.

Ici, dans cette chambre, rien de tout cela. J'ai achevé en quelques heures le montage de la première partie du modèle de Spoutnik, étudié sous toutes les coutures les œuvrettes clouées au mur, le motif du papier peint, la décoration rétro, la couleur et la texture du tapis, testé la résistance du matelas, admiré le jeu des ombres et des lumières dans les fenêtres et écouté le bruit du ventilateur de la salle de bain, le grésillement de la lampe halogène et la rumeur étouffée de la rue.

Ici, je n'ai rien à faire, rien à lire, pas d'ordinateur, pas de chaos organisé. Je pourrais me rabattre sur la télévision, mais je manque terriblement d'entraînement et je n'en maîtrise plus les codes fondamentaux. Tous les jours, une femme de chambre vient faire la chambre. Je prends tous mes repas à l'extérieur. Des gens sont payés pour vivre à ma place tous les menus tracas qui forment la portion congrue de nos existences.

Je n'ai même plus de chien, plus rien, plus que du temps à tuer. Du temps qui ne passe plus et qui

s'empile comme du courrier en retard. Les journées sont toutes les mêmes et se répètent au lieu de se succéder.

Je reste oisif, avec mon cerveau de chasseur-cueilleur, cette machine à résoudre des problèmes, sans oser aborder même du bout de la conscience le problème de ma fuite, de ma solitude forcée. Seul, avec mon cerveau de tueur de mammoths, à attendre de m'embarquer pour exercer la dernière liberté qui me reste : rouler.

La simple pensée de caresser le pelage nauséabond d'Argentine m'est un véritable réconfort, un *bouillon de poulet pour l'âme du pauvre couillon perdu au milieu de nulle part*. Mais de la chienne, pas de trace. Je ne la trouve ni devant ma porte, ni dans la cour à chasser dans les flaques, ni roulée sous le calorifère de la réception.

Je brave l'orage pour aller perdre un peu de mon temps sur Internet. Trempé jusqu'aux os, je laisse une longue trace humide de la porte jusqu'au poste n° 5, comme un escargot, mais en moins baveux. Je n'ai reçu aucun courriel, ma « liste de lecture ne comporte aucun élément non lu », il n'y a pas de nouvelles intéressantes et même les ragots des sections « Insolite et potins » sont aussi réjouissants qu'une police d'assurance.

Le soir, je me traîne au restaurant Chez Claude. Au menu, soupe au sel, sandwich à la poule, pudding au beige et infusion de Drano. Béatrice vient me retrouver au moment du dessert pour me réclamer le service que je lui ai promis. Elle fait la grimace devant mon pudding au beige et commande un café dont elle recrache la première gorgée dans sa tasse.

— Ce serait bien que vous emmeniez Petit avec vous à Québec. Que vous le sortiez un peu. Et puis il doit absolument s'acheter des livres lui aussi.

— Ça va me faire plaisir. Mais pourquoi ne pas me l'avoir demandé hier ?

— C'est mon idée, cette sortie. Il fallait que je le consulte, et donc que je le retrouve d'abord.

— On peut se perdre dans cette ville ?

— Bien sûr, comme n'importe où. La taille n'a rien à voir.

— Et maintenant que Petit est retrouvé, il ne va plus te filer entre les doigts ? Je compte partir tôt demain matin, il faudrait pouvoir l'avertir.

— Pas de problème, il est chez sa mère.

— C'était si difficile à demander ? Est-ce que je ris-que quelque chose ?

— Petit peut être si bizarre. Vous semblez apprécier votre solitude et il va certainement vous embêter avec ses histoires pas possibles.

— Vraiment, ça me fait plaisir.

— Et vous ne le trouvez pas bizarre ?

— Bien sûr qu'il est bizarre.

— Pas trop ?

— Non pas trop. Avec juste un z.

— Pardon ?

— Un z à bizarre. C'est une erreur que je fais tout le temps. Mettre deux z à bizarre. Les gens bizarres avec deux z le sont plus que ceux avec seulement un z.

— Vous aussi vous êtes bizarre, Monsieur Bourbaki. Avec deux z.



Petit se pointe le lendemain à huit heures tapantes. Il n'a pas osé cogner. Il a préféré m'attendre, les reins calés dans ma chaise Solair à compter les mouches sur le mur pelé. Ma voiture est à nouveau à sa place dans le stationnement. La nouvelle peinture a fait disparaître toute trace de l'estafilade. La couleur de l'aile gauche me semble la même que sur le reste de la voiture, mais avec mon daltonisme, je ne peux pas en être sûr.

Il me reste encore à déjeuner avant de partir, mais pas au restaurant Chez Claude. Mon corps ne supportera pas deux doses de ce café en moins de

24 heures. Petit suggère un relais de camionneurs à la sortie de la ville. Alors qu'autour du motel tout semblait encore profondément endormi, la salle du relais est presque remplie. On a peine à s'entendre. Nous mangeons en parlant de tout et de rien. Je ne l'interroge pas sur les nouvelles de son *Traité de balistique*. Il n'aborde pas la question de son cahier. Pour le moment, il semble plus intéressé par mes compétences de citadin professionnel.

— Vous savez, j'ai un peu peur de la ville. C'est absurde, mais c'est comme ça. Bien des gens par ici n'ont même jamais franchi le fleuve. Je peux vous donner des noms. Je veux à tout prix surmonter cette peur, car je devrai y retourner bientôt, pour une autre affaire. Avec vous comme guide, ça ira beaucoup plus vite.

— Tu sais, il ne faut pas surestimer mes talents de guide. Je ne suis pas originaire de la région, et ça fait quelques années que j'en suis parti.

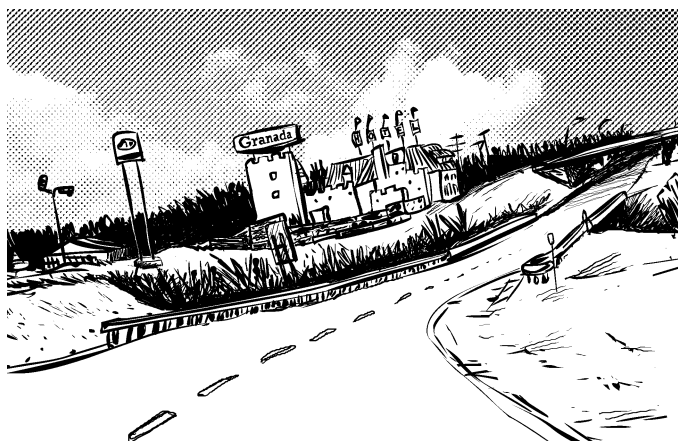
— Vous n'aimiez pas la ville ?

— Je l'aime depuis que je l'ai quittée. C'est toujours comme ça. Je veux toujours être ailleurs.

Il a l'air un peu déçu. Pour le rassurer, je lui raconte mes explorations urbaines, du temps où j'étais étudiant : l'entrepôt de calcium abandonné rue de Longpré, les stationnements souterrains de la côte d'Abraham, le tunnel sous le cap Diamant, le dédale des caves dans la côte de la Fabrique. Il boit mes paroles, comme si je lui parlais d'une cité fabuleuse. Je

l'avertis qu'il sera sans doute déçu par la réalité de Québec. Il me répond de ne pas m'en faire, qu'il préfère vivre une grosse déception plutôt que de rester dans l'ignorance.

Nous remontons en voiture et, après quelques papotages de convenance, il me raconte « son histoire ». Il tenait à ce que je sache. Une histoire abracadabrante, évidemment. Ce garçon est complètement siphonné, mais il a un sacré sens de la narration.



Il ne s'agit pas tant de son histoire que de celle de son beau-père, M. Gillet. Tout commence il y a quelques années au Granada, un restaurant-hôtel-dépanneur situé à l'exact milieu des villes de Québec et Montréal, au décimètre près. Une merveille d'arpentage. Jadis, il n'y avait dans la région que des champs, une forêt adossée contre la rivière Nicolet et

quelques fermes saupoudrées le long d'un arrière-rang d'un village de troisième ligne. Le Granada est un produit dérivé de la civilisation du pétrole. Les horreurs repoussées par toutes les villes de la province s'y rassemblent, comme la grande plaque de déchet du Pacifique Nord. L'écume du kitsch a tout recouvert et le mauvais goût y vit en roi et maître. Cela ne peut faire autrement que déprimer les énergies vitales et nuire aux écosystèmes. Tout est ralenti : les oiseaux dans le ciel, les bêtes dans les champs, les humains partout où ils vont. Même les voitures consomment moins d'essence.

C'était au matin gris d'un hiver banal. Il y avait des tas de neige sale de tous les côtés du stationnement. Vingt-trois clients, des voyageurs, commis, représentants, placiers, routiers, expatriés étaient répartis aléatoirement dans la salle. Ils occupaient exactement les mêmes places que les vingt-trois visiteurs de la veille, aberration statistique dont aucun d'entre eux n'eut conscience et dont l'histoire ne devait, malheureusement, porter aucune trace. Ils sirotaient *lentement* leur café, mâchaient *lentement* leurs œufs, portaient *lentement* à leur bouche des triangles de pain grillé. La plupart cependant attendaient encore d'être servis.

La serveuse – nous l'appellerons Linda – s'était levée du mauvais pied. Elle était enrhumée, un peu anémique, fatiguée. Son réveille-matin n'avait pas sonné ; il n'y avait plus d'eau chaude ni de café. Le pain était moisi. La chaufferette de sa voiture ne fonctionnait pas. Elle était arrivée en retard. Elle ser-

vait avec une nonchalance extrême, totalement absente à son service. Seul son corps travaillait, enregistrait les commandes, distribuait les plateaux et les assiettes, remplissait les tasses.

Nous qui ne savons pas dirions qu'elle était « sur le pilote automatique », « sur les batteries de secours », « en mode de conservation d'énergie » ; en réalité, elle était atteinte d'une crise d'entropie passagère. Le ralentissement endémique qui affectait les êtres et les choses avait pris la forme d'un virus. Tous les habitants de la région en étaient atteints, mais ils avaient développé une résistance avec le temps. Pas les clients de passage.

Profitant de l'état de faiblesse de notre pauvre Linda, le virus avait muté et cherchait à se répandre. Il bondit sur tout ce que touchait Linda : soucoupes, tasses, assiettes, ustensiles, additions, et les vingt-trois clients avaient été contaminés les uns après les autres. Un représentant en machinerie agricole particulièrement dédaigneux qui était parvenu à éviter tout contact avec le mutant jusqu'à la fin du repas, tomba finalement victime de sa gourmandise en léchant un couteau sur lequel il avait deviné une trace de confiture.

Après avoir contaminé les vingt-trois clients, la serveuse fut purgée de son mal. Mais les vingt-trois hommes commencèrent *lentement* à décliner.

De retour à Mailloux, M. Gillet semblait encore en parfaite santé. Il avait repris vigiles et patrouilles sur les routes de la région, répondant aux fausses alertes

et drames insignifiants constituant depuis toujours l'ordinaire de la force policière affectée à Mailloux, village tranquille s'il en est. Les premiers symptômes ne s'étaient manifestés que quelques jours plus tard. C'était comme une paresse, un engourdissement sourd de tout l'organisme. Un léger retard du pied au moment d'appuyer sur la pédale du frein, une lassitude dans la nuque et les épaules quand il devait vérifier son angle mort, une désertion du bras refusant de relever ou d'abaisser le levier du clignotant. Il se traitait de lâche, se promettait de faire de l'exercice, de manger moins, de se lever plus tôt. Il compensait son atonie par un redoublement de volonté. Cela suffit un temps à redémarrer la machine qui *sûrement* s'encrassait, mais un jour sa volonté elle-même se fatigua.

Homme d'une autre époque, « dur au mal » comme la plupart des gens de sa génération, M. Gillet ne consultait de spécialiste que poussé au pied du mur, se fiant d'abord à sa familiarité avec son propre corps, puis à la sagesse médicinale de ses ancêtres transmise depuis la nuit des temps aux mères par les grands-mères, puis aux remèdes des guérisseurs amérindiens qu'il pouvait aller consulter dans leurs cabanes perdues jusqu'à deux cents kilomètres de la ville. Puis, si les racines, l'eau du goutteux, les infusions d'écorces, les impositions de mains, les veillées lunaires, les chants des esprits et les décoctions d'ail ne donnaient rien, alors là, peut-être, oui, peut-être daignait-il consulter un médecin.

Quelques-uns de ces traitements l'avaient entrete-
nu un moment dans l'illusion d'un succès possible

de la charlatanerie. Mais toujours il retombait. Comme il ne se relevait plus, c'est Jeanne, la mère de Petit, qui l'avait traîné chez le docteur Célestin, un praticien respecté qui comptait parmi sa clientèle tous les notables de Mailloux et de cinq ou six patelins des alentours. Le brave homme avait immédiatement diagnostiqué un problème de dégénérescence congénitale de la thyroïde et prescrit des gélules homéopathiques. Jeanne avait trouvé curieux que le docteur Célestin insiste pour vendre lui-même le remède qu'il prescrivait. Elle s'était informée auprès du Collège des médecins, et après une « brève enquête administrative interne » (six semaines), il s'était avéré que le docteur Célestin ne l'était pas, docteur. L'huissier de Québec venu lui délivrer une assignation à comparaître devant ses pairs avait trouvé la porte ouverte et la maison vide.

Mailloux comptait un autre médecin, le docteur Grégoire, un petit gars de la région revenu s'établir, mais que les locaux hésitaient encore à consulter parce qu'il avait, disaient-ils « pris des manières », sans trop savoir ce qu'ils entendaient par là. Le cas de M. Gillet l'avait laissé dubitatif. Il avait prescrit du repos, une alimentation saine, des fortifiants, mais il avait recommandé, surtout, une visite chez un collègue qui avait poussé un peu plus loin les études sur les troubles du métabolisme. Le docteur Antonin avait sa pratique à Montmagny. M. Gillet était maintenant incapable de conduire sa voiture et Jeanne devait l'accompagner partout. Petit, adolescent à l'époque, était du voyage, pour aider à embarquer et débarquer l'infirmes ; il pouvait encore marcher, mais

il se traînait comme un zombie, et surtout, il perdait l'équilibre et trébuchait sans cesse.

Le docteur Antonin s'était contenté de poser quelques questions à M. Gillet (c'est Jeanne qui avait dû répondre), de lui soulever les paupières, de lui tâter les mollets et les biceps et de tester ses réflexes. Il s'était assis derrière son bureau en se grattant le menton comme s'il avait une barbe. Après un moment de silence, il avait appuyé sur un bouton et dit à Jeanne qu'il faudrait faire des prises de sang, mais que ça ne servirait qu'à confirmer son diagnostic. Il lui avait demandé si elle était courageuse et Jeanne avait éclaté en larmes au moment où une infirmière entra dans le cabinet avec un plateau sur lequel on trouvait de la teinture d'iode, un garrot, de la ouate, deux petits pansements ronds et une aiguille grande comme ça.

À ce point de son récit, Petit se tait, comme le docteur, et fixe rêveusement la route.

— Qu'est-ce qui s'est passé après ?

— Je ne sais pas, je me suis évanoui. À cause de l'aiguille.

— Mais ton beau-père, qu'est-ce qu'il a finalement ?

— Entropie.

— Entropie ?

— Généralisée.

Je m'apprête à lui expliquer que l'entropie n'existe pas, que c'est une figure littéraire, une invention que j'ai développée dans le *Traité* et qu'il me ressort ça, comme ses autres fausses coïncidences, juste pour faire l'intéressant. Je revois soudain le si joli sourire de Béatrice quand je lui ai dit que ça ne me gênait pas du tout de me charger de son « protégé ».

Quel mot décrit au mieux leur relation ? Sont-ils amants, amis, amis de cœur, amoureux, concubins, conjoints, blonde et chum ou mari et femme ? Sans doute n'en a-t-il pas toujours été ainsi, mais ils ne me semblent pas de la même substance. Ils ont exactement le même âge, mais lui m'apparaît si puéril et elle, si maternelle. Cette fêlure sous son crâne, est-ce une blessure qui se cicatrisera avec de l'amour et de la patience, ou n'est-ce pas plutôt le début de la fin, comme l'impact du gravier sur le pare-brise qui s'étoile jusqu'à manger la vitre entière ?

— Ça te fait beaucoup de peine ce qui arrive à ton beau-père.

— Ma mère est très triste, et ça, ça me fait de la peine. Lui, je ne l'ai pas beaucoup connu. Avant sa maladie, ils étaient toujours ensemble. Je ne les voyais pratiquement jamais. Il ne m'a jamais aimé. Il était tellement terre-à-terre...

J'immobilise la voiture devant un passage à niveau. Les barrières sont baissées, le feu clignote et la cloche sonne sans interruption. La tête sortie par la fenêtre, la main en visière, Petit scrute la voie.

— Il n'y a pas de train, le bidule déconne. Vous pouvez contourner la barrière.

C'est idiot, complètement idiot, je le sais, mais je m'apprête à contourner la barrière et à m'engager sur les rails. Soudain, un train surgit de nulle part en klaxonnant à mort. Nous sommes pâles comme des spectres, complètement abasourdis par le tonnerre des roues battant les rails, le souffle du convoi qui entre et tourbillonne en sifflant dans l'habitacle et l'aile de la mort qui nous a frôlés de peu.

À mesure qu'on s'éloigne de Mailloux, le discours de Petit est de plus en plus cohérent, moins fantasmagorique, moins emporté. Son débit ralentit, il pèse ses mots, cherche à insinuer ses idées plutôt qu'à les asséner. Il est plus détendu, plus heureux peut-être. Voilà sans doute le Petit que Béatrice a connu et aimé, celui qu'elle regrette.

Par la fenêtre ouverte, le vent entre dans la voiture et fait claquer les feuilles d'un cahier posé sur la banquette arrière. Un nuage qui nous suivait depuis une dizaine de minutes éclate. Petit remonte sa vitre, puis il recommence à me parler de sa mère.

Elle avait fait la connaissance de M. Gillet en 1991, alors qu'elle était réceptionniste au poste de la SQ

établi un peu en retrait de la ville. Ils ne s'étaient jamais mariés ce qui, sans causer de scandale, leur avait tout de même nui un peu ; cela avait suffi à leur créer la réputation d'un couple moderne, c'est-à-dire ouvert, c'est-à-dire malheureux. Ils étaient pourtant très unis, plus que ne l'avaient été ses parents, pour ce qu'il en savait. Son père était mort sur un chantier alors qu'il avait cinq ans. Sa mère passait pour une originale, mais, malgré son refus du mariage, elle était relativement conservatrice, en tous les cas soumise à son homme. Dans sa quarante-huitième année, la maladie de M. Gillet l'avait révélée à elle-même. À force de défendre ses intérêts à gauche et à droite, elle s'était prise d'une passion de justice, d'un besoin d'agir et de changer les choses. Sans aucune expérience en politique, elle s'était fait élire conseillère municipale quelques mois plus tard, puis mairesse l'année suivante. Petit croyait qu'elle ne s'arrêterait pas là.

Je lui demande si c'est elle qui a organisé la grande exposition Molinari ou qui tient d'une main de fer le comité d'urbanisme qui a su si bien préserver la ville. Il évoque un quelconque comité, puis il s'empresse de revenir à son récit.

Vers quinze ans, par ennui plus que par révolte, il avait commencé à désertier la maison. Il errait dans les rues de la ville, empruntait ses allées et, le soir, quand personne ne l'observait, il s'étalait de tout son long au milieu de la rue principale. Il cognait à toutes les portes, mangeait ici et là, dormait à l'occasion sur un divan, dans une chambre d'amis ; les

mauvais jours où il n'avait envie de parler à personne, il s'installait dans un coin de pelouse, derrière un cabanon, sous un perron. Parfois, il disparaissait des jours entiers, parcourant les forêts et les champs avoisinants, se réfugiant dans des granges ou dans des camps de chasseurs. Il aurait aimé se faire oublier, ne plus être le fils de Jeanne, vivre comme un fantôme en marge de l'humanité.

— Je n'étais pas à proprement parler un mendiant, sinon personne ne m'aurait accueilli ainsi à bras ouverts. J'étais l'enfant de la ville. Les gens étaient très gentils avec moi, ils disaient... ils disaient, ils croyaient que je ne les entendais pas, personne n'aurait osé le dire devant moi, ils disaient...

Il s'interrompt un moment, l'air très gêné. Puis il reprend :

— D'ailleurs, ils le disent encore. Ils m'appellent...

Décidément, ça ne sort pas. Je dois l'aider :

— Le fou du village ?

— Voilà.

— Ça peut être bon à savoir.

IV

Le grand fossé – Un entomologiste impatient – Une enquête rondement menée – Critique de la raison pure – À Québec – Le grand méchant loup – Le président de la terre tranquille – L'irréversible – Du cyclisme comme art immortel

La route régionale sur laquelle nous roulons depuis Mailloux traverse plusieurs villages. En progressant vers le fleuve, nous remontons le temps, les villages s'étant enfoncés progressivement à l'assaut des terres comme autant de lignes de front. Nous entrons dans un de ces villages de troisième ligne. Des travaux causent un important « bouchon » de circulation. Une dizaine de voitures zigzaguant entre des cônes orange forment, pour autant de petits vieux affalés sur un banc, une distraction extraordinaire qui a probablement été annoncée dans le feuillet paroissial.

C'est une transformation complète de la chaussée. Comme les travaux doivent se faire en deux étapes, nous avons droit au spectacle d'un « avant-après », comme dans les publicités de lotions capillaires miracles. D'un côté, la rue telle qu'elle était avant les travaux : défoncée, des bouts de trottoirs en asphalte, des lampadaires dont la lumière froide et blanche glace les cœurs les plus endurcis. De l'autre côté, un bel aménagement de petite ville modèle : des trottoirs pavés, des arbres, des lampadaires

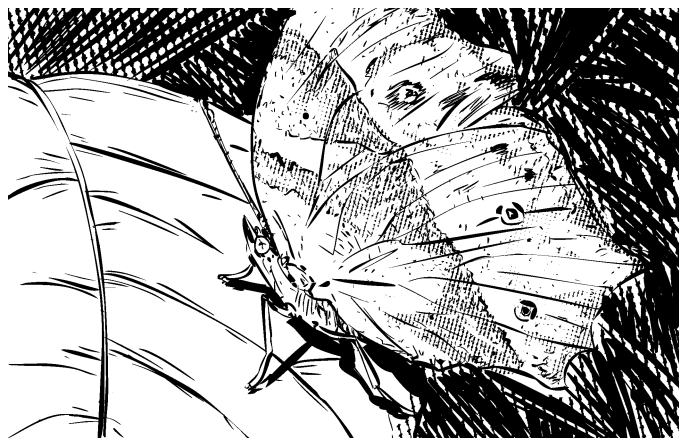
ouvrages projetant une lumière douce et chaleureuse donnant envie de rêver sur les bancs confortables vissés ici et là entre d'élégants pots de fleurs.

Petit veut acheter quelque chose à boire. Je gare la voiture entre deux cônes pour le laisser sortir. Tandis qu'il enjambe le cordon jaune séparant les deux zones, j' imagine le drame des habitants de ce village que la lenteur des travaux divise en deux clans farouchement opposés : ceux qui vivent dans le beau, le frais, le neuf et ceux qui survivent dans le laid, le vieux, l'usé.

Nous repartons et Petit reprend son récit à peu près où il l'a laissé. Après trois années d'errance, l'accident de son beau-père l'avait amené à se rapprocher de sa mère. Il avait également commencé à écrire et se cherchait un emploi. Il avait été épicier à la place de l'épicier Marcel. C'est d'ailleurs là qu'il a rencontré Béatrice. Ça a été un coup de foudre ; il a planté là l'épicerie et personne ne l'a revu de tout un mois. Par la suite, il était entré au service de M. Grumbacher, même si le caractère explosif de ce dernier le terrorisait. Son patron avait organisé un « événement » dans le cadre de l'exposition Molinari-2004. Je lui demande de me préciser de quel type d'événement il s'agissait. Il se contente de répéter « un événement » et de dire que, de toute façon, il a dû tout abandonner pour soutenir sa mère. La maladie de M. Gillet s'était subitement aggravée et avait fait craindre le pire.

— Une crise sévère d'entropie, je présume ?

— C'est-à-dire...



Il pousse un profond soupir et recommence son histoire : « Tout commence il y a quelques années au Granada, un restaurant-hôtel-dépanneur situé à l'exact milieu des villes de Québec et Montréal, au décimètre près. Une merveille d'arpentage... ». Au début, son récit est exactement le même, tout y est : le matin gris, la serveuse de mauvaise humeur, les vingt-trois voyageurs. Mais cette fois, un des voyageurs était un collectionneur de papillons et d'insectes tropicaux. Hilaire Rainier (ça ne s'invente pas) avait rapporté d'un congrès à Montréal un échantillon qu'il s'était fait remettre en mains propres par un de ses correspondants. Il avait résisté depuis la veille à la curiosité de l'ouvrir – il aurait bien pu attendre encore quelques heures d'être de retour dans le confort de son bureau et toute cette histoire aurait

été évitée – mais à la fin, il n’y tenait plus. Le colis était posé sur la table, à côté de son café et de son n° 7 (deux œufs tournés-bacon-pain blanc). Il a repoussé vaisselle et ustensiles, il a déchiré prudemment l’emballage et en a extirpé un boîtier verni qui contenait un magnifique spécimen de *salamis parhassus* du Congo couleur café au lait. Il a posé le boîtier devant lui et l’a contemplé pendant un très long moment – la serveuse a plus tard confirmé ce détail, elle s’était même demandé s’il n’était pas mort ou paralysé – jusqu’à ce qu’une piqûre aiguë derrière l’oreille gauche le tire violemment de sa rêverie.

D’une manière ou d’une autre, une ou quelques mouches tsé-tsé vivantes et passablement furieuses se sont échappées du colis, ont assailli les vingt-trois clients (mais épargné la serveuse) avant de prendre le large. C’est là la partie la plus invraisemblable du récit : comment un diptère congolais a-t-il pu survivre à un voyage de plus de douze mille kilomètres dans un boîtier de limba blanc, emballé dans un papier ciré comme celui qu’on utilise pour emballer de la viande, ensaché dans un petit colis postal standard et jeté dans une soute glaciale ?

« Des moustiques en janvier ? » se sont étonnés les voyageurs piqués. Ils se sont promis de ne pas revenir de sitôt dans un établissement dont la salubrité était pour le moins discutable. Ils ne devaient pas y revenir de sitôt, et pour cause : là où les mouches tsé-tsé leur avait inoculé à chacun *trypanosoma brucei gambiense*, ils seraient bientôt atteints de la maladie du sommeil.

— La maladie du sommeil ?

— C'est le docteur Grégoire qui a eu un doute le premier. Mais ça lui semblait tellement incroyable qu'il nous a envoyés consulter le docteur Antonin, un spécialiste des maladies tropicales.

Par précaution, le docteur Antonin avait signalé le cas à la Santé publique. Dans les huit jours, Mailloux fourmillait d'inspecteurs de la DSP, de fonctionnaires du MSSS, de policiers de la SQ, d'enquêteurs de l'AC, de représentants du MAE. Aux yeux de la flicaille, la présence du parasite dans les veines de M. Gillet ne pouvait s'expliquer que par un acte criminel. Ils devaient être à la recherche d'un groupe terroriste ou de quelque chose dans le genre. Une cellule mixte d'enquête a été formée et ses membres se sont vu confier des pouvoirs extraordinaires.

Ils ont fermé le village pendant une semaine, sans dire à personne ce qui se passait. Ils ont voulu faire des prises de sang à tout le monde. Ils ont menacé de suspendre temporairement les droits civiques, évoqué les mesures de guerre. Ils n'ont évidemment rien trouvé et ils sont repartis après avoir fait signer des papiers où les résidents s'engageaient à ne rien dire de cette affaire avant 2030, sauf avis contraire signé de la main même du ministre des Affaires étrangères. Depuis, aucun militaire, même en vacances, n'a été admis à Mailloux et le poste de la SQ est vandalisé régulièrement sans qu'on ne retrouve les coupables.

Les enquêteurs de la cellule ont lancé une campagne panquébécoise pour retracer l'origine de la contamination et retrouver les autres victimes potentielles : tous les départements de tous les hôpitaux, toutes les cliniques, tous les médecins, peut-être même des infirmières, tous ont reçu une lettre de la DSP et au moins un appel. Ils ont fini par trouver les vingt-deux autres victimes aux quatre coins de la province, tous « entropiés » chez eux, parfois oubliés dans un coin par les membres de leur famille ; personne n'avait poussé les recherches, les quelques médecins consultés avaient été mystifiés et avaient prescrit les traitements les plus divers, parfois fantaisistes.

C'est en épluchant les relevés des cartes de crédit que les enquêteurs ont finalement pu reconstituer l'épisode du Granada. Aucune des vingt-trois victimes n'était un client régulier du restaurant. C'étaient des passants comme elle en voyait des milliers par année. Elle avait fini cependant par se rappeler le « fou au papillon », parce qu'elle avait eu peur qu'il soit mort sans payer son repas. Au mot de papillon, les enquêteurs ont immédiatement pensé à Rainier, l'entomologiste amateur, durement frappé par la maladie et qui était presque devenu un spécimen lui-même, au milieu des boîtes, des classeurs et des présentoirs dont l'accumulation courbait le plancher de sa petite maison, à Melocheville. Aidés par une nièce de Rainier qui venait deux ou trois fois la semaine faire son ménage, ils ont même retrouvé la boîte qu'il avait reçue ce jour-là. Des traces d'ADN ont confirmé que des mouches tsé-tsé, et peut-être

des œufs, avaient séjourné dans une cavité du panneau arrière.

L'affaire perdit alors toute implication politique. Avant sa dissolution, la cellule prit comme dernière initiative de décontaminer le restaurant, détruisant presque tout ce qui pouvait être enlevé et remplacé. Ils ont même fait couper les arbres dans un rayon de cinq cents mètres autour du restaurant, incendié les herbes de tous les fossés et terre-pleins des alentours, pour le cas, fort improbable, où l'une des mouches y aurait trouvé un milieu favorable à la ponte. L'invasion avait pourtant eu lieu en hiver, et le fait qu'il n'y ait eu aucune victime si l'on exclut les vingt-trois voyageurs qui se trouvaient alors dans le restaurant prouvait pourtant hors de tout doute que les mouches n'avaient pas survécu à leurs premières minutes de liberté en sol québécois.

Les gouvernements du Québec et du Canada votèrent de petits budgets secrets dont une partie permettrait de soutenir les victimes et leurs familles tandis que la portion congrue serait consacrée à la vigie et aux relations publiques, de façon à s'assurer que les mesures un peu musclées utilisées à Mailloux et au Granada ne soient jamais médiatisées.

Pendant ce temps, les médecins des victimes avaient pu commencer le traitement de leurs malades. Il était malheureusement un peu tard, le parasite était résistant au mélarsoprol et six des victimes, dont M. Gillet, s'étaient avérées allergiques au traitement de rechange. Un congrès de spécialistes devait justement se tenir à Québec dans quelques semaines ; il

y serait question d'un traitement expérimental qui permettrait peut-être de freiner la dégénérescence. C'était aussi l'occasion pour les victimes et les familles de se rassembler, de partager leurs expériences.

— Pourquoi m'avoir raconté la première histoire ?

— Personne ne me croit quand je dis que mon beau-père est atteint de la maladie du sommeil. Alors je dis qu'il est entropié. Au lieu d'avouer qu'ils ne savent pas de quoi il s'agit, les gens font semblant de comprendre et ils me donnent au moins le bénéfice du doute.

— Et les habitants de Mailloux, ceux qui ont vécu l'isolement sanitaire, ils doivent comprendre ?

— Eux moins que les autres. Ils préfèrent croire aux affabulations de certains. Nous avons, à Mailloux, un complexe de persécution local.

— Ça a vraiment eu lieu cet isolement ? Les enquêteurs de la cellule ?

— Bien sûr. J'ai rempli les trous de l'histoire, tout simplement. Je préfère l'histoire de l'entropie. Plus fantaisiste oui, mais aussi plus simple, plus intéressante.

— J'étais un peu déçu que tu me prennes pour un con, mais c'est vrai que c'était une belle histoire.

— Vous savez, cette affaire d'entropie, j'en arrive à y croire vraiment. À Mailloux, je vis au milieu de tous les fantasmes accumulés depuis je ne sais plus quand, la mort de mon père peut-être. Quand je regarde M. Gillet immobile sur sa chaise, je ne vois qu'un être ralenti. Même quand ma mère lui administre son médicament, au milieu des livres sur les maladies tropicales, des brochures, du courrier de l'association des victimes, ce n'est pas au trypanosome, à la mouche tsé-tsé ni à la maladie du sommeil que je pense, c'est à la fragilité de tout ce qui est organisé, à la puissance du chaos, à la deuxième loi de la thermodynamique : « toute transformation d'un système thermodynamique s'effectue avec augmentation de l'entropie globale incluant l'entropie du système et du milieu extérieur. On dit alors qu'il y a création d'entropie », ou comme l'a résumé Woody Allen : « tôt ou tard, tout finit par se transformer en merde ».

« Je sais ce que vous allez me dire : “va consulter un spécialiste Petit, tu es fou”. Fou, peut-être, mais il ne s'agit pas d'une folie fondamentale ou d'un déséquilibre physiologique de mon cerveau. Il me semble plutôt que c'est un personnage que je me suis créé. Une façon de me mettre en retrait, de me soustraire des moqueries, des frustrations et autres désagréments de ce monde. Peut-être aussi pour faire l'intéressant, comme vous dites. Mais peu importe pourquoi et comment, je me suis finalement pris à mon propre jeu. Il n'y a plus de main, je me suis fondu dans la marionnette. Je réagis comme *elle* devrait réagir, je dis ce *qu'elle* devrait dire, je vois ce *qu'elle* devrait voir et, pire, je crois ce *qu'elle* devrait croire.

« Alors je ne sais plus comment distinguer le vrai du faux. Comment connaître le monde qui m'entoure ? Comment être certain que ce monde existe vraiment ? Peut-être suis-je le seul être conscient et tout le reste est une hallucination. Je m'interroge sur la nature de la connaissance. Il est impossible, n'est-ce pas, d'avoir une expérience personnelle de tout ? Il faut se fier à des lectures, des livres, des récits reportés, qui se recourent et se complètent les uns les autres. Mais comme il y a des trous, forcément, sans s'en rendre compte, on les bouche avec ce qu'on peut, ce qu'on a l'impression de savoir, et on se fait une image globale de toutes sortes de choses avec un tissu de mensonges. »

— Tu sais, je ne suis pas un spécialiste. Peut-être qu'un jour, il m'arrivera quelque chose, un gros chagrin, une expérience traumatisante. On est toujours à la merci de ses sens dans ces cas-là. Je pourrais alors, comme tout le monde j'imagine, préférer me réfugier dans le fantasme d'un monde meilleur. Un monde qui correspondrait mieux à ce dont j'aurais besoin. Comme les témoins de Jéhovah ou les raëliens.

— Merci.

— Quoi ?

— Merci de ne pas me raconter n'importe quoi. La plupart des gens cherchent à nier ou à minimiser les problèmes quand on leur demande conseil. Mais merci surtout de ne pas me conseiller la lecture de la *Critique de la raison pure*.

— Ça, il n'y a avait aucune chance. Les philosophes, je ne peux pas les sentir. Ils remettent toujours tout en question ; il n'y a pas moyen de discuter avec eux.

— Ce serait bien s'il existait un manuel de pensée critique pratique. Quelque chose de simple comme les livres pour apprendre une langue étrangère, construire une cabane d'oiseaux ou réparer sa voiture. Un livre illustré. Ou des disques à écouter en voiture.

— Un DVD avec Jane Fonda !

Nous éclatons de rire. Jane Fonda, ce n'est pas de son âge, mais il a dû voir des extraits de ses vidéos de workout sur Internet. Il entreprend de l'imiter en gesticulant sur son siège.

— Alors, une, deux, pff, pff, ce qui n'a nulle raison ou cause, une, deux, pff, pff, qui empêche son existence, une, deux, pff, pff, existe nécessairement...

— Finalement, ta prédiction était exacte.

— Ma prédiction ?

— Va consulter un spécialiste Petit, tu es fou.



Malgré mon aversion acquise au Vieux-Québec, nous nous y dirigeons dès notre arrivée, d'abord parce que c'est là qu'on trouve les meilleures librairies, mais aussi parce que Petit n'en connaît rien, à

part quelques photos. Il est toujours instructif d'accompagner quelqu'un qui a un regard vierge sur les choses ; par un mouvement d'identification, on réussit presque à voir par les yeux de l'autre et on redécouvre des choses qu'on ne voyait plus.

C'est très beau Québec, quand il n'y a pas trop de touristes qui gâchent le paysage. Il faut sortir la nuit, tôt le matin ou par une pluie légère. Plus jeune, j'ai parcouru ses rues en long et en large, par tous les temps et sous toutes les conditions, j'ai exploré tous ses parcs, observé tous ses monuments. J'ai appris à la connaître comme on apprivoise un nouvel ami. J'ai appris à aimer ce coin de ville malgré l'envahissement du clinquant et du tape-à-l'œil *made in China*. Puis, je m'en suis complètement dégoûté en y travaillant quelques années. Pas trop longtemps, deux ans, juste assez pour me passer l'envie d'y retourner. En été, on y croise tellement de touristes qu'il est absolument impossible de circuler sur les trottoirs. Un collègue avait pris l'habitude de marcher dans la rue, avec les voitures. Il disait qu'il empruntait l'« allée des résidents ». Le Vieux-Québec est entièrement vendu au tourisme, il n'y a plus rien d'authentique. C'est comme un gros décor de plâtre. Si au moins il y avait des figurants costumés à la mode de la Nouvelle-France. Mais non, on n'y croise que des touristes en bermudas. À se demander ce que tous ces touristes peuvent voir à part d'autres touristes.

En librairie, je fais le tour des nouveautés, je lis des quatrièmes de couverture, je feuillète des bandes dessinées. Je patauge dans tout le savoir du monde et je choisis les quelques malheureuses bribes que nous ramènerons par-devers nous : *Sans nouvelles de Gurb* d'Edouard Mendoza, *De beaux lendemains* de Russel Banks, deux Barjavel, *Le grand secret* et *La charrette bleue*, et *Le bizarre incident du chien pendant la nuit* de Mark Haddon, uniquement parce qu'il y a le mot bizarre dans le titre. Avec un z. Petit me suggère la lecture du *Neuromancien* de William Gibson, mais la traduction est tellement mauvaise, que je me promets de le lire en anglais. Les éditeurs de SF qui s'entêtent à publier des traductions aussi détestables ne devraient pas se surprendre de voir les critiques s'acharner, le grand public boudier le genre et les inconditionnels lire dans le texte. Voilà, c'est dit.

Petit qui ne lit pas l'anglais et n'a pas les mêmes dédain que moi n'achète, outre un dictionnaire, que de la SF, et que des traductions : les très poétiques *Chroniques martiennes* de Bradbury (massacrées en français), *Les Cavernes d'acier* et deux autres Asimov (massacrés), un recueil de nouvelles de Brian Aldiss (massacrées), *Blade Runner* de Philip K. Dick (massacré, mais Dick écrit mal alors la traduction est assez fidèle) et quelques autres. Sur le chemin du retour, je l'ai interrogé sur ses choix. Il m'a avoué s'intéresser à la question de la nature et aux limites de l'humanité : où est la frontière entre la machine et l'homme ? Un chimpanzé disposant d'un vocabulaire de trois cents signes est-il plus humain qu'un enfant-loup ? Et ainsi de suite...

J'aurais voulu entraîner Petit dans les quartiers vivants comme St-Jean-Baptiste ou Limoilou, des quartiers où l'on croise autre chose que des touristes, des figurants et des millionnaires, mais il nous reste à peine le temps de manger un morceau avant de rentrer.



Nous sommes revenus si tard hier soir et j'étais si fatigué que je me suis effondré tout habillé sur mon lit. Ce matin, je suis fourbu comme si j'avais déménagé la veille. J'essaye de préparer un café dans ma chambre avec la cafetière standard, mais s'il y a de la mouture pour soutenir un siège, je ne trouve pas de filtres ni de lait. Je décide de vivre dangereusement et de laisser une nouvelle chance au percolateur du restaurant Chez Claude.

Quand je passe devant la réception, Argentine m'accueille comme un sauveur. Traîtresse. Je ne la reconnais presque pas avec la nouvelle toilette que lui a fait subir le Capitaine. Les chiens normaux, privés de leurs odeurs corporelles, de leurs repères olfactifs, sont angoissés quand on les tond. Argentine, non. Fière et orgueilleuse, elle traverse prudemment la cour, évite avec soin les trous d'eau sale et les coins terreux, désireuse de rester propre. Comme il pleut encore un peu, elle laisse derrière elle une traînée savonneuse.

Les chiens sont des animaux sociaux ; c'est leur propension à vivre en meute qui a permis à l'homme

de domestiquer les loups. Mais domestication ne signifie pas hominisation : les règles qui régissent la vie de la meute sont simples :

- 1) Te sont supérieurs ceux qui te font le plus peur (qui ne sont pas nécessairement les plus forts) ;
- 2) Tu dois obéissance à tous ceux qui te sont hiérarchiquement supérieurs ;
- 3) Si tu changes de meute, tu es mort.

Une erreur courante des nouveaux propriétaires de chien est qu'ils cherchent à faire plaisir à leur animal, alors qu'au contraire, ils doivent impérativement le dominer dès les premières minutes de la cohabitation, sous peine d'être relégués pour longtemps au rang peu glorieux de « trou-du-cul » de la meute. Je me souviens d'une soirée bien arrosée, quelques semaines après que Karine, mon ex, ait ramené Argentine à la maison. Nous étions dans un état de délire paranoïaque léger et, par jeu, nous avons commencé à avoir peur d'elle. Immédiatement, elle s'est mise à grogner, à avancer et nous avons dû nous réfugier dans la chambre. Notre belle bâtarde blonde était devenue le grand méchant loup.

Le nombre de contes ou d'histoires qui mettent en scène un personnage de grand méchant loup est proprement stupéfiant. La domestication du loup étant très ancienne (au moins sept mille ans, et peut-être jusqu'à cent mille), on s'attendrait à ce que les humains sachent traiter avec les loups, à tout le moins qu'ils n'en fassent pas un archétype du mal.

Je pense que les loups des histoires ne sont pas vraiment des loups ; comme les chiens, ils sont notre double, mais ils symbolisent un aspect noir de l'homme. Le loup du conte, c'est un chien resté sauvage et c'est en même temps l'homme qui se place au ban de la société, celui qui refuse de se soumettre à la loi commune et dont le comportement reste imprévisible, non soumis aux interdits qui permettent le vivre-ensemble (les dix commandements de Dieu, le Code d'Hammurabi, le Code civil de Napoléon). Le grand méchant loup, c'est le métèque, celui qui ne pense pas comme tout le monde, celui qui ne va pas à la messe, et celui sur qui, évidemment, tout le monde tombe quand quelque chose va de travers dans la communauté.

Argentine est en train de changer de meute, mais elle continue à me tourner autour, malgré le troisième commandement de la meute.



Je suis à nouveau coincé à l'hôtel. Il tombe une pluie glaciale de septembre dont le rôle ne peut être que d'endormir la terre.

Je prends une photo par la fenêtre arrière. Mentalement, je l'intitule *Rivière sous la pluie, neuf heures*. J'en reprends une autre du même endroit presque une heure plus tard. Puis une à onze heures trente avant de sortir dîner, puis une avant treize heures, de retour du restaurant. Puis, régulièrement, toutes les heures, je dépose mon livre et prends une photo. Un

peu comme Monet qui a fait vingt toiles de la cathédrale de Rouen à différentes heures de la journée, partant du principe que vingt qualités de lumières différentes donneraient autant d'œuvres uniques. Sauf que moi, au lieu de peindre vingt toiles, ce qui représente un travail considérable, je me contente lâchement d'appuyer vingt fois sur un bouton. Par contre, le déclenchement d'Holga est de plus en plus capricieux et, comme le peintre, il me faut patienter de plus en plus longtemps avant d'entendre le clic de l'obturateur.

Je dévore *Le bizarre incident du chien pendant la nuit*. De chapitre en chapitre, le soupçon s'aggrave : je suis moi aussi, autiste. C'est ça mon problème dans la vie. Donc, la perception que j'ai du monde en général et des humains en particulier, que je croyais subjective mais raisonnable, est en fait déformée par la maladie. Comment ai-je pu me permettre de juger Petit, comment ai-je même pu envisager de lui donner des conseils ? Au fond, c'est lui l'être sain et moi le détraqué.

Je me précipite à la buanderie pour faire un test en ligne. Un test gratuit, mais sérieux quand même. J'ai paniqué pour rien. Le simple fait de m'imaginer que je suis un autiste suffit à prouver que je n'en suis pas un. Les autistes sont incapables de se mettre dans la peau d'un autre ; c'est pour ça qu'il y a des tas d'auteurs névrosés, schizophrènes, sociopathes (et même hypocondriaques), mais pas d'auteurs autistes.

Je me connecte à l'interface d'écriture du blogue et, pendant une demi-heure, je fixe l'écran. Ce n'est pas l'angoisse de la page blanche, mais plutôt une totale désaffection de mon désir de socialiser. Je n'ai plus envie de partager avec des curieux, des inconnus, des senteux (et au travers de cette masse, trois ou quatre amis et une douzaine de connaissances) des réflexions banales sur ma vie quotidienne. Ces versions plus ou moins remaniées de notre monologue intérieur ne sont pas destinées à être partagées, et encore moins multipliées. On voudrait partager nos pensées quotidiennes comme si c'était un exploit, comme si nous étions seuls à analyser et interpréter tout ce qui nous entoure. Notre cerveau est une chaîne de montage qui ne s'arrête jamais, un requin condamné à avancer toujours.

Il n'y a personne dans la boutique, à part Béatrice, plongée dans la lecture du *Chevalier à la charrette*. Je lui demande de m'indiquer quelque chose de pittoresque dans le coin, quelque chose qu'on ne trouve pas dans les dépliants publicitaires. Elle me parle d'une ancienne manufacture, pas trop loin. Et comme le soleil s'était enfin décidé à montrer le bout de son nez (et qu'il ne semblait pas devoir le rentrer dans son écharpe nuageuse), je décide d'y faire un tour sans plus attendre. Béatrice, jeune femme pleine de ressources, me prête même un vélo.

Je glisse mon bloc-notes et mes crayons dans ma musette et je m'élance sur les routes. La carte que Béatrice a tracée au dos d'une vieille facture est une merveille de simplicité et de précision.

Contrairement à la voiture, le vélo offre une expérience directe avec le paysage : les sons nous parviennent sans être atténués par le verre ou enterrés par les bruits de la machine, le vent nous fouette le visage, les mains et les jambes, le moindre cahot est transmis au fessier par le cadre rigide. Par ailleurs, le vélo permet de céder rapidement à nos caprices : on peut observer un paysage, prendre des photos ou tout simplement se coucher par terre et regarder le ciel. En voiture, il faut parfois rouler dix kilomètres avant de trouver une entrée défoncée où manœuvrer la voiture ou un accotement assez large pour stationner sans crainte de basculer dans le fossé.

Je m'arrête ainsi une dizaine de fois dans autant de lieux qui me semblent autant de petits paradis dont j'espère pouvoir coucher une impression sur le papier. Bloc-notes et crayon en main, je reste immobile, incapable de tirer le premier trait. Je suis hypnotisé par le silence qui règne, entrecoupé par les appels rauques des corneilles qui résonnent par intermittence. Le vent, le soleil d'automne, le silence... je suis le dernier homme et me proclame président de cette terre tranquille.



L'ancienne manufacture promise s'avère fort décevante. Mon imagination, emportée par le vide et de vagues pensées survivalistes, m'a fait miroiter les traces de l'Armageddon, mais il ne s'agit guère que d'une semi-ruine. Il est vrai que les constructions modernes, à moins d'être particulièrement biscornues (comme l'ancienne usine de Canada Maltage, sur le canal Lachine) sont loin d'inspirer le respect de sites millénaires bourrés d'histoire. N'empêche, ces édifices abandonnés m'ont toujours intéressé. Il est curieux qu'on les retrouve aussi souvent dans des sites difficiles d'accès, comme si on les avait déplacés pour les soustraire aux regards des bonnes gens.

Les idées du beau, du bon, du valable, de l'important, donc d'historique et de montrable aux touristes sont hautement volatiles : on est toujours étonné de découvrir ce qui charmait l'œil de nos grands-parents. Il y a des années que personne n'est venu

ici. Pourtant, cette usine, malgré la fermeture ou la faillite, a certainement plus contribué au développement de la région et à la prospérité de ses habitants que ce foutu « Mont du trappeur » que je n'ai pas encore réussi à voir. Il faudra que j'y retourne, histoire de prouver qu'il est d'un désintérêt total. J'observe le paysage autour de moi. Le mont est censé se trouver quelque part par là, à gauche. Et pourtant, je ne vois rien.



Malgré la banalité du site, je réussis finalement à tracer quelques lignes. J'ai la main ankylosée, non : endormie. C'est l'habitude de la tablette graphique, prise depuis un bon moment, et qui m'a fait délaisser complètement crayons et papiers. La véritable différence entre le crayon et la tablette, c'est le fait que l'empreinte laissée sur le papier par un crayon est définitive. Il n'y a pas de possibilité de retour en arrière, et si le dessin nous fait honte, il faut le faire disparaître définitivement comme on se débarrasse d'un cadavre.

Cette notion d'irréversibilité entraîne une forme de trac, le même qui fait que la chanson la plus difficile jouée sans erreur en pratique sera désastreuse en spectacle : on fait des erreurs parce qu'on n'a plus le droit d'en faire. Les erreurs et les imprévus nourrissent le produit final, soit qu'on les dissimule en d'autres choses, soit qu'ils entraînent la création ailleurs, où l'on n'aurait jamais songé s'aventurer. Le stress est

créateur, mais il faut le tenir en laisse. Trop de trac tétanise.

C'est comme si je devais tout réapprendre. Mais je n'abandonnerai pas, après tout, l'écriture, le dessin, c'est comme la bicyclette, ça ne s'oublie pas.

V

L'été indien – Les intouchables – L'éveil – Un piètre navigateur – Les quatre commandements – Le poison qui rend fou – L'homme-araignée – Que nous préexistons et survivons dans le langage – Le cahier 25

Je croise le gardien qui m'a refoulé à la porte de l'usine des chaises Solair. Il me fait un petit sourire en coin et me lance un tonitruant « Bien le bonjour, M. Brown » de l'autre côté de la rue.

Impossible de savoir s'il se paie ma gueule.

Je passe à la buanderie pour vérifier mes courriels, pour voir qui ne m'a pas écrit, qui n'a pas cherché à me joindre et qui ne s'est absolument pas préoccupé de mon existence. Je m'accommode de l'indifférence. Les choses rentrent dans l'ordre : personne ne m'a écrit, je n'existe plus pour personne. J'ai envie de regarder une vague qui n'atteindra jamais la rive et, comme elle, de revenir en arrière. Comme chantait l'autre : « Faut prendre la route, pour s'apercevoir qu'on n'était plus là pantoute ».

Deux semaines déjà que je suis à Mailloux. Dans la rue, des gens me saluent, mais la plupart m'ignorent encore. Pas seulement comme on ignore un inconnu. Dans ces petites villes, le concept d'inconnu n'a pas le même sens qu'à Montréal. Ici, d'ordinaire, tout le monde se salue et on ne peut faire vingt pas sans faire un signe de la main. En cette entre-saison, je ne suis qu'une entre-personne : ni un résident qui mérite un signe de connivence, ni un touriste qu'il s'agit de flatter dans le sens du poil pour faire pleuvoir les dollars ou soigner la réputation d'hospitalité de l'habitant. Je suis un inclassable, un intouchable. Un étrange. Mes relations avec Béatrice et Petit, eux-mêmes considérés comme des originaux, contribuent à ma mise au ban de Mailloux.

Je navigue distraitement, moitié sur mes rêves, moitié sur Internet. Les rideaux peinent à contenir l'assaut de la lumière et bientôt je ne distingue plus rien à l'écran. Béatrice affirme qu'il y en a au moins pour une heure avant que le soleil ne se cache derrière la maison de M. Bélanger. D'habitude à cette heure du jour, il n'y a personne et elle en profite pour aller faire un tour.

Elle reste plantée devant moi et continue à parler, répétant à peu près les mêmes phrases, comme pour meubler le silence. Je lui demande si tout va bien. Elle me répond que tout est parfait, mais des larmes coulent sur ses joues. Elle tourne la tête à quelques reprises et pointe du doigt la porte derrière la caisse.

Petit est prostré sur le sol de l'arrière-boutique. Il écrit frénétiquement dans un cahier en grommelant. Il s'immobilise complètement pendant quelques secondes, avant de reprendre son gribouillage.

— Il est comme ça depuis une semaine. Moi qui pensais que votre expédition lui ferait du bien. Mais c'est pire. Il s'installe dans un coin et il se coupe du monde. Il écrit ligne sur ligne pendant des heures dans son cahier, ou bien il s'enfonce dans un de ces livres sans que rien ni personne ne puisse l'en tirer. Il s'éloigne, il s'abstrait, il s'isole. Et pas seulement de moi, il ne parle plus à personne dans ces moments-là, mais c'est à moi que ça fait de la peine.

— Vous voulez que j'essaie de lui parler ?

— Vous croyez qu'il vous entendra ?

— Je ne sais pas. Je l'espère.

Je m'approche de l'épave échouée sur le plancher et l'observe un moment. Je suis fasciné et catastrophé par la transformation qui s'est opérée chez la personne de mon étrange ami. Il y a dix jours à peine, c'était un être troublé, mais vivant, qui me régalaient d'histoires extravagantes, un jeune homme grand et fort qui marchait fièrement dans les rues du Vieux-Québec, heureux de découvrir tout un monde. Maintenant, il est replié sur lui-même et ses vêtements trop amples fondent les différentes parties du corps en une boule de linge sale.

Je l'appelle doucement :

— Petit ? Petit, c'est moi, Alexandre.

Au son de ma voix, il relève la tête, il se déplie et son regard s'allume. Le soleil l'éblouit. Il est ahuri, comme quelqu'un qui s'éveille d'un long sommeil. C'est trop simple, et pourtant, il est revenu à la vie. Jésus devant Lazare ressuscité ne devait pas être moins fier que je ne l'étais. C'est un mauvais exemple : la fierté, ce n'était pas tellement son genre, à Jésus.

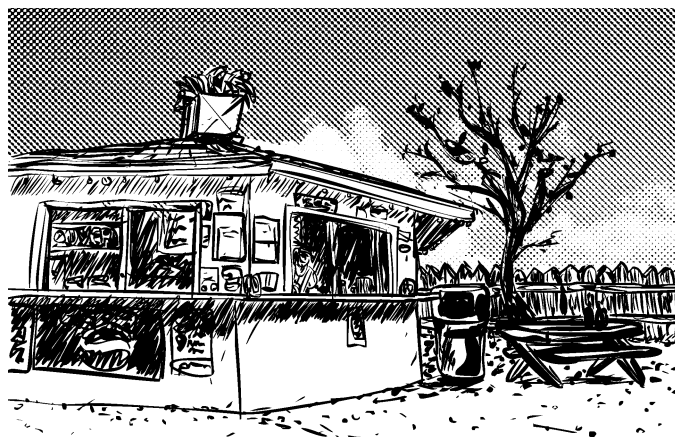
— Petit ? Je pensais à me promener dans le coin. J'aurais besoin d'un guide. Tu viens ?

C'est un archétype : les ressuscités sont dès leur retour à la vie soumis à une période d'hébétude et de silence : Lazare dans la Bible, l'Alceste d'Euripide, Mademoiselle Jaïre de Michel de Ghelderode. Petit ne fait pas exception. Il est certes heureux d'être de retour parmi les vivants, mais je l'ai tiré d'un lieu sans doute bien plus douillet et confortable. Un oui silencieux. Parfait ! En voiture, direction le Mont du trappeur !

J'ai oublié complètement le chemin pour m'y rendre, et le dépliant est resté à la chambre. Les indications (par gestes) de Petit, toutes plus confuses les unes que les autres, nous ramènent deux fois à la même intersection. Nous tournons en rond comme ces crétins de Dupondt dans le désert.

J'en suis à me demander si Petit ne cherche pas intentionnellement à m'éloigner quand, après une courbe plus prononcée de la route, la montagne surgit de nulle part. Je la reconnais immédiatement. Nous nous trouvons sans doute à l'endroit exact où le photographe a jadis pris la photo destinée à la promotion. Une nouvelle courbe de la route nous la cache. Toutefois, un panneau indicateur indique que nous approchons de l'accueil. Encore une courbe et elle devrait ressurgir, mais, cette fois, rien. Pas de Mont du trappeur, juste une forêt s'étendant en pente douce, un ciel bleu, quelques nuages. J'ai dû tourner plus longtemps, la montagne doit se trouver quelque part sur ma droite. Le chemin, malheureusement, s'enfonce à gauche. Je veux bien croire qu'il est difficile de mesurer les grandes distances, mais cette disparition soudaine me dépasse. Je ne me savais pas si mauvais navigateur. Il n'aurait pas fallu que je pilote un avion avant l'apparition des instruments. Je me serais sans doute écrasé dans la première tour de contrôle venue.

Nous tournons une demi-heure sans jamais revoir la montagne. Même l'entrée du site dont nous étions supposément très proches demeure introuvable. Petit paraît soulagé, dès que nous revenons sur la grande route. Je n'insiste donc pas dans mes recherches. Ce n'est pas aujourd'hui que je verrai ce damné Mont du trappeur. Nous nous arrêtons pour manger une bouchée dans un authentique patate.



Caractéristiques du patate authentique :

- 1) Un guichet pour prendre les commandes avec fenêtre coulissante horizontale ;
- 2) Des tables à pique-nique en bois à proximité du site (couvert de gravier ou en terre battue) ;
- 3) Des bouteilles de vinaigre sur le comptoir de service et sur les tables ;
- 4) Surtout, pas de salle à manger.

Les contrevenants qui ne se conforment pas à l'une de ces caractéristiques risquent de se voir sauvagement retirer leur certificat d'authenticité. Je fais part à Petit de mes réflexions sur le sujet. Il est encore muet (il est vrai qu'il est impoli de manger la bouche pleine), mais il m'adresse un sourire qui peut signifier qu'il trouve cela amusant ou qu'il m'est reconnaissant d'essayer de le distraire. Nous conti-

nuons ainsi un moment, moi à dire des conneries, lui à manger ses frites en silence.

Ma voiture doit avoir des propriétés spéciales, car chaque fois que Petit y monte, il parle et se confie.

— Je traîne presque toujours mon cahier avec moi, dans mon sac. Parfois, c'est l'autobiographie fantasmée d'un être qui est probablement encore plus ou moins sain, puis d'autres fois, je laisse d'autres écrire à ma place des histoires qui ne me ressemblent pas toujours. Plus on lit et plus on bascule dans le délire d'un siphonné.

— Si tu réussis à percevoir ce délire de siphonné, c'est que tu ne dois pas l'être tant que ça.

— Pourtant, je me sens aussi fou que si on m'avait fait une piqûre de radjaidjah. Vous devez avoir raison et, certainement, j'ai touché le fond et il ne me reste qu'à remonter.

Le contraste entre la cohérence de son discours et l'impression qui se dégage de son corps est frappant. Il gigote sans cesse, se gratte partout, remue la jambe, bondit sur son siège et roule des yeux. Son front ruisselle de sueur, ses mains moites tachent tout ce qu'elles touchent.

— Le problème avec mes cahiers, c'est que je ne me souviens pas avoir écrit rien de ce qui est là-dedans, encore moins d'avoir vécu aucun des événements. Et pourtant, tout m'est familier. Quand je me relis, c'est comme enfiler ma vieille paire de jeans ou mon t-shirt de Spiderman. Encore hier, je

pensais que mes cahiers m'aidaient à me raccrocher à quelque chose, à m'inscrire dans le monde « normal ». Aujourd'hui, je me demande s'ils n'ont pas contribué à m'isoler, à m'enfoncer dans ma névrose.

— Et Béatrice, tu lui parles de ce que tu es en train de devenir ?

Je le sens se crispier. Il rougit jusqu'à la pointe des cheveux, avant de redevenir blanc comme un drap, puis de rougir à nouveau. La cadence de ses gesticulations se précipite.

— Vous savez, vous m'avez fait *revenir* tantôt, je ne sais pas comment, et je ne sais pas si c'est une bonne chose. Mais je sais que seul, j'en aurais été incapable. Et aussi que personne ici n'aurait pu m'aider.

— Est-ce que tu allais déjà mal quand vous vous êtes rencontrés ?

— Je... J'étais... Béatrice est la plus merveilleuse femme du monde, enfin de Mailloux, non, du monde à mon avis. Elle est en tous les cas la plus belle chose qui me soit jamais arrivée. Avant que mon état ne s'empire, nous avions du plaisir à être ensemble, comme un couple fusionnel. Béatrice, c'est une enfant qui est devenue adulte trop vite. Moi, je suis un adulte qui est redevenu enfant. Un juste milieu, disons. On aurait pu continuer ainsi, mais quelque chose s'est brisé. Béatrice aime encore celui que j'étais, elle aime un souvenir de moi. Je ne suis plus en mesure d'éprouver aucun sentiment pour per-

sonne. Je suis comme M. Gillet, je m'efface de ce monde. C'est moi le véritable entropié.

— Et maintenant, qu'est-ce qui va se passer entre vous deux ?

— Maintenant que vous m'avez fait revenir, je ne sais pas. J'en étais venu à ne plus comprendre ce qu'on me disait, les mots me parvenaient déformés, pourvus d'un autre sens ou ralentis, comme une bande qu'on étire. J'avais l'impression d'être un fantôme condamné à errer dans des lieux que j'ai connus de mon vivant, un spectre qu'on aperçoit parfois, du coin de l'œil seulement. C'est de ça que vous m'avez éveillé tantôt.

— Moi, tu me voyais ?

— Pour moi, vous êtes comme un être surnaturel. Vous n'avez pas été impliqué dans la construction de ma personnalité, mais vous y participez. Il y a un truc qui m'intéresse beaucoup, un rapport de l'humanité avec le langage. J'ai l'air de m'éloigner comme ça, mais vous allez voir...

« Alors voilà : nous héritons du corps de nos parents par nos gènes, et comme espèce nous sommes soumis à la sélection naturelle, de sorte que la propagation des gènes est condamnée à se faire très lentement. Mais il y a une partie de nous qui échappe à ce mécanisme et la pensée occidentale a raison en cela de faire une différence entre le corps et l'âme, bien qu'elle y attache une valeur morale qui m'énerve. Le langage est le matériel de base qui permet à la

machine logique qu'est notre cerveau de fonctionner plus rapidement, plus efficacement. Les marqueurs de relation, les pronoms relatifs, les catégories, tout cela accélère et favorise la réflexion complexe. Or, les concepts abstraits ne se transmettent pas par des gènes, ils doivent s'apprendre. Chaque individu, chaque âme est une combinaison unique de diverses influences, de rencontres, de lectures. On utilise les mots de nos parents, on intègre le sens qu'ils prêtent aux choses, on emprunte des éléments de sens ici et là. Il en résulte que nous préexistons dans l'univers langagier qui nous compose et que nous y survivrons. Il en résulte également que la langue, comme organisme quasiment vivant, n'existe pas en dehors du groupe de ses locuteurs.

« Je suis donc un peu ma famille, mes amis, Béatrice, cette ville et surtout les mots de tous ces gens-là. Mais pas encore les vôtres, ou si peu. Et pourtant, nous avons des mots en commun. Des images semblables. Certaines histoires que j'ai écrites, vous auriez pu les écrire et vice-versa. Un peu comme si j'étais vous, non, que vous étiez moi, mais un autre moi, un qui aurait suivi une autre ligne temporelle. Vous êtes ce que j'aurais pu être, ce que je n'ai pas été, ce que je ne serai pas. Vous êtes l'extérieur, le miroir. C'est une figure classique de la littérature, ou plutôt du cinéma, le héros qui se regarde dans un miroir ou qui parle à son reflet et qui, face à lui, trouve réponse à ses questions, résout ses problèmes ».

Tout en écoutant Petit, j'ai conduit sans voir, sur le pilote automatique. Nous sommes maintenant de

retour à Mailloux, devant la maison de la mère de Petit. Je coupe le moteur. Petit fouille dans son sac.

— C'est un autre de mes cahiers. J'aimerais que vous le lisiez.

— Et tes nouvelles ?

— Non, je préfère vous faire lire ce cahier. J'en ai besoin. La fiction est un mensonge volontaire derrière lequel on peut trouver des fragments de vérité, laissés sciemment ou par inadvertance. Même à soi-même, il y a des choses qu'on veut cacher, des petites erreurs qu'on veut redresser. C'est ça qui est intéressant. Dans mon cas, il me semble que tout est faux, même si je voulais que tout soit vrai. Il me semble que je suis caché quelque part là-dedans.

— Tu sais, ça fait un moment que je suis à Mailloux. On s'est rencontrés à plusieurs reprises et je me suis rendu compte que je ne t'ai jamais vraiment parlé de moi, de ce que je suis, de ce qui fonctionne et surtout de ce qui ne fonctionne pas dans ma vie. Tu m'admires, parce que tu as lu mon livre, parce que tu l'aurais écrit selon toi. Tu te fais une idée de moi basée sur trois entrefilets parus dans les journaux et de je ne sais quelles autres informations ramassées au passage : la couleur de ma voiture, ma façon de m'habiller. Rien. Je ne t'ai même pas dit ce que j'étais venu faire à Mailloux.

— C'était inutile, je le sais.

— Vraiment ? Eh bien ! Moi, je ne le sais pas.

— Vous êtes venu assister au bordel qui s'en vient.

— Quel bordel ?

— Vous verrez.

— Et toi, tu y assisteras j'imagine ?

— Non, ma mère nous emmène à Québec demain, M. Gillet et moi. Je devais y aller en tant que second légume de la famille. Elle sera d'ailleurs surprise de me voir rentrer sur deux pattes. Vous verrez bien, je vous dis.

— Bon voyage alors. Tu es sûr que ça va aller ?

— Oui. Grâce à vous. Merci encore, et bonne lecture.



Puis, il part sans se retourner. Le soleil éclatant du début d'après-midi n'est plus qu'un souvenir ; toute sa lumière a été bue par les lourds nuages qui se sont accumulés au-dessus de la ville et qui s'appêtent une fois de plus à la noyer.

Je me retrouve seul dans la voiture avec la curieuse sensation d'émerger d'un songe. J'ai le cahier de Petit entre les mains, mais ça ne prouve rien. Je tâte le siège à côté de moi, il est encore chaud. Mais cela non plus, à la limite, ne prouve rien. Je sors la tête par la vitre de ma portière. À une dizaine de mètres s'élève la maison de la mère de Petit. Aucune lumière ne brille à l'entrée, ni ne filtre des fenêtres.

Cahier 25

À force de jouer les Marcel, on se Marcellise.

Je me retrouve soudainement affligé de quelques poils au-dessus des lèvres et le fini poli de mon crâne poursuit son avancée presque guerrière sur le sommet de mon crâne. Seuls quelques commandos de cheveux épars me préservent de la calvitie totale. Ma taille a aussi augmenté et mes épaules ont élargi. On ne saurait dire si ces transformations, somme toute mineures, sont bonnes ou mauvaises. Je n'y vois là que la vérification de certaines théories de l'évolution qui affirment que le milieu, l'environnement, même une épicerie, influence la morphologie des êtres qui y survivent.

C'est la même chose pour Monsieur Gilet.

Pour éviter les regards de ses supérieurs, pour se faufiler plus aisément dans un coin sombre afin de roupiller, Monsieur Gilet a rapetissé de la taille, des épaules, des jambes, bref, de partout, de façon proportionnelle.

Certains y voient le mauvais sort qui s'acharne sur notre force policière, d'autres l'influence de voisins japonais cultivant le bonsaï à quelques pas de l'épicerie.

La vérité est éminemment plus vaste et terrifiante.

Monsieur Gilet démontre physiquement la tendance à l'inertie, à l'inaction, l'indolence de la matière vivante qui préfère ne pas être. Mais puisque ça semble demander une trop grande quantité d'énergie, se contente d'être le moins possible.

Et s'il y a une image qui mérite qu'on s'y attarde, c'est bien celle où Monsieur Gilet tente désespérément d'être le moins possible.



Voici Monsieur Gilet, un homme de petite envergure.

Il est dans son large véhicule de patrouille, la nuit. Ses yeux fixent une tache floue sur le pare-brise.

Monsieur Gilet est une tache floue sur le pare-brise.

Tout autour de lui, c'est le vide, une transparence à laquelle il participe en tant que tache floue. Le lampadaire projette des particules de lumière qui parviennent à peine à heurter, être absorbées ou

réfléchies par Monsieur Gilet. Quelques moustiques voispnent la tache floue, y puisent une source infime de divertissement, puis s'envolent vers la lumière divine commettre leur suicide rituel.

Fixer une tache floue est passionnant. Une petite passion, il faut bien s'entendre. Une passion qui ne nécessite qu'un brin d'énergie.

Ainsi, Monsieur Gilet passe la nuit entière et toutes les nuits suivantes en captivité, jusqu'à ce que la tache floue disparaisse.



Monsieur Gilet s'imagine attendre l'apparition d'une nouvelle tache floue, mais cette pensée devient pour lui un point d'ancrage. Imaginer la tache, c'est un peu la posséder. Il a tout loisir de personnaliser sa tache floue. Il la crée alors infiniment plus petite, presque invisible, puis s'y agglutine afin d'en connaître les réelles dimensions.

Après quelques brèves minutes de visite, Monsieur Gilet, alias tache floue, décide d'y demeurer indéfiniment.



— Petit, quelque chose de terrible, de...

Ma mère, promue dernièrement directrice des archives, tient à peine debout, s'appuyant lourdement contre le comptoir. Il est treize heures vingt-six. Ses

yeux sont rougis par l'effort qu'elle déploie pour retenir ses larmes.

Je suis calme.

Je suis Marcel.

— Petit, quelque chose de terrible, de...

Elle cherche ses mots, regarde les veines du plancher de bois, supplie l'inspiration de rester encore un peu.

— Petit... j'ai... je... c'est m... m...

Elle relève la tête et tente d'agripper mon regard, les sourcils froncés, les lèvres tremblantes. Voilà, c'est fait, je la regarde dans les yeux.

— C'est merveilleux ?

Le sourcil droit fronce davantage, son pied gauche martèle le sol nerveusement, ses mains sont maintenant solidement cramponnées au comptoir, un œil tourne.

— C'est magnifique ?

L'absurdité de la situation fait craquer ma mère.

— C'est Monsieur Gilet, c'est Monsieur Gilet, on l'a retrouvé dans sa voiture. Monsieur Gilet... c'est terrible... les médecins disent que ça arrive, mais c'est terrible... il ne bouge plus dans sa voiture... Monsieur Gilet a un blocage, il ne parle plus... respire à peine dans sa voiture immobile... on le croyait mort,

mais c'est bien pire... on le croyait mort tellement immobile dans sa voiture, mais les médecins disent que ça arrive et qu'il y a des précédents... il ne bouge plus c'est terrible...

— Jeanne !

Le mot, un déclic, le débit est stoppé.

— Où il est, ton Monsieur Gilet ?

— Dans l'auto.

— Et qu'est-ce qu'il fait ?

— Rien, il ne fait rien !

— Mais il est bien vivant ?

— Oh, si tu le voyais...

Évidemment, la vitrine embuée ne me fait entrevoir qu'une forme vague, ressemblant à une voiture, puis dans cette voiture, peut-être est-ce Monsieur Gilet. Je ne distingue qu'une tache floue.



Troisième rangée (l'avant-dernière) : un étalage de sacs de riz, de couscous et de pâtes sèches.

Parmi les riz, il y a les riz à grains longs et les riz précuits de différentes marques. Parmi les couscous,

il y a les gros et les petits grains, certains précuits, d'autres venant avec un assaisonnement de sauce en poudre dans un sachet scellé. Parmi les pâtes sèches, il y a les spaghettis, les spaghettinis, les fettucinis et autres pâtes filiformes. Il y a les rigatonis, les macaronis, la lasagne et cette drôle de pâte alvéolée nommée radiatore.

Bien sûr, il y a quelques oubliés qui ne font partie d'aucun groupe, les pois chiches étant des pois chiches et les pois verts, des pois verts.

La tentation est forte de les mettre dans un même groupe, disons « les pois », mais je préfère en rester à trois groupes, soit, comme mentionnés plus tôt, les riz, les couscous et les pâtes sèches.

Voici la matière à travailler, à organiser. L'espace disponible, lui, consiste en trois étagères ayant chacune deux tablettes comportant trois divisions, pour un total de dix-huit cases à remplir, ou du moins, à occuper.

J'identifie neuf sortes de riz, sept sortes de couscous et douze sortes de pâtes. En additionnant ces vingt-huit sortes à l'unique marque de pois chiches et à l'unique marque de pois verts, on compte en tout trente articles à répartir en dix-huit espaces.

La charge de travail semble insurmontable.

En effet, comment ranger adéquatement trente ensembles distincts en seulement dix-huit compartiments, soit près de la moitié moins, ou pour être plus exact, dans un espace comprenant quarante pour cent moins de divisions ?

Ai-je abordé le classement par marque ? Je ne crois pas. Sûrement parce qu'il apparaît bien impensable de séparer tous ces aliments sans tenir compte du classement par marque.

Voici donc les faits :

Il y a cinq marques de riz différentes, dont une qui englobe deux sortes de couscous. Exception faite de ces deux sortes, le couscous est vendu par trois fabricants, dont un vend le même couscous à deux prix incomparables sous deux noms séparés. Du côté des pâtes sèches, malgré l'abondance de sortes, on ne compte que deux marques, dont la marque locale qui comprend aussi les pois chiches et les pois verts.

Au total, dix marques de produits, trente sortes, dix-huit petites sections.

Pour simplifier le processus de classement, je réalise un petit sondage maison. Les questions portent sur les marques préférées, les habitudes alimentaires et la commodité actuelle de rangement. Cet exercice, qui semble insignifiant, m'épargnera un travail que douze hommes ayant chacun deux mains à cinq doigts auraient mis des mois à compléter.

Les trois répondants se sont dit très satisfaits du classement actuel, plutôt inexistant, et plutôt en désaccord avec un changement de cette non-disposition des articles. Un seul bémol. Une petite dame a émis un commentaire courageux suggérant de déplacer l'ensemble de l'étalage de la troisième à la première rangée en remplacement de l'étalage de légumes en conserve qui comprend, entre autres, huit marques, vingt-quatre sortes réparties nonchalamment sur quatre étagères ayant chacune trois tablettes divisées en trois sections.

Elle n'a pas tellement insisté.

Tout est resté dans l'ordre.

Mieux encore, mes clients, pour ne pas avoir l'air de mentir sur leurs habitudes alimentaires, se sont sentis obligés d'acheter tous les produits à côté desquels ils avaient coché la case « achat fréquent » ou « achat plutôt fréquent ».

Sans doute est-ce la meilleure journée depuis longtemps. Pour célébrer, j'appose un « x » en ce jour du dix-huit du mois de juin sur le calendrier où une photo étonnante de trois policiers en uniformes arrêtant une émeute de chiens pour aveugles surplombe un quadrillé de trente cases réparties sur cinq rangées comprenant chacune sept divisions (sauf la dernière qui n'en comporte que six), chacune contenant un nombre imprimé ayant un à deux chiffres. La dix-

huitième case contient ce « x » écrit au crayon feutre noir.

Ce sont les faits.



Monsieur Gilet n'a pas bougé d'un poil. On l'a plaqué provisoirement dans la chambre à débarras devant une peinture à numéros en chantier reproduisant un Milinaro vibrant de couleurs orangées et bleutées.

Ma mère espère que cette peinture saura lui parler, lui communiquer ne serait-ce qu'une sensation.

Elle dit avoir éprouvé huit variantes de la même sensation qu'elle a classées par degré sur un tableau.

Cette manie du classement est une qualité de notre famille. Tout est tellement plus clair dans de petites cases ou sur des colonnes. Il semble que l'on saisisse ainsi beaucoup mieux le monde extérieur. Et puis, il est si facile d'agencer, comparer, crypter, extraire, extrapoler, manipuler, soustraire.

Cette manie est le cœur de notre quotidien. Dictant même la disposition des aliments que nous mangeons.

Nos assiettes, sculptées dans le bois d'ébène, ont la forme d'un quadrillé de neuf carrés parfaits.

Chaque petit carré peut contenir un aliment différent des autres carrés du damier. Exemple classique de menu : trois carrés de légumes, deux carrés de poisson frais, deux carrés de pâtes et deux carrés de crème d'asperges. Les probabilités de retrouver deux fois la même assiette devant soi sont plutôt minces. Et il n'y a pas que le nombre de cases ou le type de cuisine qui influence nos repas, il y a aussi l'ordre dans lequel les aliments sont disposés.

De la première case en haut à gauche à la dernière en bas à droite, suivant le sens de lecture occidental, les aliments doivent être dégustés les uns à la suite des autres, sans sauter de case.

Avec nos voisins arabes, nous avons inversé le sens de dégustation pour partir de la première case en haut à droite et finir à la dernière case en bas à gauche selon leur sens de lecture.

Un univers de nouvelles possibilités s'est ouvert à nous. Il a été décidé que le scheik et une de ses femmes viendraient dîner une fois par semaine, jusqu'à ce que son harem ait goûté la combinaison cinq cent quarante-deux dans l'ordre trois-deux-deux-deux inversé comprenant, la soupe aux pois, la salade de carottes, les nouilles aux œufs gratinées et le poulet à la broche.

J'espère qu'ils aimeront.



Deux promeneurs dans la ruelle menant au magasin du gros M. Baker :

— Tu l'as vue, alors ?

— Pour sûr, c'était remarquable...

— Et la couleur ?

— Bleu-gris la nuit.

— Et le jour ?

— Jamais vue le jour.

— Elle se cache ?

— Il la remise dans un hangar sur une ferme dans le vallon. Le chemin malheureusement s'enfonce à gauche.

— Dans le hangar sur une ferme dans le vallon.

— Dans le vallon.

— Sur une ferme.

— Dans un hangar.

— Dans une remise ?

— Une cache, jamais vue le jour.

— Et le jour où on la verra...

— Que sera le bleu-gris de la nuit ?

— Oui, quelle couleur ?

— Ce sera remarquable pour sûr...

— Tu l'as vue, alors ?

— On la remarquerait, c'est sûr...

— Alors quelle couleur ?

— Bleu-gris la nuit.

— Faut se mettre à jour.

— Mais le jour, jamais vu.

— Peut-être cache-t-il les ailes ?

— Il la mettrait alors ailleurs que dans un hangar sur une ferme dans le vallon.

— Dans une ruelle ?

— Sûr qu'elle serait fermée.

— Dans une impasse ?

— Il la cache dans les alentours.

— Ça c'est ce qu'on verra aujourd'hui.

— Et si on attendait la nuit ?

— Mais non, on la connaît la couleur la nuit...

— C'est vrai, j'avais oublié.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ?

— Il faut connaître la marque.

— Et la couleur !

— Oui, de quel bleu sera-t-elle... Mettons au travail notre matière grise...

— ...

— ...

— Crédieu de bonjour !

— La voilà en plein jour, du jamais vu !

— Regarde-moi ces ailes...

— Elle n'est donc pas dans un hangar, sur une ferme ou dans le vallon.

— Ni dans une ruelle...

— Pas même une rue fermée.

— Nous sommes dans l'impasse alors.

— Oui, exactement, dans l'impasse de cette ruelle qui mène chez le gros M. Baker.

— La situation est critique, dans l'impasse il y a de l'ombre, or, c'est aussi pire que la nuit.

— Oui, exactement, dans l'ombre de cette ruelle il y a une impasse, ce qui ne nous mène nulle part.

— C'est presque le même bleu-gris de la nuit.

— Mmmm... conclusion ?

— Hé bien mon cher, regardez au-dessus de votre tête. N'est-ce pas le soleil que nous voyons ? Il nous est bien impossible de le nier. Nous sommes en plein jour. Et cette voiture est là, en ce moment, devant nos yeux. Résignons-nous donc à ne connaître d'elle que sa couleur...

— ...Bleu-gris.

— De nuit comme de jour.

— Ça ferait une bonne publicité.

— Allons raconter cela à Marcel.

— Oui, allons-y.



Elle s'appelle Béatrice.

Un peu perdue. De grosses mailles dans son gilet de laine orange et bleu. Un sourire trop large pour sa trop grande timidité. Deux dollars pour quatre kilos de patates. Elle s'appelle Béatrice. Mais je me répète. De grosses mailles dans ma raison. Une mémoire redondante. Un sourire trop grand pour sa trop large timidité. Deux minutes seulement pour lui subtiliser son nom.

Béatrice a touché des parties invisibles de mon être. Pour vous dire le chambardement, j'ai nettoyé la vitrine pour pouvoir anticiper sa prochaine visite. Il était devenu impossible de distinguer quoi que ce soit à travers la saleté accumulée aux fenêtres. Elle a

pu passer devant l'épicerie chaque jour sans que je m'en aperçoive.

Trois semaines plus tard.

Je n'ai jamais revu Béatrice.

Pas vue à travers la nouvelle vitrine, pas vue sur la place publique.

La phase sédentaire doit cesser. Soyons mobiles, ratissons le territoire efficacement.



Être nomade dans un village est plutôt éreintant pour l'esprit. Il faut tourner en rond sans pour autant revenir au lieu de départ. Très, très technique comme activité. Je n'y suis parvenu qu'après plusieurs semaines d'exercices.

— Vous avez le nez de mon grand-père, ce n'est pas un compliment.

Elle était dans mon dos, me suivait depuis quand ?

— Béatrice !

— Ne soyez pas impoli. Dites Madame Béatrice. Et restez dos à moi.

— Madame Béatrice !

— Rajoutez quelques mots de plus. Dites Madame Béatrice, je vous aime.

— Impossible.

— Essayez, nous verrons bien la portée de ces mots plus tard.

— Impossible, il y a un contact qui ne se fera pas. Si je dis Madame Béatrice et ce qui suit, sans pouvoir vous regarder dans les yeux, ce serait comme, et cela sera ma seule métaphore, en quelque sorte un présent pour vous, Béatrice... Ce serait donc comme acheter une œuvre d'un grand peintre sans jamais l'avoir contemplée.

— Vous pensez à une peinture en particulier ?

— Tout Molinari.

— Je vois.

— Vous ne les voyez pas.

— J'en ai déjà vu.

— Dans les magazines ou en vrai ?

— Peu importe...

— Au contraire, toute la différence est là. La quadrichromie rend très mal ses tableaux. Ce procédé d'impression vaut pour les portraits, la peinture figurative, les amateurs de photo... Mais si Molinari n'est

pas imprimé en couleurs solides, c'est l'essentiel de sa peinture qui vient de se perdre.

— Je comprends bien cela, cependant j'ai le loisir d'admirer chez moi des reproductions parfaites.

— Je serais ravi de partager avec vous cette activité Béatrice.

— Dites Madame Béatrice.

— Madame Béatrice.

— Dites Madame Béatrice, je vous aime, en me regardant dans les yeux.

Je me retourne. Elle porte le même gilet orange et bleu, les mêmes mailles défaites.

— Vous portez des verres fumés, il faut les enlever.

Je les lui retire délicatement, lui effleurant la joue droite au passage.

— Madame Béatrice, je vous aime en vous regardant dans les yeux.

— Vous êtes un sot.

— J'ai aussi le nez de votre grand-père.

— Mais lui, il le portait moins haut.

— C'est l'âge, il aura le temps de s'affaïsser.

— Dites que mon grand-père était un mou et notre discussion s'arrêtera là.

— Était-il un mou ?

— C'était un nerveux, grand, maigre, sec, tout sauf mou...

— Il a pu avoir une faiblesse.

— Ne cherchez pas à insulter ma famille.

— Pardonnez-moi.

— Peut-être une autre fois.

— On se donne rendez-vous alors...

— Oui, ne me cherchez plus comme cela.

— J'arrête dès maintenant cette activité étourdisante. Choisissez une journée.

— Dans une semaine exactement, en début de matinée.

— Alors dans une semaine, à la porte de votre domicile.

— Non, dans une semaine à la buanderie.

— C'est bien, je vous y attendrai.

— J'y serai avant vous.

— J'y coucherai la veille.

— J'y dors chaque jour.

— À la buanderie ?

— Je suis la propriétaire.

— Enchanté. Moi c'est Marcel.

— Amenez votre linge sale.

— Je vais m'efforcer d'en salir plus qu'à l'habitude.

— Si cela vous plaît. Le prix sera le même.

— Vous êtes trop bonne pour moi.

— Je m'adapte aisément.

Elle me refait alors le coup du sourire trop large et disparaît au fond de l'allée qui mène au magasin du gros M. Baker.



Rouge, rouge orangé, bleu-gris, orange, bleu turquoise, espace blanc, rouge violacé, espace blanc, bleu ultramarine, bleu-vert, espace blanc.

Le rêve éveillé se poursuit.

Monsieur Gilet voit sans voir. Il est dans son petit logis de tache floue personnalisée. Il y a du givre à la fenêtre.

Rouge, rouge orangé, bleu-gris...

— Complète-le, je te l'achèterai pour le donner en cadeau.

Je parle à ma mère qui est occupée avec la quarantième veuve hystérique de notre ancien voisin arabe, décédé à notre table en avalant un os de poulet de travers huit jours auparavant.

— Pour Béatrice.

La quarantième veuve à bout de larmes et de voix agite les bras, signifiant sa détresse, son désespoir, une pleureuse virtuose.

— Tu te rappelles Béatrice, celle qui possède la buanderie...

Ma mère, assise, enfoncée dans le fauteuil beige du salon, les mains de chaque côté de son visage, mesure sa patience.

— Elle est connaisseuse, tu sais. Elle possède quelques reproductions.

Maintenant à genoux, la respiration par à-coups, le corps vidé, la quarantième veuve prend conscience de la futilité d'une telle démarche et se laisse choir complètement au pied du fauteuil beige.

— Je peux te fournir les couleurs qui te manquent. Écris-les-moi sur un bout de papier et j'irai les acheter demain.

Monsieur Gilet ne peut s'empêcher de transpirer devant tant de couleurs chaudes : rouge, rouge orangé, violacé, orange... Deux taches plus foncées

apparaissent sous les manches de sa chemise de travail bleue à la hauteur des aisselles.

— Ou apprends-moi, montre-moi la technique pour réussir des aplats aussi parfaits, je compléterai tout seul.

Elle n'entend pas. Son test de patience lui demande beaucoup trop de concentration. On la sent sur le point d'exploser d'un instant à l'autre.

— Béatrice serait ravie. On se connaît à peine, l'impact pourrait être intéressant. Je me vois, arrivant avec le tableau enrubanné et orné d'un chou rose sous le bras, peinant à tourner la poignée de la porte pour entrer à la buanderie... Me voici, au centre des machines lorsqu'elle me voit, force centrifuge indéniable, perdu dans les lignes divergentes du tableau, des lessiveuses et la rotation horaire de celles-ci. Seul le chou rose ramène le spectateur à la composition. L'impact serait épouvantable.

Sentant que le drame est épuisé, la quarantième veuve se lève puis sort sans déranger personne.

Jeanne prend une grande respiration, une deuxième, la décompression s'amorce, la bombe à retardement devient un pétard devenant pétard mouillé, inutilisable. Le rythme cardiaque ralentit, la tension se dissipe, l'air est moins compact.

Elle sort de son fauteuil beige, fait quelques pas en direction de la salle à débarras où je suis avec Monsieur Gilet puis s'arrête. Sa tête fait un tour complet, les vertèbres cervicales craquent, grincent. Elle reprend le parcours du corridor jusqu'à la porte entrebâillée d'où elle aperçoit le dos de Monsieur Gilet assis, immobile comme à l'habitude.

— Combien de femmes il avait, notre voisin ?

— Soixante-quatre.

— Combien il en est venu jusqu'à maintenant.

— Quarante.

— Tu saurais réunir les vingt-quatre autres veuves dans la cour arrière ?

— Tu vas compléter le tableau ?

— Si tu veux.

— J'ai ta parole ?

— Oui, oui, mais amène-moi une fois pour toutes ces folles dans la cour arrière demain après-midi.

— C'est promis ?

— Prooomis...



Le champ de bataille est maintenant désert. Le sol est jonché de menus objets fracassés, verres, as-

siettes, boîte à biscuits, ustensiles, on peut aisément imaginer la violence de la scène qui s'y était déroulée quelques minutes plus tôt, vers treize heures vingt-neuf.

Maintenant promue chef de police du village, Jeanne avait préféré être seule. Seule contre vingt-quatre, contre vingt-quatre soldates voilées, vingt-quatre veuves en mal de vengeance.

La tension avait monté exponentiellement. J'en suis encore abasourdi rien que de penser aux vingt-quatre veuves paniquées se sauvant à grandes enjambées sous la pluie de projectiles que ma mère, hystérique, leur catapultait à l'aide d'une planche à repasser flexible insérée entre deux barreaux de la galerie.

Tout était prévu pour affronter l'équipe adverse : le couloir encombré de munitions, la cuisine ravagée, les vitres barricadées. La veille, ma mère soulevait des cannes de haricots, hissait des poches de riz à l'étage, redescendait, déplaçait les électroménagers à travers les pièces de l'appartement, courait chargée d'une vieille dactylo dans un sac à dos autour de la maison...

Épuisée, elle avait dormi jusqu'au midi de la journée sur le divan du salon qui, en raison de tous ces récents aménagements, séjournait désormais dans l'escalier menant à la terrasse sur le toit, abandonné là dans tout ce branle-bas de combat.

De son côté, Monsieur Gilet, toujours aussi dynamique, avait tant bien que mal résisté à ces attaques répétées, à ces mouvements de masse soudains et à tout ce qui pouvait nuire à sa concentration : le motif du papier peint, la décoration rétro, la couleur et la texture du tapis, le jeu des ombres et des lumières dans les deux fenêtres.

Par les vitres de son habitacle de tache floue, il voyait fondre progressivement le givre qui le protégeait de la lumière en raison de la chaleur dégagée par tous ces déplacements, toutes ces frictions de corps environnants. Forcé de fermer les volets, abaisser les stores pour pallier cet affaiblissement ectoplasmique, il se devait de dépenser un minimum d'énergie.

Bien sûr, tous ces efforts passaient inaperçus depuis que Monsieur Gilet avait été remisé dans le garde-robe de la chambre d'invités.

— Petit ! crie Jeanne depuis la galerie.

Je descends de mon poste d'observation sur le toit.

— Prends un crayon et un papier et note bien les noms que je te donne.

J'arrive au quartier général en vitesse, prêt à exécuter les ordres.

— Tu as entendu ?

— Non ! Chef ! hurlai-je à me faire éclater les poumons.

— Prends un crayon et un papier et note bien les noms que je te donne.

— Oui ! Chef ! Tout de suite, Chef !

Quatre pas de géant. Je débarque dans la cuisine, prends un crayon, cherche du papier, trouve une vieille enveloppe oubliée sur le comptoir. Quatre autres pas de géant. Je suis de retour sur la galerie, prêt pour le rapport.

— Paré, Chef !

— Alors note... Bleu phtalocyanine, bleu cobalt, magenta moyen, vermillon, rouge carmin, bleu saphir.

— Pardon Chef ? Voulez-vous répéter, Chef ?

— Qu'est-ce que tu as écrit jusqu'à maintenant...

Elle saisit l'enveloppe de force, déchiffre mon gri-bouillage.

— Qu'est-ce que... Bleu à l'eau de cyanure ? Bleu combat ? Machette à moyeux ? Vert missile ?

— Je n'ai pas bien compris, Chef ?

— Je ne te nomme pas des armes, je te nomme des couleurs.

— ...

— Bleu phtalocyanine, bleu cobalt, magenta moyen, vermillon, rouge carmin, bleu saphir. Voici un peu d'argent. Va te procurer ces tubes de couleur chez le gros M. Baker.



Je descends sur-le-champ par l'escalier menant à l'arrière de la maison, traverse la cour, évitant de me blesser en marchant sur un tesson de bouteille ou un éclat d'assiette à dessert. J'essaie aussi de ne rien déplacer, car ce lieu entrera sûrement dans l'anthologie des lieux ravagés par la guerre. Des livres complets traiteront de la bataille épique de Jeanne la commissaire, décuplant les efforts fournis pour venir à bout de la ligue des mille veuves éplorées armées jusqu'aux dents.

À moins qu'ils ne se servent d'une de mes fabulations ultérieures comme référence absolue.

« ... à l'aide d'un puissant pistolet à l'eau de cyanure, leur injectant un poison par balle... »

« ... habillée du célèbre uniforme bleu combat, elle surplombait les champs, rayonnante... »

« ... deux à trois coups de machette à broyer en plein visage, elle résiste, sur le point de... »

« ... chantait ce célèbre hymne militaire aux contorsions habiles, faisant rimer les verts missiles avec droit civil... »

Sa réputation grandira, il y aura une fête en son honneur chaque jour anniversaire de sa mort. Les références à Jeanne la commissaire dans la culture populaire deviendront si nombreuses qu'elle finira par obtenir son nom dans les dictionnaires de plusieurs langues du monde entier.

Mon récit serait bien sûr loin de l'impartialité qui doit motiver toute tentative de reconstitution. Aussi, pour la postérité, pour les historiens, pour le droit à l'information saine et sauve, je concède ce devoir à un observateur lointain, qui saura jurer allégeance à la très sainte et stricte authenticité des faits et gestes de Jeanne la commissaire.

Sur ces vagabondages d'esprit, j'arrive d'un pas allègre chez le gros M. Baker.

Sa boutique est située au fond d'une ruelle où dort en plein jour une vieille autopatrouille bleu-gris avec un gyrophare sur le toit. La devanture, autrefois colorée, est maintenant ternie par la pluie et rongée par les termites. Une sculpture sur bois teint est suspendue portant le nom de la boutique. On lui a donné la forme d'un tube de peinture à demi utilisé dont l'embouchure, à l'extrémité de la pancarte, simule un jet de peinture écarlate. Avec les années, la peinture s'est écaillée. La chaîne rouillée laisse entendre les jours de grands vents un grincement perceptible par delà les rues et ruelles du quartier. Le bois, rongé, usé, mouillé, pourri, a pris la forme aléatoire que la température, sournoise tortionnaire, lui a imposée. La vitrine est tapissée de bannières, posters, sigles de toutes sortes annonçant l'apparition

d'un ordre nouveau et ne laisse pas voir ce qui se trame chez le gros M. Baker. Car il se trame de bien sombres affaires chez ce marchand de peinture.

Il est possible, lorsqu'on possède autant de matériaux destinés à simuler la réalité ou à en tirer l'essence que, devant une telle puissance d'action, un être fragile et sensible comme le gros M. Baker plie sous le poids de la tentation et décide de comploter secrètement contre l'univers. Possible, en effet.

VI

Une invitation imprévue – Un travail de rêve – Le dos large de la vie – Un décor – Un enfant sans père – Ce qu'on ramasse en route – Un fin limier – Le cahier 26 – Une discipline olympique

Je me sens vieux et seul. Tout ça depuis que Petit est parti. Certes, l'éloignement de Mailloux lui est profitable, j'en ai été témoin. Mais il reviendra bientôt, et lui faudra alors envisager une solution à plus long terme : quitter Mailloux, aller étudier, travailler à Québec ou à Montréal. Certes, il n'y connaîtrait personne, mais je pourrais l'aider. À cet âge, surtout dans un milieu universitaire, même les êtres les plus étranges n'ont aucune peine à se lier d'amitié avec un bon nombre de leurs semblables. S'il choisissait de s'établir à Montréal, il me ferait même plaisir de lui prêter une chambre. Pour la première fois depuis le début de cette aventure, j'envisage de revenir à la maison.

Une question me turlupine : Béatrice acceptera-t-elle de le suivre ? En aura-t-elle seulement envie ? Et si elle choisit de le laisser partir seul, en un mot, si elle s'en détache, sera-ce une épreuve trop difficile pour lui ?

Je me suis identifié à Petit. Nous sommes deux malades en notre genre. Au regard de la société, Petit est plus malade que moi bien que, et c'est un

paradoxe intéressant, il soit bien mieux intégré à sa communauté. Si Petit devait s'enfoncer dans la folie et être perdu au monde, c'est une partie de moi qui s'éteindrait aussi, peut-être la meilleure.

Un appel de mon attachée de presse. J'ai été invité à un minicongrès littéraire qui se tiendra à Québec. Elle sait très bien que j'ai toujours refusé de participer à ce type d'événement, mais elle croit que ça pourrait m'intéresser. Je lui demande comment elle a fait pour me joindre. C'est toute une histoire, un homme qui, ce matin, a appelé mon éditeur pour lui donner de mes nouvelles, sans jamais s'identifier.

Je ne me souviens pas avoir averti quiconque que j'étais à Mailloux, et encore moins avoir donné un numéro de téléphone que je ne connais même pas. L'information risque de faire le tour de mon carnet d'adresses. J'en serai quitte pour demander une nouvelle chambre au Capitaine.

Le voisin, qui s'était subrepticement appuyé contre ma fenêtre sans que je ne m'en aperçoive, lance son proverbial « Salut salut ! », avant de disparaître comme il est venu. On n'a pas idée de terroriser les gens comme ça !

Le thème du minicongrès est « La littérature : métissage, choc des cultures, impuissance politique ». Dire qu'il y a des gens qui sont payés pour inventer ça. C'est le travail que j'ai toujours rêvé de faire,

lancer des questions sans devoir faire l'effort d'y répondre : « Le copier-coller et la structure de l'imaginaire », « Impact du clavier qwerty sur la littérature québécoise (avec une comparaison de la fréquence d'usage des lettres Q, W, A, Z et M dans les corpus français et québécois) » ou « Féminisation des titres, confusion des intrigues ».

Sans tomber dans l'anti-intellectualisme qui pourrait actuellement toutes les couches de la société, il me semble qu'on aurait pu proposer des thèmes plus à même d'intéresser monsieur et madame tout-le-monde, comme par exemple « Changements climatiques : Maria Chapdelaine ou Paradis déglacé ».

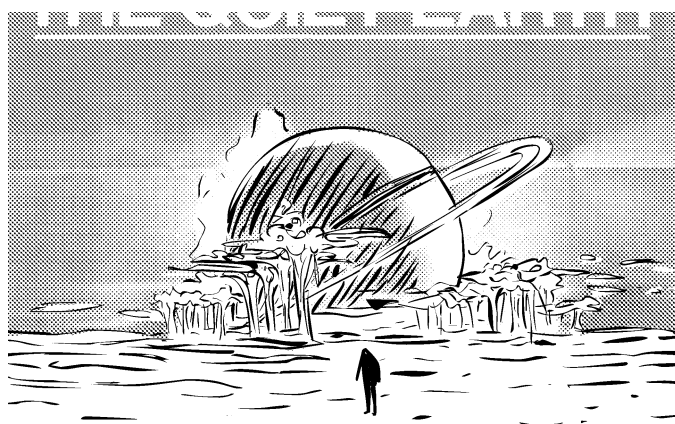
L'événement ne m'intéresse pas particulièrement, mais Petit étant parti à Québec, aussi bien y aller aussi. Avec un peu de chance, je croiserai un de ces profs qui m'impressionnaient tant jadis. Mieux, un de ceux que je méprisais. Il serait bon de les entendre me vouvoyer et me donner du Monsieur.



J'ai quitté Mailloux ce matin. À Québec, je trouve refuge chez Simon. Je passe ma journée à courir comme une poule sans tête pour revoir de vieux amis, me butant sur de nouveaux locataires ou, le plus souvent, sur des portes fermées, car les gens normaux travaillent.

Je repense à la toute première phrase du premier cahier que Petit m'a prêté : « Le temps est bon. Une pluie fine et pénétrante jette un voile sur le village

où je passe ma vie à perdre mes idées ». C'est beau, ça me fait penser, je ne sais pourquoi, au début de *Prochain épisode*: « Cuba coule en flammes au milieu du lac Léman pendant que je descends tranquillement au fond des choses ».



J'avais encore quelques heures à tuer avant la conférence de ce soir. Je fouille dans la magnifique collection de films de science-fiction de mon hôte. J'hésite un moment entre *Gattaca* et *Equilibrium*, mais je me rabats finalement sur *Quiet Earth*, un classique de SF néo-zélandais que je n'avais encore jamais vu. Le film me rappelle un vieux rêve : je me réveille sans aucun souvenir dans une toute petite pièce où s'ouvrent deux portes et une fenêtre. J'ai deux billes dans la main. Je commence à parcourir une maison entièrement silencieuse.

Finalement, la conférence est d'un ennui mortel. Il n'y a personne de ma connaissance, ni professeurs, ni anciens camarades. Je me lève en plein milieu de la discussion et je vais rejoindre l'ami Simon dans un bar. Nous buvons pinte sur pinte en discutant du « bon vieux temps ». Nous nous rappelons toutes ces anciennes connaissances dont nous nous sommes éloignés parce que « la vie nous avait séparés ».

C'était une banalité qui ne méritait rien d'autre que le mépris, mais Simon passe bien près de s'étouffer dans sa bière. Il se porte violemment à la défense de « cette vie qu'on accuse toujours de tous les maux ». Ce n'est pas la vie, dit-il, c'est nous qui coupons les ponts. Nous les coupons par nécessité, afin de contenir la quantité de satellites dans notre réseau social. Mais nous avons honte de ces amputations volontaires aussi nous cherchons à rejeter la faute sur autrui ou, idéalement, sur une notion intangible et sans défense comme la vie.

Je lui fais remarquer qu'il y a des choses dont on ne peut, individuellement, être tenu responsable. Le fait que tel ou tel de nos amis s'exile à trois heures de route, les conjoints désagréables, les enfants qui sont de véritables trous noirs temporels et ainsi de suite. D'un commun accord, nous décidons que ce n'est pas une raison pour se laisser faire et nous organisons illico une tournée éclair de certaines de nos connaissances éparses dans l'est de la Belle Province : Nicolas à Rivière-du-Loup et Catherine à Matane. Après, on verra.

Lorsqu'on quitte l'autoroute à St-Michel, la beauté du paysage est à couper le souffle. Nous nous arrêtons dans le village et faisons quelques pas le long du fleuve. J'ai la curieuse impression d'être face à un décor peint en trompe-l'œil. Comme si l'île d'Orléans était un décor gigantesque construit dans un entrepôt, rempli de figurants et de machines, comme si j'étais le seul acteur véritable de ce monde et que tous cherchaient à me duper. Un mélange du *Show Truman* et du *Guide galactique*, mais en plus familier, personnel et chaleureux. À me perdre dans la contemplation de ce décor, je ressens pour la première fois depuis des semaines un commencement de véritable bien-être.



Nicolas est originaire de Rivière-du-Loup. Il est retourné y travailler, malgré tous ses serments de ne jamais s'y établir. Le genre de promesse qu'on fait quand on est jeune et qu'on pense que la vie est ailleurs, peu importe où, mais quelque part où nos parents ne sont pas.

Étant donné l'heure tardive de notre arrivée à Rivière-du-Loup, nous devons nous y arrêter pour la nuit. La maison de Nicolas étant relativement petite, il demande à ses parents qui vivent à proximité et que je connais pour les avoir rencontrés à quelques reprises de m'héberger pour la nuit. Ils m'installent dans la chambre même où Nicolas a grandi. Étendu sur le dos dans un lit à peine assez grand, je contemple des objets, des affiches, des bandes dessinées,

des livres qui ont appartenus à un Nicolas-adolescent. Je suis enfermé dans un des moules qui ont contribué à façonner son être-langage, comme dirait Petit. Cela me fait un peu le même effet que si j'habitais dans un des cahiers de Petit. Je suis partagé entre la fascination et le sentiment d'être un voyeur.



Nicolas a décidé de nous accompagner. À quelques kilomètres de Rivière-du-Loup, un peu après Cacouna, l'autoroute s'arrête et vient déverser son flot de camions et de voitures sur la 132. La paisible route de campagne que nous suivons depuis St-Michel est soudainement bondée de camions et nous roulons presque toujours dix ou quinze kilomètres heure en dessous de la limite de vitesse autorisée.

Catherine habite une maison à quelques kilomètres à l'est du centre de Matane. La route s'élève et décrit une large courbe en s'enfonçant un peu dans les terres. Au milieu de la courbe, il faut tourner à gauche dans une allée desservant quatre maisons.

Catherine a dû entendre la voiture s'avancer dans l'allée de gravier. Elle nous attend à quelques mètres de l'entrée, droite et immobile, vêtue d'un long imperméable, les cheveux battants au vent. J'adore le vent. Il faut avoir été élevé à proximité du fleuve pour aimer le vent. Il y en a plus ici qu'à Québec qui est pourtant gâtée à ce chapitre. À Montréal, l'air stagne et la ville mijote en permanence dans ses déjections.

Entre deux bourrasques, le bruit d'un petit avion à hélices nous parvient, très fort. L'aéroport local ne doit pas être loin, un peu plus dans les terres. La maison de Catherine donne l'impression d'être bâtie dans le fleuve. Il faut avoir une grande confiance en le génie humain pour y dormir tranquille ou une grande témérité, car ici, le St-Laurent est une bête sauvage qui mange à l'occasion les navires et les hommes et qui grignote, chaque année, quelques centimètres des berges où les riverains s'accrochent.

Catherine était un animal social, une bête de « party », et rien ne laissait présager qu'elle irait un jour s'établir au bout du monde. Elle vit seule avec un petit garçon de quatre ans, Alexis, qui passe le plus clair de son temps à jouer avec les enfants des voisins. Les murs de la maison sont tapissés de photos de Catherine et de son fils. Sur aucune d'elle, on ne voit le père d'Alexis, un homme que je n'ai par ailleurs jamais connu.

Elle adore la région, elle a un travail formidable et les gens lui semblent plus spontanément sympathiques ici qu'en ville, mais en dépit de son caractère plus que sociable elle n'est jamais parvenue, en presque cinq années, à se tisser de véritables liens d'amitié. Tandis que moi, qui suis d'une nature un peu sauvage, voire carrément misanthrope, je suis entré de plain-pied dans la vie d'un enfant de la campagne.



Je me suis longtemps couché de bonne heure avec cette impression de ne pas avoir le mode d'emploi de la vie. Pire, que j'étais entouré de gens qui, eux, l'avaient. Un sentiment d'incompétence généralisé : comment se comporter avec des inconnus, comment aborder les filles, comment se faire des amis, etc. Et puis un jour, il n'y a pas si longtemps, les choses se sont tassées. Je ne me pose plus autant de questions, je fais mon possible et c'est tout. Parfois, j'ai encore l'impression de ne pas avoir le mode d'emploi, mais aujourd'hui je me rends bien compte que nous sommes tous aussi ignorants les uns que les autres, que certains jouent tout simplement mieux la comédie que d'autres ou ne sont pas troublés outre mesure par leur ignorance.

Les choses, les gens, les situations dans lesquelles je me suis installé me permettent de me situer par rapport à quelque chose, me définissent. La routine forme un rempart contre l'angoisse de l'indécision, de l'inconnu, de l'indétermination. Et voilà pourquoi sans doute tant d'entre nous se contentent d'un travail qu'ils n'aiment pas.

Jusqu'à tout récemment, j'avais un travail, une maison, une blonde et je me préoccupais peu de ce qui pouvait bien m'arriver, de savoir ce que la vie me réservait. Je comprends maintenant que l'inconnu, c'est tout ce que j'ai laissé derrière, et c'est moi que j'ai retrouvé en chemin.



Après le déjeuner, Catherine fait quelques courses et revient avec un paquet à mon intention. La chose a de quoi étonner : personne ne sait que je suis ici et moi-même j'ignorais où j'allais être il y a trois jours. C'est une enveloppe à en-tête du Motel Mailloux. Ce Capitaine doit avoir des dons extrasensoriels. Ou alors il fouille tout simplement dans mes affaires, il espionne mes appels. Il pourrait à la limite avoir su que j'étais parti chez Simon. Mais comment aurait-il pu me suivre ?

À l'intérieur de l'enveloppe, il y a un nouveau cahier de Petit. Intrigués, Catherine, Simon et Nicolas me pressent de questions. Je leur parle de Mailloux, je leur décris l'endroit comme un véritable office du tourisme, vantant le charme de son architecture préservée du développement sauvage, je fais une peinture du motel caché derrière les maisons, des petits commerces qui font le charme des touristes et même de ce foutu Mont du Trappeur que je n'ai pourtant jamais réussi à approcher.

Je leur parle de la serveuse qui empeste la cigarette, du Capitaine, du Voisin, de Béatrice, de M. Gillet et de sa curieuse maladie et finalement de ce garçon un peu perdu qui s'est placé sous ma protection. Qui m'a confié une sorte de journal romancé, ses cahiers qui, croyait-il, recelaient la clé chiffrée de son être, pour que je l'aide à se retrouver.

Ils auraient voulu jeter un coup d'œil dans le cahier. Pas par curiosité morbide, je crois que j'avais

vraiment réussi à les intéresser. Je n'ai pas voulu. Cela m'a semblé indécent d'ouvrir ainsi son âme à tout le monde.



Catherine a suggéré de sortir manger en ville. J'ai offert de rester et de garder Alexis. Cela me permettrait de lire immédiatement ce cahier. S'il avait réussi à me joindre jusqu'à Matane, c'est qu'il devait receler quelque chose d'important.

S'occuper d'un enfant de quatre ans devrait être reconnu comme une discipline olympique. Après le souper, les jeux, les courses, les sauts, le bain, les histoires et les chansons, j'ai dû me préparer une double cafetière pour ne pas m'effondrer sur un divan en râlant.

Cahier 26

Les opérations « Grande plaine »

J'ai une image gravée dans le roc de ma mémoire : trois cents ouvriers en sarrau armés de truelles et de poches de pigments de couleur, escortés par une centaine de militaires qui descendent les flancs d'une montagne. Derrière eux, à peine visible, la montagne camouflée, falsifiée et maquillée pour laisser croire au spectateur qu'il n'y a, à la place de la montagne, qu'une vaste plaine parsemée d'arbustes et d'herbages variés.

Le lendemain de cette razzia militaire, on avait annoncé dans certains quotidiens de seconde catégorie la capture du cerveau de l'affaire, une dame courtaude, vaguement asiatique, nommée Miss Holbing. Par la suite, elle devait recevoir une sentence exemplaire : la prison à vie. Au village, tous avaient reconnu le gros M. Baker, l'as du déguisement.

Ce n'est pas d'hier qu'il joue les travestis. Il animait au bar « l'Animal » des soirées chaudes où le pastis laissait place à d'innombrables mixtures colorées aux noms exotiques. Dans une robe moulante, il interprétait quelques succès disco d'un mince filet de voix surgissant on ne sait d'où.

Mais tout cela c'est du passé.

J'ai à peine fait un pas à l'intérieur de sa boutique que déjà, je sens qu'il me faut en ressortir au plus vite. Aucune lumière ne brille à l'entrée ni ne filtre des fenêtres. Le gros M. Baker, le très gros M. Baker, planté derrière son comptoir, discute avec un homme.

— Mais non, mais non, vous ne comprenez pas, M. Baker...

— NON !

Pendant un court instant, il n'y a que le bruit de mes souliers qui chuintent sur le plancher de marbre.

— Je vous prie de sortir de mon magasin.

L'ordre est courtois, accompagné d'un geste amical de la main. Mais le ton ne laisse place à aucune réplique possible.

Le représentant avale difficilement. Son ego reprend les dimensions risibles de sa carte d'affaires qu'il range dans la poche intérieure de sa veste. Il ne lui reste plus qu'à repartir, ainsi réduit à quelques pouces carrés.

Le temps que l'atmosphère se décharge de certaines tensions, j'entreprends de fouiner parmi les multiples étalages, présentoirs, comptoirs, à la recherche de ces tubes de couleur aux noms impossibles. L'ombre gigantesque de M. Baker s'abat sur moi.

— Qu'est-ce que tu cherches, Petit ?

Sans confronter son regard, je lui tends timidement mon enveloppe où est inscrite la commande de Jeanne.

— Hum... Je vois. C'est pour lequel ?

Il me montre un mur complètement couvert de peintures à numéros de Rimonalì sous lequel, dans une variété d'emballages aussi colorés les uns que les autres, se trouvent quantité d'ensembles de tubes de couleur et de toiles cartonnées.

Je m'approche pour mieux examiner les reproductions réalisées par des artistes locaux.

— Celui-là, avec la coulisse.

La remarque ne semble pas appréciée puisqu'il grommelle en prenant une boîte qu'il me tend sans trop de délicatesse. Alors que je me rends à la caisse à l'avant, le mastodonte jure en cachette, prend le tableau abîmé et le lance d'un mouvement naturel dans un conteneur à l'arrière du magasin. Un fracas accompagne la chute de l'œuvre qui rejoint, sans aucun doute, certains compagnons d'étalage.

— Petit.

— Oui, Monsieur ?

— Tu t'y connais en peinture.

Ne sachant trop s'il parle des œuvres ou du médium lui-même, je reste coi.

— Viens ici. Regarde bien tous les tableaux... Regarde-les attentivement... Depuis quelques semaines ma vue s'embrouille à la vue de ces tableaux alors je ne sais plus lesquels ont des « coulisses » ou des « marques » ou des « stries » ou des « poils de pinceau agglomérés » ou encore des « coins abîmés ». Je suis un peu déçu de la production de mes ouvriers. Tout ce qui sort de mes ateliers dernièrement présente un défaut, un vice caché... Je suis particulièrement exaspéré par la situation.

Il reprend son souffle, me laissant le temps de comprendre la portée de l'expression « particulièrement exaspéré » en ce qui concerne l'immensément gros M. Baker.

— Que puis-je faire pour vous, Monsieur ?

— Regarde-les tous, inspecte-les un à un... Lorsque tu sauras lesquels sont intacts et lesquels sont tachés, marqués, striés, abîmés ou portant des poils de pinceau agglomérés, tu me les diviseras en deux groupes. Je me chargerai du sort des artistes qui auront un score plus élevé.

Il m'empoigne l'avant-bras, me traîne devant le mur en question et me conseille gentiment :

— Gare à toi si j'en découvre un seul... Un seul... Un seul qui comporte encore un défaut...

Aussi délicat qu'un char d'assaut, il gravit les marches qui mènent à son bureau et referme brusquement la porte. L'onde de choc, plutôt précise, fait tomber le quatrième tableau de la deuxième rangée,

qui devient du coup le premier tableau à être classé dans la catégorie « coins abîmés ».

Je suis maintenant seul, isolé, contraint à classer ces tableaux. La tâche n'est pas mince. Le mur entier fait 30 pieds de largeur sur 10 de hauteur, divisé en quatre sections où se retrouvent les mêmes reproductions mais à une échelle différente. Il y a les 16" x 20", les 24" x 36", les 30" x 42" et les 48" x 60".

À l'intérieur de ces quatre sections se trouve une nouvelle division basée sur la saison d'affichage de chaque tableau. Cette division, ingénieuse, privilégie l'harmonie des milieux. Les tableaux aux couleurs chaudes sont vendus en hiver et ceux aux couleurs froides ont la cote en été. Au printemps, ce sont les tableaux aux couleurs rompues, puis à l'automne ceux aux couleurs primaires.

Évidemment, pour des tableaux plus complexes comportant deux à trois types de couleurs, on calcule en pouces carrés la surface totale qu'occupe chacune de ces couleurs puis on établit les dominances que l'on note sur une petite fiche fixée à l'arrière de chaque tableau, prête pour une consultation rapide et efficace. J'amorce mon dur et minutieux labeur. À l'aide d'une loupe recueillie sous la caisse, chaque millimètre carré est rigoureusement inspecté, fouillé. En l'espace de quatre heures, les soixante-sept tableaux ont passé le test. Plus de la moitié échouent. Pour être plus exact, quarante-deux

tableaux présentent des anomalies que j'ai classées en six sous-groupes.

Quatorze tableaux sont tachés ou marqués. Sept ont un ou des coins abîmés. Six cachent un ou des poils de pinceau agglomérés. Douze sont striés ou comportent des textures inusitées. Deux montrent des dépôts de rouille à l'intérieur de la peinture, probablement attribuable à l'usure des godets métalliques. Le dernier, trop parfait, ramenant tous ceux qui ont passé le test à l'état de vulgaires reproductions artisanales, compromet la pertinence de mon échelle d'appréciation et doit donc disparaître.

Le mur est maintenant désert.



Cette semaine, on note plusieurs disparitions d'artistes-peintres. Disons plus qu'à l'habitude.

Le bruit court que le gros M. Baker touche d'importantes sommes d'argent provenant de fonds de recherche en thanatologie d'universités connues et que les étudiants de plusieurs facultés de médecine ont bénéficié soudainement de nouveaux cadavres humains.

Tout cela demeure de la pure spéculation que je ne saurais authentifier. Cependant, la chose est fort savoureuse.



Le lendemain du sixième jour, le Milinaro complété sous le bras je remonte la rue menant à la buanderie. Sur la porte, un écriteau : « Buanderie fermée pour cause de maladie ».

Je promène mon regard à l'intérieur. Toutes les machines à l'arrêt, aucun cycle de lavage en cours, personne à lire une revue ou à faire sa déclaration d'impôts sur la petite table ronde. Il n'y a vraiment aucun doute quant à la désolation des lieux. Dans un geste spontané, je tourne la poignée qui, à mon grand étonnement, fait entendre le mécanisme d'une serrure qui se débloque. La voie est libre. Il n'y a que le problème éthique du respect de la propriété d'autrui qui me fait hésiter. J'entre dans la buanderie et referme la porte derrière moi. Les bruits de la ville s'estompent, laissant la place à un univers de petits sons réguliers, électriques.

Je me laisse guider par un son particulier, répétitif, un tintement résonnant à intervalles de deux à trois secondes, d'une durée d'environ quatre secondes et provenant de derrière une porte.

Je reste debout, interférant à peine avec cette ambiance close.

Du métal se heurte.

Encore.

Une troisième fois.

Je dépose le Rimilona contre la porte d'une sècheuse. L'impact est sourd et l'onde est amplifiée par le caisson de résonance offert par l'appareil. Méfiance.

Sous mon poids plume, le plancher craque imperceptiblement. Ce craquement subit le même sort que le tintement, c'est à peine s'il parvient à mes oreilles. Mon ombre est maintenant plus lourde à porter. Elle pourrait aussi trahir ma présence. J'essaie de la dissimuler, la cacher sous mes pieds, mais le soleil traverse à la fois la vitrine et les stores pour venir calquer ma silhouette sur le plancher de la buanderie.

L'air est stagnant, je m'y déplace sans créer de courant, seulement des coupures, nettes, révélant mon passage. Tout ici concorde à me rendre vulnérable.

— Béatrice ?

Un appel au secours. Je me mets à découvert ne pouvant supporter cette atmosphère imprécise et suffocante.

— Béatrice ? C'est moi, c'est...

Et si ce n'était pas elle de l'autre côté de la porte ? Je risque trop. Autant conserver l'anonymat.

— Je t'ai apporté un tableau... Un Lomaniri... Plein de bleu et...

Un autre bruit métallique, plus percutant que les autres.

— Plein de bleu et... de bleu et...

Je colle mon oreille contre la porte, à l'affût. Mes pensées sont confuses et se perdent dans une multitude de connexions inusitées. J'assemble un nombre impressionnant de situations plausibles, d'explications logiques à ce qu'il y a derrière la porte.

Aucune ne s'avère être la bonne.

— Entrez.

La voix est synthétique, teintée d'un écho plastique, cubique. La prononciation elle-même, carrée, sonne faux. Il y a une machine derrière cette porte, j'en suis convaincu. Le cliquetis devient alors plus perceptible. Les bruits prennent forme peu à peu.

Soyons concis. Clair et concis.

J'ouvre la porte et me retrouve devant une Béatrice aux yeux vides, sans son chandail orange et bleu, sans mailles.

— ... suis malade.

Sa voix est normale. Un peu affaiblie, mais normale. Aucune distorsion.

La voix de machine humaine relevait bel et bien de l'hallucination. Il n'y a qu'à espérer que ces pertes de contrôle ne se reproduisent plus.

— Je suis contente de te voir.

— Tu veux voir le tableau ?

— Un tableau ? Quel tableau ?

— Tu n'as pas entendu... J'ai... Je...

Suis sorti de la pièce, ai ramené le Marolini. Avais-je rêvé les quinze dernières minutes, était-ce important à présent ?

— Il est pour toi.

Une esquisse furtive de sourire. Trop tard, il s'efface. J'en garderai donc un souvenir égoïste. Ses yeux fatigués brillent du peu d'éclat qu'il leur reste. Autre signe que malgré son air abattu, désincarné, elle est heureuse.

— Merci. Il aura une place privilégiée dans ma collection.

Elle s'est levée, m'a fait signe de la suivre avec le tableau. Sa démarche lente, empreinte d'une détresse évidente, me torture. Dans son studio s'entassent une cinquantaine de tableaux de Moranili. Je remarque qu'elle possède plusieurs exemplaires des mêmes toiles, jusqu'à huit exemplaires disposés au hasard dans la salle, aux allures d'entrepôt mal éclairé. Celui que j'apporte va rejoindre quatre semblables, quatre frères jumeaux. Elle me rassure, voyant que je suis un peu embarrassé de la situation.

— Celui-là ira dans ma chambre. Tu viens ?

Un privilège double. Moi et la peinture entrons dans son îlot paisible et secret. Elle prend le tableau, monte à genoux sur le lit et le place au-dessus. Elle tourne la tête, me demande mon avis. Je cafouille, ne trouvant rien d'autre à dire que oui. Elle prend alors connaissance de ma gêne, m'invite à m'asseoir sur une chaise près de la table de chevet.

— Je crois qu'il sera bien au-dessus de mon lit. Il a d'ailleurs des couleurs similaires à celles imprimées sur mes draps.

Je fais, à ce moment, le vœu de m'imprimer sur ses draps. Le temps de fermer les paupières, d'incruster cette image dans ma tête, elle remet l'œuvre au sol puis se retire sous les couvertures.

— Je crois que j'ai attrapé un virus.

— Tu as vu le médecin ?

— Non, je lui ai téléphoné... Il a dit que c'était un virus et que je devais boire beaucoup, dormir beaucoup. Surtout dormir.

— Tu sembles épuisée. Je me sens un peu inutile, assis, ici. Il n'y aurait pas quelque chose que je pourrais faire pour toi ? Le ménage ? La vaisselle ? Un peu d'épicerie ? Jouer un peu de musique ? Faire des mots croisés ? Acheter le journal ? Allumer la radio ? La télé ? Brûler un lampion ?

— Reste assis un peu. Raconte-moi une histoire.

— Quel genre d'histoire ?

— Peu importe... Raconte, j'aviserais si ça me plaît pas.

— Dernièrement, j'ai pensé à trois personnages en quête d'une énigme, cachée, introuvable...

— C'est une histoire vraie ?

— Possible. Ça peut sembler totalement déconnecté par moment...

— Je m'adapte aisément.

Elle me refait le coup du sourire trop large, me donne la bise et disparaît aussitôt sous les couvertures. Je rougis suffisamment pour me confondre avec les draps. J'en oublie ma réplique.

— J'en étais où ?

— Tu rougissais.

— Non, euh... Enfin... Avant.

— L'énigme.

Son ton est moqueur. Elle me prend pour un illuminé, un fou, ou simplement quelqu'un qui n'a rien de mieux à faire que d'imaginer des choses aussi insolites que des personnages en quête d'énigmes.

— Mais je vais t'ennuyer. C'est plein de gens impossibles, de situations aussi vaines qu'illogiques.

La discussion semble distraire Béatrice. À un moment, même, elle s'assoit en indien, les coudes sur

les genoux, le visage posé sur ses deux petites mains, totalement absorbée.

— Tu sembles mieux Béatrice. Ça te plairait vraiment que je te raconte une histoire ?

— Bien sûr, raconte. C'est bien ce que je t'ai demandé, non ? Ne sois pas gêné et profite de la sympathie de ton auditoire. Je t'écoute.

La brigade (récit authentique)

Trois hommes dans une voiture immobilisée désirent participer à l'élaboration d'une énigme.

— Une énigme, dit l'homme à la barbe jaune, ça commence généralement par une lettre anonyme. Comme celle-ci. Et il pointe d'un doigt anguleux, une mince enveloppe brune.

— Une énigme, renchérit Maurice, révèle sa solution au compte-gouttes.

Le troisième, chargé de prendre en note ces réflexions, ne trouve rien à rajouter à ces deux prémisses.

— On y observe fréquemment un ou des éléments reliés à la numérologie, lance l'homme à la barbe jaune.

— Il existe aussi une logique interne qui n'est pas la logique usuelle, ajoute Maurice en se grattant la tempe à l'aide d'un stylo-bille.

— Par contre, le lien avec cette logique usuelle demeure une métaphore précise d'une défaillance de cette dernière. Elle met en relief, au fond, certains paradoxes, certains théorèmes vicieux.

— Alors, ici, quelle est l'énigme ? Qu'y a-t-il à résoudre ?

Une courte pause.

L'homme à la barbe jaune boit un peu de son café et prend une position plus confortable sur la banquette arrière, songeur.

— Donc une énigme. Omnisciente. Omnipotente.

— En somme, multiple.

— Oui, pourquoi pas...

— Une trinité ?

Les trois hommes sont frappés par ce terme inattendu.

Embarrassé, le troisième homme hésite avant de transcrire le mot encombrant, pose son stylo-bille sur le tableau de bord, puis prend une profonde respiration.

— Qui a eu cette idée en premier lieu ?

— L'idée de l'énigme ?

— Quelle autre ?

— L'énigme surgit d'elle-même, inflexible, impossible à éviter.

— Définition de l'énigme ?

— Quelque chose de fuyant.

— D'aspirant.

— De magnétique.

Les paroles volent d'une tête à l'autre, le propos rebondit, est couvé quelques secondes, repris, dénaturé, interrogé, mis à nu, reconstruit, réévalué, rejeté, ballotté, scindé en deux, en trois, en trois moins un, réparti, égalé, remisé.

Quand ils se décident enfin à ouvrir l'enveloppe marquée d'un huit couché en rouge vif contenant la lettre anonyme, toutes les conventions ont été vidées, désamorçées.

— Les éléments de l'enveloppe : papier de qualité moyenne, dix pour cent chiffon, blanc naturel, on remarque une aile de mouche intégrée aux fibres du papier près du bas au verso. Le chiffre huit, couché, en rouge, est inscrit à la main avec un crayon feutre, grossièrement. À l'intérieur, du papier à lettres fin, non ligné, trois pages, pliées en six. Écriture attachée manuscrite, angle de couchage variant de douze à quinze degrés, jambages ascendants et descendants proéminents, vocabulaire commun, ellipses fréquentes. Non signé.

Le contenu :

« Trois hommes discutant philosophie.

— Une énigme ?

— Quelle idée de génie !

— Voilà ce qui manque !

— Une énigme.

— Il doit bien y avoir une énigme derrière. Sinon...

— Sinon, quel intérêt...

— Est-il possible, avec un minimum d'expertise, deux ou trois outils méthodologiques, de créer l'énigme ?

— Tout réside dans la forme.

— La forme interrogative on s'entend.

Prenez un fait divers, formulez une question et voilà l'énigme. Le temps passe puis, un peu par hasard, tout se résout.

— Que serions-nous sans énigme ?

— Une bonne énigme ?

— Probablement rien d'intéressant.

— Un ensemble d'opérations logiques claires et précises.

— Une équation résolue, conclut l'homme à la barbe jaune. Il est treize heures trente et une.

Un trois : trois un.

Heure de la trinité. »

Maurice remet les trois feuilles dans l'ordre. Il prend l'enveloppe, observe le huit couché en rouge vif, songeur, puis remet la lettre à l'intérieur de l'enveloppe.

Les trois hommes sortent du véhicule sans ordre apparent. À une cadence aléatoire, rythmée au son des portières qui s'ouvrent et se referment. Il n'y a ni consultation, ni regards complices et pourtant les trois hommes savent pertinemment ce qu'ils s'approprient à commettre.

— Là.

— Oui.

— C'est bien.

Ils s'arrêtent à une centaine de mètres de la route. Maurice pose la mallette contre un rocher. Les trois hommes se placent alors à distance égale, s'agenouillent et de leurs mains creusent le sable fin. La manœuvre prend près d'une heure à se compléter. Les

trois fosses pratiquées dans le sol forment une suite de cinq bandes qui vont par deux, l'une foncée l'autre claire, dont la dernière, résumée à l'unique bande foncée, appelle la continuité de cette série à l'infini.

L'homme à la barbe jaune, sans démontrer le moindre signe de fatigue, se couche à l'intérieur de sa tombe. Maurice et Bernard le recouvrent alors de sable jusqu'à ce qu'il soit totalement enfoui. Il ne tressaille point et conserve un calme qu'on ne lui connaissait pas.

Bernard et Maurice tirent à pile ou face pour voir qui enterrera l'autre. La pièce décrit un arc de cercle au-dessus de leur tête.

— Pile.

— Face.

Et Maurice enterre Bernard.

Il prend la mallette blindée et l'enfouit à la base de la troisième série constituée de l'unique bande foncée, comme signature du tableau. Il a une dernière pensée pour cette énigme qu'ils assassinent et s'installe à son tour dans cette sépulture de sable roux et de roches bleu-gris. Tant bien que mal, il parvient à s'ensevelir entièrement. De cette prouesse, il n'y a aucun témoin. Un peu de poussière de sable retombe plus loin. Fin de la cogitation. Seule reste une voiture embarrassante en plein désert.

On voit apparaître au fil des années de la rouille, quelques trous à franges d'acier, orangés lorsque lavés par la pluie. Des petites bêtes invisibles rongent progressivement tous les plastiques, vinyles, caoutchoucs du véhicule. Mais il résiste toujours, symbole véritablement gênant de l'incrustation maligne de l'énigme. Il faut alors attendre plus d'un millénaire pour voir la ferraille anéantie. Alors, le véhicule n'est que poussière.

Poussière dans un désert de poussières, un lit d'énigmes.

VII

Demi-tour – Entre les mailles – La « première priorité » –
Où l'on papote ferme – Un fils bien caché – Un secret bien
gardé – En être ou ne pas en être – Le siège – L'ogre –
Nouvelle invitation imprévue

Voilà, c'est fini. J'ai terminé le cahier de Petit. Il y a quelque chose qui cloche. Je ne sais pas quoi, mais j'ai un très mauvais pressentiment. Il faut absolument que je retourne à Mailloux. Il faut éloigner Petit de cette ville où je ne sais quelle mauvaise influence menace de détruire son fragile équilibre psychologique.

Simon aimerait que l'on poursuive jusqu'à Gaspé. Nicolas se montre tout de suite très enthousiaste. Je leur dis que ça se ferait sans moi et que, pour ma part, je m'en retourne à Québec par l'autobus de onze heures onze. Je n'ai pas dormi beaucoup, je suis cerné jusqu'aux genoux. Simon n'insiste pas. Même, il refuse que je prenne l'autobus, prétextant que le service est trop lent et que l'odeur de paradichlorobenzène risque de me rendre malade.



Il y a un barrage routier sur la 216. Des agents de la SQ contrôlent tous les véhicules, puis les renvoient d'où ils viennent. Voyageurs de passages, touristes et résidents, tous sont impitoyablement refoulés avec

ce seul mot d'explication : « On ne passe pas ». Un horrible pressentiment commence à m'envahir. Je sens mon estomac se durcir comme une balle : il est arrivé quelque chose de grave à Petit.

Cette supposition est absurde. S'il était survenu un drame à Mailloux, les policiers n'auraient jamais occupé qu'une maison, au pire un bout de rue. À moins que Petit n'ait menacé de faire sauter l'usine des chaises Solair, d'empoisonner les rivières ou de libérer quelques tonnes de bacilles pathogènes dans l'air ? Mais ce n'est pas tellement son genre... Peu importe ce qui se passe, cela doit affecter l'ensemble de la ville.

Je me rabats sur le Lac-Penché par la 277. Il est dix-huit heures et je dois absolument manger quelque chose si je veux être en mesure de me faire un plan de campagne. Devant un sandwich au fromage et un café, j'étudie soigneusement ma carte de la région. Il y a, en plus des routes principales, un véritable encombrement de routes secondaires, de rangs et de chemins de service par où je pourrai me faufiler. Il est impossible que les autorités aient installé des barrages partout.



Comme je m'y attendais, la 279 est bloquée, mais cette fois par des militaires, ce qui est plutôt mauvais signe. La dernière intervention de l'armée canadienne en territoire québécois doit remonter à la crise d'Oka. Il se passe quelque chose de pas ordinaire à Mailloux. La surveillance des routes secondaires sera plus serrée que prévue. Je décide d'attendre un peu, dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements.

Ce barrage n'est pas aussi imperméable que le précédent. Quelques voitures passent, au compte-gouttes. À vue de nez, la file s'étend sur plus d'un kilomètre. Conducteurs et passagers discutent à côté de leur voiture arrêtée. Tout le monde a sa petite idée, mais au fond, personne ne sait quoi que ce soit. La plupart des gens sont inquiets, voire simplement ennuyés, mais certains sont terrorisés. Un homme pleure, les mains crispées sur le volant. Un

autre qui criait depuis dix minutes, en proie à une colère violente, dépasse toute la file pour tenter de forcer le barrage. Il est intercepté, arrêté, menotté et emmené dans un fourgon stationné un peu en retrait.

Après trois quarts d'heure, la nouvelle se répand que ça ne passe plus du tout. Deux soldats remontent lentement la file pour signifier aux conducteurs qu'ils doivent faire demi-tour. Le type juste devant moi tente de poser une question, mais le militaire se contente de lui répéter qu'il doit partir. La plupart s'entêtent à rester en place, ce qui ne semble pas plaire aux factionnaires. Pour ma part, je passe au plan B. Inutile de pousser jusqu'à la 281, elle sera coupée elle aussi. Aussi organisées soient-elles, les forces de l'ordre ne peuvent pas contrôler toutes les routes, du moins pas encore car l'*événement*, dont rien n'a filtré dans les médias, doit être assez récent.

La carte étendue sur les genoux, j'emprunte un rang peu après St-Lazare et je me lance dans le labyrinthe des chemins de campagne : route du Lac-Vert, rang du Vieux, 8^e rang A, 3^e rang est, etc. Je guette l'horizon, à la recherche d'une grande lueur, d'explosions ou de vaisseaux dans le ciel. Que peut-il bien se passer ? Avant son départ pour Québec, Petit avait fait allusion à un « sacré bordel à venir »...

J'arrive à Mailloux tard en soirée. Aucune trace de « sacré bordel », pas de policiers ni de militaires.

Seules quelques fenêtres éclairées. Il n'est sans doute pas trop tard pour aller faire un tour chez la mère de Petit. La buanderie est fermée, tout est noir chez Béatrice, au restaurant Chez Claude et à la réception du motel. Je n'apprendrai rien avant demain.

La voiture du voisin n'est pas garée à sa place habituelle dans le stationnement. Pas de traces d'Argentine.

Avant d'allumer, je vois la lumière du répondeur qui clignote. Il y a trois messages de Béatrice : personne n'a revu Petit depuis son départ, elle se demande si je sais quoi que ce soit, elle est très inquiète.

Je le suis aussi, mais par-dessus tout, je suis crevé. Je dors quelques heures d'un sommeil agité et sans rêves. Je suis réveillé vers six heures par les jappements d'Argentine qui joue dans la cour arrière. Impossible de me rendormir. J'ai oublié de refermer la fenêtre hier soir et la chambre est glaciale.

Je m'assois sur le bord du lit, enroulé dans les couvertures. Mal réveillé, mal reposé, en manque de caféine, je tente de me faire un plan de match pour la journée. D'une façon ou d'une autre, il me faut élucider le mystère des barrages routiers. Tout semblait normal à Mailloux hier soir, pourtant, il doit se passer quelque chose d'important quelque part. La véritable urgence est toutefois de retrouver Petit, à tout le moins, d'avoir de ses nouvelles. Non, la véritable urgence est de boire un café.

Trois ou quatre habitués saluent mon entrée au restaurant Chez Claude, confirmant la progression de ma lente transformation de touriste en résident. Pour mon malheur, Claudette est de quart et sa pestilence est difficile à supporter dans mon état de semi-éveil. Le café, en revanche, est tout à fait correct, et mes neurones recommencent à fonctionner normalement vers le milieu du repas. Je ne suis pas trop sûr de pouvoir affronter l'haleine de Claudette plus de quelques secondes consécutives, je n'ose donc pas l'interroger sur la question des barrages. Quant aux habitués, si nous nous saluons, je ne leur ai encore jamais adressé la parole.

La buanderie-café Internet n'est pas ouverte, mais Béatrice, qui attendait ma visite, m'ouvre tout de suite. Elle est blanche comme un drap, mais compte tenu des circonstances, elle dit s'en sortir assez bien. Elle referme la porte derrière elle, puis se met à marcher d'un bon pas. Je lui demande où elle m'entraîne comme ça.

— Nulle part, j'ai besoin de bouger pour parler.

— Tu aurais pu sécher tes cheveux.

— J'aime sortir avec les cheveux humides quand il fait froid. Ils gèlent, puis ça craque quand on les serre dans la main. J'aime faire craquer mes cheveux, ça me détend.

— Faudra que j'essaie un de ces jours.

— Il faudra vous faire pousser les cheveux.

Je ne sais pas si je dois aborder d'abord la question des barrages routiers ou celle de Petit. Elle ne me laisse pas le temps de me décider :

— Alors, vous ne l'avez pas revu ?

— Pas depuis la veille de son départ. Et du mien, d'ailleurs. Je ne sais rien de ce qui s'est passé à Mailloux depuis huit jours.

La perche est tendue, mais elle n'a pas envie de changer de sujet. Rien d'autre que Petit ne doit avoir d'importance pour elle en ce moment. Il devrait en être de même pour moi.

— Mais toi, il ne t'a pas appelé ?

— Non, la dernière fois que je lui ai parlé, c'est aussi la veille de son départ. Je n'ai aucune nouvelle depuis.

— Peut-être n'est-il pas revenu ?

— Ça n'empêche rien, il aurait pu m'appeler. Nous ne sommes plus en 1930, on peut faire des appels interurbains maintenant. De toute façon, sa mère est revenue et je ne pense pas qu'il aurait pu rester seul là-bas. Je croyais... j'espérais qu'il soit parti avec vous.

— Non, je ne l'ai pas rencontré à Québec. Je n'ai même pas réussi à localiser son fameux congrès.

— C'était un événement sur invitation. Il devait y avoir beaucoup de monde, des groupes et tout, mais

à peu près rien que des invités. Vous savez, ça ne s'est pas bien passé là-bas. La salle a brûlé.

— Un incendie au Centre des congrès ? Mais ça se saurait !

— Le congrès était tenu dans un hôtel. Les congressistes occupaient presque tout l'hôtel dans une série de salles privées et un auditorium. Il y a eu un incendie mineur dans l'auditorium le dernier jour. Ils en ont parlé aux nouvelles, mais sans mentionner le congrès, vous n'auriez pas pu faire le lien. C'est Jeanne qui en a parlé à une de ses amies, qui l'a répété. Mais elle est très secrète depuis son retour. J'ai voulu interroger Jeanne, mais elle n'ouvre pas sa porte à tout le monde et elle laisse son répondeur prendre ses appels.

— Donc tu penses que Petit est revenu ?

— Oui, Jeanne, M. Gillet et Petit. Une voisine les a vus rentrer en pleine nuit. Elle est presque certaine qu'ils étaient trois. Maintenant, Jeanne cache Petit, chez elle ou ailleurs. Mais pourquoi le cache-t-elle ? Que s'est-il passé ? Et pourquoi n'en parle-t-elle à personne ? Au reste du village, je comprends, mais à moi ?

— Vous aviez de bonnes relations avec Jeanne ?

— Ni bonnes, ni mauvaises. Elle ne s'occupait pas beaucoup de nous, vous savez. Il y avait son M. Gillet et ses fonctions de mairesse. Je ne vois pas comment elle va pouvoir continuer d'ailleurs... Vous savez ce qui me fait le plus peur ? Que ce soit lui qui

ne veuille pas me parler ni me voir, lui qui ne veuille pas que je sache.

— Vous saviez qu'il parlait de vous dans ses cahiers ?

— De moi ?

Elle rougit.

— Enfin, une version de vous. Je ne crois pas que rien de ce qu'il raconte là-dedans sur vous se soit véritablement passé, pas comme il l'a écrit du moins. Dites-moi, avez-vous été malade récemment ? Jusqu'à juillet dernier ?

— Malade ? Non, pourquoi ?

— Pas même un tout petit peu ? Une indisposition de quelques jours qu'il aurait pu modifier, amplifier, distorsionner ?

— Non, pas du tout.

— Il vous faisait lire ses cahiers, il vous racontait ses histoires ?

— Non, il ne m'a jamais rien fait lire. Je crois qu'il avait peur.

— Peur ?

— Que j'y trouve des clés qui donnent accès à des aspects cachés ou refoulés de sa personnalité. Je vais peut-être vous étonner en vous apprenant que je n'ai jamais demandé à lire quoi que ce soit de ce qu'il

écrivait. Et pourtant, vous le savez, j'aime lire alors que lui écrivait constamment. Je présume que j'avais peur moi aussi de découvrir des choses.

Il y a quelques semaines – un peu avant que vous n'arriviez à Mailloux en fait – il a commencé à me raconter une histoire étrange qui devait être de son invention. Un genre de drame policier philosophique mettant en scène trois enquêteurs un peu fêlés. Il était très excité et je crois qu'il adorait vraiment cette histoire. Puis nous avons été interrompus, il devait la finir le lendemain, puis le jour suivant, et ainsi de suite. Puis, les choses se sont mises à dégénérer et maintenant, j'ai l'impression que je ne connaîtrai jamais la fin de cette histoire stupide.

— Dans son cahier, il vous la raconte entièrement.

— Alors, vous la connaissez, vous, la fin ?

— Oui.

Nous sommes parvenus aux limites de la ville, là où un panneau « Bienvenue à Mailloux » invite les voitures passant sur la 279 à s'arrêter et à découvrir « un secret bien gardé ». La route décrit une courbe majestueuse qui grimpe à pic en contournant la ville.

Nous nous arrêtons au bas de la côte. La route est déserte, le barrage doit encore être en place là-bas. Le regard de Béatrice se perd dans le vide, au-delà des vallons et des forêts. Elle pleure doucement, sans crise, sans révolte.

Et pour la première fois, je regarde cette femme singulière, de presque dix ans ma cadette. Elle qui n'a été jusque-là qu'un des animaux étranges de cette ville non moins étrange, ma fournisseuse de connexion Internet, la copine de Petit et, pour ainsi dire, ma belle-fille spirituelle.

Elle pleure encore. Je lui dis que je suis désolé. Je le suis, vraiment, mais qu'est-ce que je peux faire de plus ?



Toujours pas de nouvelles de Petit. J'appelle une dizaine de fois chez Jeanne et je deviens un intime de son répondeur. Personne ne me rappelle. Le répondeur finit par être débranché. Je laisse le téléphone sonner cinquante fois. Personne ne répond. Je passe chez elle, mais je me casse les dents sur la porte. Du coin de l'œil, je vois les rideaux des fenêtres voisines s'agiter. À l'hôtel de ville, la secrétaire a le culot de répondre que j'ai manqué Madame la mairesse Jeanne de peu, qu'elle vient tout juste de partir.

J'interroge le Capitaine sur Petit et sa famille. Il a bien connu M. Gillet jadis parce qu'ils ont usé les bancs d'école ensemble et qu'ils sont cousins au troisième degré. Leur amitié s'est un peu refroidie quand M. Gillet est devenu policier. Mais tout de même, c'est une bien triste histoire qui lui est arrivée, d'autant plus déplorable qu'elle a conduit à une occupation politico-militaire de Mailloux, sans précédent

depuis la crise d'octobre, j'avais bien dû en entendre parler.

Je lui demande s'il a vu les barrages routiers établis autour de Mailloux ; il ne me répond pas, mais il me fait un clin d'œil de connivence en me disant « comme ça, tu en es aussi, hein ? ». Je n'ose pas le contredire, il a l'air si heureux que *j'en sois*, ni l'interroger plus avant, de crainte d'être immédiatement relégué dans la catégorie de *ceux qui n'en sont pas* et à qui on doit tout cacher.

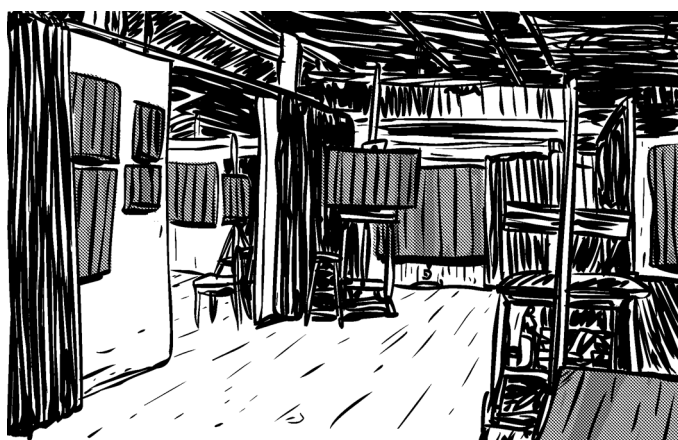
Je lui demande des nouvelles d'Argentine. Il me répond : « de qui ? » Traîtresse de chienne. Renier ainsi la main qui t'a sauvée d'une euthanasie certaine...



J'ai donné rendez-vous à Béatrice au restaurant Chez Claude pour faire le point. Elle n'a rien appris non plus. Elle est retournée interroger la voisine qui prétend avoir vu Jeanne arriver et cette amie qui lui a rapporté les péripéties de la conférence. Mais elle n'a pu tirer de l'une comme de l'autre que des banalités. Elles avaient été averties et s'étaient concertées pour protéger le secret de Jeanne.

Nous retournons ensemble chez Jeanne. Je sonne et je cogne pendant quelques minutes, je colle mon visage à la fenêtre, essayant de distinguer un mouvement derrière les rideaux. Les mains en porte-voix sur la vitre de la porte, je demande que l'on nous ouvre ou à défaut, qu'on nous donne des nouvelles, au moins pour Béatrice qui se désespère. Je hausse

la voix, je recommence à marteler la porte. Toujours pas de réponse. À la fin, un voisin s'approche de nous, la mine contrite. Il a l'air au moins dix fois plus triste que Béatrice et il nous dit d'un ton tout sauf autoritaire : « Allez-vous en, s'il vous plaît ».



J'accompagne Béatrice à son appartement. Elle vit dans les quatre pièces au-dessus de sa boutique (en plus de l'arrière-boutique) ; le reste de l'étage est occupé par un petit logement de trois pièces auquel on ne peut accéder que par l'arrière. Presque tous les murs sont encombrés de reproductions ou de copies de toiles de Molinari. Béatrice fait du café et nous nous attablons dans sa cuisine, histoire de discuter de la suite des choses. Je suggère d'appeler la police, ce à quoi Béatrice s'oppose formellement. J'avais oublié la haine mailloutaise pour les forces de l'ordre. Sans doute y a-t-il une autre raison, une que *les gens*

qui en sont doivent comprendre, mais ce n'est pas le moment de l'interroger à ce sujet.

Nous en arrivons à la conclusion que s'il ne nous est pas possible d'accéder physiquement à Petit ou de faire parler des témoins, il doit être possible de s'approcher de Jeanne, car il est impossible qu'elle ne sorte jamais de la maison. Il faudra donc en faire le siège.

Nous élaborons un plan de surveillance que nous mettons immédiatement à exécution. C'est Béatrice qui a la première garde. Pour me familiariser avec les lieux, je l'accompagne sur le petit sentier qui longe la rivière, puis dans la cour d'une maison inoccupée qui fait face à celle de Jeanne. Une fenêtre arrière n'est pas verrouillée et s'ouvre simplement en la soulevant. Je retourne à la chambre me reposer afin d'être en pleine forme lorsque viendra mon tour de garde. À peine quelques heures plus tard, Béatrice gratte à la fenêtre de la chambre ; elle est fébrile et parle si vite que je ne comprends rien.

Une heure auparavant, elle a vu un homme cogner et être introduit chez Jeanne. Il portait un gros sac, plein de provisions sans doute. Il est resté assez longtemps à l'intérieur, puis, ils sont sortis, Jeanne et lui, et ont continué à discuter à voix basse sur le perron, tout en jetant de constants coups d'œil sur la route. À un moment donné, une voiture s'est approchée et Jeanne s'est précipitée à l'intérieur. À la lueur des phares, Béatrice a reconnu l'homme : il s'agissait de M. Grumbacher, le propriétaire de la boutique de matériel d'artiste, l'ancien patron de Petit, un homme

mystérieux qui le fascinait beaucoup et qu'il craignait pourtant comme s'il avait été le diable.

— Il n'en parle pourtant jamais dans ses cahiers.

— Peut-être ne lui donne-t-il pas ce nom-là. Je suis convaincue qu'il a quelque chose à voir avec tout ça. Il faudra aller l'interroger demain.

— Alors, on abandonne la surveillance ?

— On recommencera si la piste Grumbacher ne donne rien.

Grumbacher... il ne peut s'agir que du gros M. Baker que Petit dépeint sous les traits d'un homme tyrannique et sans pitié. Et je ne crois pas qu'il s'agissait d'un effet de style, d'une exagération littéraire. Lors de ma toute première rencontre avec Petit dans la boutique de Grumbacher, son visage était transformé par la terreur, à tel point que je ne l'avais pas reconnu lorsque Béatrice me l'avait présenté.

Qu'y a-t-il de vrai et de faux ? Qu'est-ce que le personnage du cahier peut m'apprendre sur son modèle de chair ? Étant donné la nature fantasque de Petit, il est prudent de douter. Je ne peux cependant pas lutter contre un sentiment d'appréhension en pensant à notre visite du lendemain, comme si l'homme était vraiment un ogre et qu'il allait tenter de nous faire disparaître après avoir trempé dans l'effacement louche de son ancien employé.



Je fais un tour en ville avant d'aller rejoindre Béatrice. Il règne une certaine agitation dans la ville. Beaucoup de gens se déplacent en petits groupes pressés. Il y a des camions aussi, des remorques et des semi-remorques. Ce n'est pas leur surabondance qui me surprend, mais le fait qu'ils ont tous dû se faufiler entre les barrages routiers. Un chapiteau a été érigé dans la cour de l'école et un second est en train de s'élever. Cela fait beaucoup d'activité à cette heure si matinale, mais je ne m'étonne de rien, à vrai dire, car toute mon attention est tournée vers notre rencontre avec ce fameux M. Grumbacher, alias M. Baker.

Il est seul dans sa boutique, derrière son comptoir, en train d'écrire dans un gros registre. Quand il nous voit, il dit : « Tiens, c'est vous ! » comme s'il nous attendait. Il ferme la porte du magasin et nous invite à le suivre dans l'arrière-boutique. Je reste sur mes gardes, cette porte close me met mal à l'aise. Béatrice, elle, semble dans son élément. Elle refuse le siège qu'il lui offre, puis elle passe à l'attaque, sans manœuvre d'approche :

— Qu'avez-vous fait de Petit ?

— Pardon ?

— Ne tentez pas de jouer au plus fin avec nous. Où est Petit ? Pourquoi le cachez-vous ?

Il a vraiment l'air de ne rien comprendre. Peut-être le ton hystérique de Béatrice déforme-t-il ses paroles

au point que leur sens ne parvient pas au cerveau de notre interlocuteur. Je le questionne donc à mon tour :

— Béatrice est persuadée que son ami est enfermé malgré lui chez sa mère, et nous avons de bonnes raisons de croire que vous êtes son complice.

— Ne niez pas ! Je vous ai vu entrer chez elle !

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Il reste perplexe un bon moment, son regard se porte de moi à Béatrice. Puis, il étudie un peu plus attentivement le visage de cette dernière et il semble faire un rapprochement :

— Mon Dieu ! Petit ! Le pauvre garçon. Ça ne doit pas être facile. Surtout pour vous, Mademoiselle. Mais vous avez parlé de « Petit », et excusez-moi de ne pas avoir compris tout de suite, ce n'est pas comme cela qu'il se faisait appeler quand il travaillait ici. Écoutez, je n'ai rien à voir dans la « disparition » de Petit, comme vous dites. Et s'il se trouve que j'en sais plus que vous là-dessus, c'est accidentellement, car j'ai eu affaire avec Jeanne pour l'autre histoire, vous deviez bien le savoir Mademoiselle.

— Quelle autre histoire, Béatrice ?

— Tâchez d'oublier ce jeune homme. Quand notre projet sera terminé, on verra ce qu'on peut faire pour vous.

— ... de l'oublier ?

— Quel projet, Béatrice ?

— Comment, mademoiselle ne vous a pas mis au courant ? Depuis le temps que vous traînez à son commerce. D'ailleurs, je croyais que c'était pour ça que vous veniez me voir, que vous vouliez être des nôtres...

À mon tour d'avoir l'air de ne pas comprendre. Je dois avoir l'air complètement stupide.

— Qu'est-ce qui se passe ici, Béatrice ?

Mais elle n'est manifestement plus en état de me répondre. Le brusque sursaut d'énergie qui l'a poussée à explorer la piste Grumbacher s'est épuisé. Elle est abasourdie, sans doute, de passer si près de la vérité et de se voir repousser dans l'ombre. Elle doit savoir ou pressentir qu'il n'y a pas moyen de fléchir cet homme.

— Bon, je suis un peu pressé et je n'ai pas le temps de vous expliquer maintenant. Comme votre jeune amie n'a évidemment pas la tête à ça, le plus simple sera sans doute que vous veniez à la réunion de ce soir.

Il prend une carte, griffonne un mot au dos et me la tend.

— Un mot encore, M. Bourbaki. Vous entendrez ce soir bien des choses de nature à intéresser bien des gens, journalistes, policiers et autres fouillemerde. Il y a eu des fuites et cela a attiré quelques porteurs d'uniforme. J'aimerais que vous respectiez

notre secret, et même si nous sommes déterminés à le faire respecter de force, je ne crois pas que nous en arrivions à ce point. Je sais que je peux vous faire confiance.

Nous quittons la boutique, hébétés l'un et l'autre, mais pour des raisons bien différentes. Je me suis désintéressé du sort de Petit à mesure que me gagnait la curiosité liée à l'autre affaire. Il est plus facile pour moi que pour Béatrice d'oublier. Aussi profond qu'ait pu devenir mon engagement envers ce jeune homme, il est beaucoup plus récent que le sentiment qui les unissait, Béatrice et lui.

— Peut-être ne devriez-vous pas rester seule. M'accompagnez-vous ce soir à cette réunion ?

— Non, laissez-moi la clé de votre chambre. Je vais reprendre ma surveillance, ça me donnera l'illusion de faire quelque chose.

— Vous savez ce que je vais découvrir ce soir ?

— Bien entendu. Tout le monde le sait. J'aurais sans doute dû vous en informer avant, mais ces pitreries ne sont pas mon genre. Petit lui-même se passionnait pour le projet, malgré sa crainte malade de M. Grumbacher. Allez-y, ils appellent ça « Grande plaine ». Ils appellent ça de l'art. Ça risque de vous intéresser.

VIII

Une œuvre collective – La messe est dite – Répandre la bonne nouvelle – Quel est l'âge du Capitaine ? – Le mangeur d'étoiles – Le cahier 29 – Comme une huître – Insomnie – Le bal (suite)

La réunion a lieu dans le gymnase de l'école. La moitié de la ville au moins s'y entasse. Une bannière sur laquelle on peut lire les mots « Grande plaine IV » est suspendue entre des échelles d'exercice.

Les gens discutent en petits groupes très animés. Le brouhaha des conversations, gonflé par l'écho de la salle, est tel que je ne distingue aucune parole. Je me sens un peu comme le touriste qui débarque à l'île Bonaventure et qui est confronté à son assourdissante colonie de fous de Bassan. La voix humaine, après tout, est aussi un cri d'animal.

Certains Mailloutais me regardent de travers, méfiants, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent la carte que m'a remise M. Grumbacher et qui témoigne officiellement que *j'en suis*. Je ne sais toujours pas de quoi, mais ça ne devrait plus tarder.

Il règne sur cette foule une fébrilité de campagne électorale. Une dizaine de personnes à l'accueil inscrivent les noms des participants. Le tout est dirigé avec une efficacité et une discipline quasi militaires. Après un certain temps, cinq responsables montent à la tribune et un silence de mort s'abat sur l'assistance.

M. Grumbacher, visiblement ému, prononce quelques mots : « Mes chers amis, je suis heureux de vous voir aussi nombreux. Contrairement aux projets précédents, fondés surtout sur l'illusion, Grande plaine IV marquera plus profondément le territoire et constituera un tournant dans l'art moderne... ». Il continue comme cela pendant quelques minutes. C'est à la fois assez flou et assez précis pour réjouir le cœur des initiés et laisser les autres dans l'ignorance la plus complète. La foule boit littéralement ses paroles. Les yeux brillent, certains pleurent silencieusement, bouche ouverte. Les gens de Mailloux se sont trouvé un projet de société, quelque chose qui les unit et les comble de bonheur : ils vont faire disparaître une montagne !

Il passe la parole à une certaine Miss Holbein, une toute petite femme d'origine asiatique « que vous connaissez tous, disait-il, et qui a finalement joint nos rangs. Elle vous présentera les tâches générales de chacun des groupes, puis elle répondra à vos questions ». Après la longue dissertation technique de Miss Holbein à laquelle je ne comprends pas grand-chose, M. Grumbacher reprend la parole pour remercier chaleureusement la mairesse Jeanne, cruellement éprouvée, qui a su passer par-dessus leurs différends personnels et comprendre toute la grandeur de son projet.

— *Ite missa est.* Vous savez ce que vous avez à faire. Le temps presse et nos ennemis continuent à se rassembler.

Un tonnerre d'applaudissements éclate dans la salle, à tel point que j'ai peur que le toit ne s'effondre. M. Grumbacher me rejoint alors que je me faufile un chemin vers la sortie.

— Alors, que pensez-vous de notre projet ? Vous êtes des nôtres ?

— Vous savez, je suis plutôt solitaire – je n'aime pas les foules – et je ne vois pas trop ce que je pourrais faire. Mais c'est une idée merveilleuse et je vous appuie de tout mon cœur. Pourquoi m'avez-vous dit ce matin que vous saviez que vous pouviez me faire confiance ?

— M. Archibald se porte garant de vous.

— M. Archibald ?

À ce moment, une poussée dans la foule nous sépare et je ne peux entendre sa réponse. Je me laisse porter par le flot vers la sortie. La nuit sans lune est d'un noir d'encre. Comme l'a annoncé Miss Holbein, les lampadaires qui éclairent d'ordinaire la rue principale sont tous éteints. La Voie lactée brille au-dessus de Mailloux, exactement dans l'axe de la rue principale.



Les groupes qui quittent la réunion disparaissent dans toutes les directions, essaimant aux quatre coins de la ville pour répandre les nouvelles aux habitants absents de la rencontre. Des lumières s'allument, au fur et à mesure, derrière les rideaux tirés sur les fenêtres.

Plus personne ne semble dormir à Mailloux. Les portes s'ouvrent furtivement et dans les sursauts de lumière qui trouent la nuit, on aperçoit des silhouettes insolites qui se perdent dans le noir. Il règne plus d'activité dans les rues qu'il ne doit y en avoir par les journées les plus achalandées de la haute saison touristique. Je suis frôlé à tous les quinze pas par une ou plusieurs personnes marchant en sens inverse.

Aucune voiture ne circule, pour préserver l'obscurité, mais aussi afin de garantir la sécurité des pié-

tons. À proximité de la buanderie-café, deux camions-génératrices grondent. Un spaghetti de fils longe les trottoirs et va se perdre dans je ne sais quel sous-sol où une armada d'ouvriers s'affairent à préparer le Grand Œuvre. Devant l'entrée du motel, un petit groupe s'affaire autour d'une série de longues caisses qu'ils déchargent d'un camion. Le matériel doit être particulièrement important, car un des hommes contrôle l'identité des passants. Je crains d'être refoulé, mais un des hommes me reconnaît et me fait un signe de la main. C'est le gardien de l'usine Solair.

— Vous pouvez passer, M. Brown.

Je suis passé tous les jours devant la réception, mais c'est la première fois que je remarque la petite plaque vissée sur la porte : « M. Émile Archibald, Gérant ».

Je m'assois dans ma chaise Solair et je penche la tête vers l'arrière, pour contempler la Voie lactée qui coupe le ciel en deux. La cour du motel est plongée dans le noir absolu, mais on entend une vague rumeur grondante : bruits de moteur, caisses que l'on décharge et que l'on traîne, pièces métalliques qui s'entrechoquent. Dans ma chambre, le téléphone sonne. Je laisse le répondeur prendre l'appel à ma place : « M. Bourbaki, il faut que je vous parle ». C'est une voix de femme que je ne connais pas.

« Je suis Jeanne, la mère de Petit. Je serais bien venue vous rencontrer, mais il y a cette fille qui m'espionne sans cesse, qui m'assiège pour ainsi dire, et je ne veux pas laisser Petit seul, je ne veux pas qu'elle vienne encore. Écoutez M. Bourbaki, je sais que vous êtes là. J'ai envoyé quelqu'un vous chercher. Suivez-le, s'il vous plaît. »

À ce moment, un trou noir avale la moitié de la galaxie. Un homme se penche pour voir si je dors. C'est l'homme qui, hier, semblait si malheureux de nous demander de partir.

— M. Bourbaki ? Il ne faut pas dormir sur une chaise Solair. C'est mauvais pour le dos.

Nous avançons à travers les rues survoltées en direction de la maison de Jeanne. Depuis son poste d'observation, Béatrice pourrait nous voir, mais nous marchons le plus possible dans l'ombre et les nombreux camions stationnés de notre côté de la rue assurent un bon couvert. L'homme m'invite à entrer chez lui. Dans le salon, une femme et deux jeunes hommes trient et assemblent des piquets d'arpentage. Nous traversons le couloir jusqu'à la cuisine et nous ressortons par la porte donnant sur la cour. Comme la rue, comme tout Mailloux, cette cour est plongée dans la pénombre. Le couvre-feu semble observé religieusement par tous les habitants.

Jeanne nous attend sur la galerie arrière. Elle me fait entrer sans un mot et m'entraîne dans la cuisine. Elle m'offre un thé, préparé à la méthode des bûcherons. J'en bois une demi-tasse sans méfiance. Il est tellement fort que je ne pourrai probablement plus dormir avant quelques mois. Jeanne ouvre un tiroir de la table et en sort un cahier, enveloppé dans un linge.

— Il parlait beaucoup de vous. Vous représentiez quelque chose de merveilleux pour lui. Une seconde chance. Mais il est parti, puis vous êtes parti, et de toute façon, ça n'aurait peut-être rien changé, je pense qu'il était déjà trop tard. Il s'est éteint le soir même de notre retour.

— Il est mort ?

— Non, mais c'est tout comme. Il m'avait fait promettre de vous remettre ce cahier. Je crois qu'il vous en avait déjà donné un autre. Au début, je ne voulais plus vous le donner. Je pensais que c'était tout ce qui me restait de ce qu'il était avant. Puis j'ai essayé de le lire, mais je n'ai pas été capable. Il a écrit ses derniers mots il y a tout juste sept jours. Je suis entré dans sa chambre, il était immobile, le stylo dans les airs, comme un jouet cassé. Il n'est pas revenu depuis.

— Et le docteur ? Qu'en pense-t-il ?

— Il en pense qu'il ne sait pas. Moi je sais que c'est fini, qu'il ne reviendra plus.

Il y a un long moment de malaise. Je me demande si elle ne s'est pas arrêtée elle aussi.

— Vous voulez sans doute le voir ?

La chambre de Petit est à l'étage. Ce n'est pas une chambre d'adolescent, comme celle de mon ami Nicolas à Rivière-du-Loup, c'est une chambre de jeune adulte coincé dans la maison de ses parents. Le contraste est frappant entre l'aspect vieillot et précieux du reste de la maison et cette chambre moderne, simple et claire. Une bibliothèque bien garnie. Un bureau sur lequel trône un ordinateur. La reproduction d'une ancienne mappemonde sur un mur.

Et puis, au centre, le lit de Petit, avec Petit dedans. Une pitié, une misère. Il est recroquevillé en position fœtale, un grand filet de bave lie sa lèvre à son drap. Son regard fixe et complètement vitreux est totalement inconscient du monde qui l'entoure.

J'approche une chaise tout contre son lit. Je caresse ses cheveux en désordre, comme il me semble qu'on doit le faire aux morts. Je pleure sans même m'en apercevoir.

Jeanne m'attendait dans la cuisine.

— Il passe ses journées à se balancer. Puis quand le soleil se couche, il s'immobilise complètement, seuls ses yeux restent grand ouverts. Parfois, quand on lui parle, il répond. Mais ses réponses n'ont rien à voir avec les questions. C'est un réflexe, comme si les mots appelaient les mots. Et ce qu'il dit n'a aucun sens. C'est si triste que je préfère ne rien dire du tout pour ne pas l'entendre, parce que ça me fend le cœur.

— Il n'a jamais demandé à revoir Béatrice ?

— Ni elle, ni moi, ni vous, ni personne. Il s'est refermé comme ça sur lui-même sans prévenir personne. Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? Vous ne pensez pas que j'en avais assez avec l'autre et sa maladie du sommeil ?

— Pourquoi refusez-vous de recevoir Béatrice ?

— Son amie ? Je ne sais pas. Ça ne s'explique pas. Elle a eu son tour, ça ne leur a pas réussi à elle ni à lui, surtout pas à lui. Je ne dis pas que c'est sa faute, c'est comme ça. Peut-être plus tard, mais à quoi bon ? Qu'est-ce qu'elle peut lui apporter maintenant ? Qu'est-ce que quiconque peut apporter à un légume ?

Elle m'accompagne vers la porte. En passant devant le salon, j'aperçois M. Gillet immobile dans une causeuse. Il a exactement la même expression que Petit, le regard vide, le filet de salive. J'aurais aimé questionner Jeanne sur la maladie de M. Gillet

ou lui demander si Petit lui avait déjà parlé de l'entropie, mais elle me pousse fermement vers la porte.

— Je reviendrai.

— À quoi bon ? Prenez le cahier et allez-vous-en.

Elle me glisse le colis dans les bras et referme la porte sur mes talons. Que Béatrice m'aperçoive maintenant n'a plus aucune espèce d'importance. Je rentre au motel par le chemin le plus direct possible.

Dire que je croyais avoir des pouvoirs de guérisseur. Quel orgueil ! Maintenant, Petit est perdu au monde, perdu à sa mère, perdu à Béatrice et à moi-même ! C'est, comme je le craignais, une partie de moi-même qui s'est éteinte.

Et dire qu'il me faudra maintenant annoncer tout ça à Béatrice.



Pas moyen de dormir avec le thé de Jeanne et le bruit qui jaillit de tous les côtés. Autant essayer de se coucher au milieu d'une chaîne de montage automobile. Le restaurant est ouvert, mais personne n'assure le service. Dans un coin, un groupe discute avec agitation, une carafe de café posée sur le coin d'une grande carte d'état-major. Quand j'entre dans la salle, deux hommes lèvent les yeux, méfiants. Un troisième homme dit d'un ton péremptoire que « c'est l'auteur de Grumbacher » et ils replongent dans leur discussion animée dont je n'entends rien.



Un grand boum fait trembler le restaurant. Une pile d'assiettes dégringole et se fracasse sur le carrelage. Les hommes à la table du coin regardent leur montre et paraissent plutôt satisfaits. Les dynamitages ont commencé à l'heure prévue. Par la fenêtre du restaurant, on voit une flottille de camions-bennes, de chargeuses-pelleteuses, d'excavatrices et de camions-citernes converger vers l'arrière-pays. Je passe dans la cuisine à la recherche d'un cuisinier. Il n'y a décidément personne, mais tout est ouvert et le garde-manger déborde de provisions. Comme je suis affamé, je me prépare à manger moi-même. Je laisse quelques dollars dans la caisse et je sors.

En pleine lumière, la ville déborde d'activité, comme une ruche à l'heure de pointe. Des gens courent dans tous les sens, les bras chargés d'outils, de dossiers, d'équipement ou de matériaux. La circulation a été rétablie dans les rues et un flot continu de

véhicules emmène les choses et les hommes là où des tâches les attendent. La population de la ville semble avoir doublé. Parents et habitants de la région affluent, malgré les barrages qui se sont multipliés tout autour de la ville. Je surprends une conversation où il est question de routes clandestines ouvertes avec la complicité des habitants de trois ou quatre villages autour de Mailloux.

Je croise le Capitaine qui court avec Argentine. Il ralentit, comme s'il avait quelque chose à me dire, puis il continue son chemin. Mario le coiffeur dirige une équipe de sonorisation, Mme Bérubé, une des éducatrices de la garderie, pousse un chariot plein à craquer de matériel électronique, un des commis de l'épicerie tient la perche pour une équipe de télévision, trois travailleurs de l'usine de plastique portent de grands projecteurs sur pied. Tout le petit peuple de Mailloux a troqué son costume de tous les jours pour jouer son rôle dans le grand cinéma qu'est Grande plaine IV.

La quasi-totalité des commerces sont fermés. Le service des rares commerces demeurés ouverts est assuré par ceux que l'âge ou une limitation quelconque empêchent de participer aux gros travaux. Un nouveau chapiteau a été élevé sur la place de l'école. Il fait office de cafétéria et l'on y sert gratuitement et en permanence des repas pour tout le monde. Une équipe de forains s'affaire à assembler des manèges à proximité du chapiteau de restauration. Le comité Grande plaine IV tenait à ce que l'école reste ouverte en permanence, mais tous les

enfants courent un peu partout, survoltés comme leurs parents. Parmi les travailleurs improvisés, on distingue des clowns, des jongleurs, des équilibristes, des cracheurs de feu, des comédiens, des danseurs et des conteurs qui improvisent des scènes aux quatre coins de la ville.

Béatrice n'est pas chez elle, en tous les cas elle ne répond ni au téléphone, ni à la porte. Peut-être espionne-t-elle encore Jeanne ou s'est-elle endormie à son poste ? Je décide de lire le dernier cahier de Petit avant de partir à sa recherche.

Cahier 29

Cette nuit, j'ai rêvé à Dieu.

Comme il semblait mal en point, je lui ai donné de l'argent pour qu'il puisse poursuivre sa noble mission. Il ne me reste au matin qu'une impression vague, deux ou trois images floues.

J'ai même une certaine difficulté à identifier avec certitude le divin personnage dans mes songes. Cependant, le résidu onirique ou la dernière image qui persiste toujours à l'aube est trop claire, trop parfaite. Une symétrie subtile dont le message mène à Dieu. Une ligne directe, verticale qu'aucune perspective ne déforme.

Je me souviens lui avoir dit : « désolé je viens juste de donner mon dernier vingt-cinq sous à un sans-abri il y a deux coins de rue... ».

Il a souri, il a tendu la main et dit : « regarde dans la poche intérieure de ton veston, petit être. » À ma grande surprise, j'y dénichai un billet de dix dollars.

Il tendait toujours la main en souriant.

Forcément, comme j'étais désormais convaincu que j'étais dans un rêve, rien ne m'empêchait de lui

donner ce billet, même si Dieu n'est pas du genre à demander la charité aux mortels. Mais avant de lui remettre, j'ai demandé pourquoi, sachant que j'étais conscient d'être dans un rêve, il n'avait pas fait apparaître un billet de mille dollars ?

— Il m'est impossible de faire apparaître quelque chose dont tu ne connais ni la forme, ni la valeur, Petit. Allez, donne ce billet d'autobus, l'aube approche.



— C'est étrange, tu as fait un rêve bien étrange.

— C'est ce que je crois aussi.

— Mais ça m'étonnerait que ce personnage soit Dieu.

— Tu es croyante ?

— Je crois à la nécessité.

— Est-ce que Dieu est nécessaire ?

— Évidemment, mais sa nécessité se limite à être.

— Qu'est-ce qui empêcherait cet homme d'être Dieu ?

— Dieu ne prendrait jamais l'autobus. C'est à peine un concept. Non, cet homme n'était pas Dieu mais sûrement qu'il jouait à Dieu.

— Il était plutôt convaincant.

— Avec de la pratique...

Béatrice a réponse à tout.

Chaque matin, au lever, je me rappelle les rêves que j'ai faits pendant la nuit et les raconte à Béatrice. Nous en discutons, puis elle y va d'explications très courtes pour cerner des idées très complexes, peut-être pour ne pas argumenter sur des choses vides. J'essaie de répliquer, mais elle expédie ce genre de phrase qui signifie qu'avec un peu de patience ou d'entraînement, on arrive à tout faire. Du coup, tout paraît plus simple, plus évident.

Je culpabilise, j'angoisse sur mon sort, me convaincs que j'observe tout en émettant des hypothèses soudaines, facilement réductibles à un constat général de paranoïa.

Seulement, je suis persuadé qu'il y a tout autour une source, un fleuve, une mer de réalités qui ne sont pas toutes accidentelles, mais dont les confrontations apportent une autre réalité, résolument inattendue : celle où nous vivons.

— À mon tour maintenant, dit Béatrice.

— Mais tu ne rêves jamais...

— Cette nuit, oui... Il y avait une ombre, une ombre grandiose qui passait dans une toute petite pièce où s'ouvraient deux portes et une fenêtre.

— C'est tout ? Tu as imaginé une ombre qui se promène et c'est tout. Il n'y avait pas d'éléphant rose, ni de clown, aucun homme en noir caché dans un coin. C'était une ombre, juste une ombre ?

J'essaie en vain de trouver un quelconque intérêt à cette vision nocturne. Peut-être est-elle angoissée ou est-ce le virus qui mine son humeur de la sorte.

Sans paraître trop troublée par ces révélations, elle descend à la cuisine pour préparer un bol de céréales.

Je reste un moment enroulé dans les draps de coton, agencé aux motifs orange et bleu. La chambre est paisible, les secondes semblent s'éterniser. Je change de position pour capter le peu de soleil qui pénètre par le puits de lumière au plafond.

Béatrice revient dans la chambre, blême, fantomatique.

— Laisse-moi une place.

Elle me fait rouler sur le côté. Épuisée par l'effort fourni, elle se couche de tout son long, les jambes à l'extérieur du lit, la tête plantée dans le creux de mon dos. Je me sens bien.



Nous étions paralysés par la fatigue. Béatrice peinait à combattre son virus et moi, je n'étais pas un bon modèle, séduit que j'étais par un train-train oisif et immature. Trois semaines se sont envolées ainsi, à

ce rythme lent, éthéré, où les rêves se multipliaient, où ma tête entreposait les fabulations inutiles.

En fait, la récurrence de certaines visions m'effraie. Je n'ose plus continuer ces récits imaginés. Il m'arrive de plus en plus souvent de ressentir un vertige, comme si la réalité elle-même se moquait de mes sens. Certains symptômes persistants me font croire qu'il est hélas ! trop tard et que la situation ne fera qu'empirer.



Le gros M. Baker, hissé sur le podium du gymnase de l'école secondaire, s'adresse à une foule sceptique, explique dans le menu détail l'opération Grande plaine IV. Parmi les quelque trois mille hommes et femmes réunis, une petite dame courtaude se lève. Personne n'a remarqué son changement de position en raison de sa petite taille. Certains croient même que la minuscule dame avec la robe jaune à fleurs, car elle porte une robe jaune à fleurs, s'est penchée pour ramasser son billet d'entrée. Elle paraît plus petite debout qu'assise.

— Monsieur, Monsieur !

Mais sa voix trop faible ne se rend qu'à quatre sièges plus loin. Elle se reprend néanmoins par trois fois avant de comprendre l'inutilité d'une telle démarche. Elle sort alors de son rang et s'avance plus près du podium. Pendant ces manœuvres, le gros M. Baker expose son projet : « l'équipe B, postée dans le bosquet F-21, avancera de quelques pieds en

traçant sur le roc... » ... « évidemment, le fond du paysage, couleur terre de Sienne, nécessitera près de deux cents kilos de pigments qui seront disposés en barils de dix kilos, répartis des points H-36 à L-79... » ... « ... qu'est-ce qui se passe ? Que voulez-vous ? Parlez plus fort qu'on vous entende, Madame ! »

— Monsieur, Monsieur... Je ne voudrais pas vous décevoir, ou du moins ce ne serait pas par méchanceté, mais ce projet est une utopie. Nous savons bien qu'un maquillage ne change pas les traits d'un visage. Ce n'est pas en dessinant une plaine sur une montagne que du coup cette montagne se métamorphosera en plaine comme ça, par magie.

Le gros M. Baker, un sourire huileux au centre de son gras visage, remercie cette petite dame vaguement asiatique, car elle est vaguement asiatique, de lui donner l'occasion de montrer à tous le don fabuleux qu'il a reçu à sa naissance. La question vient tant à point qu'il doit rapidement camoufler sa joie intense pour que la foule ne pense pas que tout est monté d'avance et que cette dame en robe jaune à fleurs n'est en réalité qu'une collaboratrice payée dans les coulisses.

— Doutez-vous du procédé ?

Cette question est posée à la petite dame asiatique en particulier, au public en général.

L'effet est immédiat.

Quelques personnes se joignent aux protestations. Certains se lèvent de leur siège.

— Elle a bien raison, car en gros, M. Baker, sur quoi tient votre projet ?

— Messieurs, mesdames, un peu de calme. Je vous prie de bien vouloir reprendre vos places pour écouter attentivement ce qui suit.

— Voyez ceci (il montre une pomme). Ceci est une pomme.

Il la croque. Mâche. Remâche. Avale.

— Une pomme cueillie dans un de nos vergers. Excellente, comme toujours, sucrée à point !

La remarque caresse la fierté mal entretenue des spectateurs en majorité originaires de la région. Le gros M. Baker dépose la pomme croquée sur une table. Il se retourne, cherche quelque chose à l'arrière du podium et revient avec son coffre à peinture et son éternel pinceau numéro 8 en poils d'écureuil. Il ouvre le coffre en question, en retire deux tubes : jaune cadmium clair et vert viridien. Dans un bol métallique, il déverse quelques gouttes de l'un et de l'autre, qu'il s'empresse de mélanger afin d'obtenir la couleur médiane ainsi qu'une infinité de nuances. Il prend un peu d'eau, deux ou trois gorgées, pour étancher sa soif, puis se remet au travail.

Un coup de pinceau par ici, par là, un jeu de brosse habile, un empattement significatif à l'extrémité de la pomme, encore un coup de pinceau, un jeu d'éclairage, puis contre toute attente, avec un peu de terre d'ombre brûlée et d'ocre jaune, d'un trait mince légèrement courbé, il élève la queue

d'une poire là où il paraissait n'y avoir que de l'air, du vide. La transformation est prodigieuse. Il s'essuie les mains, rince son pinceau puis revient devant la foule, debout, à côté de cette poire trafiquée.

— Madame, vous me feriez plaisir si vous montiez me rejoindre sur scène. Allez, un petit effort.

La petite dame courtaude asiatique en robe jaune à fleurs qui a repris sa place, non sans peine, section 4 rangée T siège 17, revient vers l'avant et, au bout de cinq longues minutes, atteint le podium sous les applaudissements nourris de la foule.

— Maintenant, goûtez.

Il lui tend la poire sans même la regarder. Incertaine, hésitante, elle finit par la lui soutirer des mains. Le contact soyeux, ciré puis rugueux à certains endroits la surprend. Elle tourne lentement la tête vers les spectateurs fébriles et silencieux que la démonstration trouble assurément. Elle plaque son regard sur le gros M. Baker qui, fier et immobile, les bras en croix, prête néanmoins l'oreille, espérant entendre le son d'une poire bien mûre que l'on mord à pleine dent.

La petite dame courtaude vaguement asiatique en robe jaune à fleurs n'en fait rien.

Elle remet le fruit sur la table et d'un pas allègre, voire précipité, se dirige vers la sortie.

— Vous n'êtes qu'un charlatan, Monsieur ! Je ne vous laisserai pas faire et vous finirez en prison !

Là-dessus, elle referme la porte.

Le gros M. Baker ne peut s'empêcher de rire et explose haut et fort, glaçant de terreur les trois mille têtes présentes qui devaient plus tard former la première troupe de sa gigantesque équipe tactique. Il prend la poire et la lance nonchalamment vers l'assemblée. Par instinct, un spectateur l'attrape au vol, puis regrette d'avoir eu ce réflexe. Sous la pression exercée par deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit paires d'yeux plus le commandement poli « Dégustez ! », mais ferme du gros M. Baker, il craque. Il croque le fruit qui émet un jet d'eau léger, écla-boussant la chemise de l'infortuné cobaye. Sa réaction est instantanée.

— Elle est succulente ! Cette poire est vraiment une poire !

Il se lève d'un coup et commence à applaudir. Le geste est repris par l'ensemble des spectateurs qui manifestent bruyamment leur enchantement, signant par le fait même un sombre contrat.



Nous l'avons extirpé du débarras, lavé, habillé proprement. Nous avons sorti la voiture pour le périple et nous sommes partis sur l'autoroute en direction de la Vieille Capitale.

Il n'y a pas beaucoup de trafic, la circulation est fluide et en moins de deux heures nous sommes à destination.

Depuis sa formation, il y a environ trois mois, la fondation Gilet, essentiellement composée de gens très compatissants, financièrement du moins, aux problèmes des entropiés, a brillamment mené une campagne de sensibilisation auprès de la nation québécoise.

Les outils : un prospectus décrivant en long et en large les souffrances inexistantes du malade et la détresse de celui-ci, incapable de décrire ce mal qui l'afflige à peine ; des affiches montrant une photo floue, impossible à identifier avec un slogan « Voici notre univers. Aidez-nous, donnez à la fondation Gilet ». À droite, à côté de l'adresse, une photo de Monsieur Gilet coincé devant un tableau de Ramolini. D'autres outils : des vidéocassettes mettant en vedette des enfants qui livrent leurs témoignages non éloquents de la perte d'un parent atteint par cette maladie terrible et sans merci (disponibles en pharmacie) et finalement une série télé intitulée : *Le soleil se lève aussi pour les entropiés*.

Les remous dans la presse locale puis nationale n'ont pas tardé. La boîte postale, débordant de lettres de compassion, de chèques de plus de trois chiffres, devait être vidée plusieurs fois par jour. L'impact était monstrueux. Si monstrueux en fait, qu'il y a eu soudainement une nouvelle épidémie d'entropie. Elle donna bien du mal au corps médical qui dût identifier qui souffrait réellement de la maladie et qui simulait parfaitement ses symptômes pour pouvoir

toucher la compensation financière dont bénéficiaient désormais les entropiés.

Parmi tous ces nouveaux malades, Monsieur Gilet, fondateur malgré lui, représente la fondation lors d'événements spéciaux, comme cette réunion extraordinaire de huit des plus profonds sondeurs de l'âme au Complexe G. Organisée de pair avec un réseau international de diffusion télévisuelle, cette soirée doit permettre de livrer enfin au monde entier un portrait avec perspective du malade le plus plaint de la planète.

— Que penses-tu de la chemise de Monsieur Gilet ? demande Jeanne.

— Bah... Celle-là ou une autre... Ce n'est pas lui qu'on verra le plus à la télé, avec tous ces grands penseurs réunis...

— Tu ne crois pas qu'il va faire bonne impression ?

— Ça ne vaut pas mieux qu'il paraisse mal en point ? Après tout, c'est un grand malade, Monsieur Gilet.

— Tu te moques, tu te moques, Petit...

Elle me refile les plus lourdes valises pour qu'elle puisse se charger plus aisément de monter la vedette du jour à la chambre. Le principal intéressé se laisse traîner en fauteuil roulant de couloir en couloir,

d'étage en étage jusqu'à cette suite de luxe avec bain-tourbillon, lit géant drapé de satin, vue particulière sur la Vieille Capitale et écran géant où l'on pourra suivre ses péripéties télévisuelles.

— Qui paie pour ça ?

— La fondation, Petit. Le Complexe G leur appartient. Ils ont tout rénové et adapté pour accueillir dans le confort optimal tous les entropiés nécessitant une cure.

— Ils ne sont donc pas tous obligés de guérir...

— Rien ne les force. Tu vois, l'entropie généralisée est plus un état qu'une maladie. On dit qu'il y a maladie seulement quand cet état a été provoqué.

— Qu'est-ce que tu y connais en entropie ? Tu parles comme un dictionnaire médical.

— La guérison de Monsieur Gilet me tient à cœur. On ne pourra pas le confiner éternellement à la penderie...

— C'est de la folie, tout ça ! Le monde a besoin de distraction et ce nouveau mal imaginaire est aussi salutaire pour ceux qui s'emmerdent qu'inespéré pour toute cette bande de chercheurs perdus dans un département désaffecté en quête de subventions.

Voilà, c'est dit. Nos discussions seront désormais minimalistes, épurées de structures ou de points de vue. Jeanne se concentre à nouveau sur l'ordre du jour.

— Tu as la cassette vidéo ?

— Oui.

— Dentifrice ?

— Oui.

— Désodorisant ?

— Oui.

— Bas de secours ?

— Oui. Deux paires.

— Bien.

— Et la cravate ?

— Tu l'avais non ?

— Sûrement, mais je croyais que c'était toi qui...

— Ah oui ! La voilà.

— Bien.

— Foulard ?

— Oui.

— Tuque ?

— Oui.

— Trousse de maquillage ?

— Oui.

— Jeux de serpents et échelles ?

— Oui.

— Monsieur Gilet ?

— Oui ?

La voix cassée nous surprend tous les deux. Nous nous retournons aussitôt, intrigués par ce son familier. Monsieur Gilet est toujours assis dans son fauteuil roulant, immobile.

— Monsieur Gilet ! Monsieur Gilet ! Monsieur Gilet !

Elle se précipite à ses pieds, se blottit la tête contre sa poitrine. Lui ne bouge pas d'un poil. Il se contente d'onduler légèrement sous le choc.

— Parle-moi ! Parle-moi ! Dis quelque chose, allez !

— Maman...

— QUOI ? !

— Maman, tu vois bien qu'il est aussi muet, aussi impassible qu'avant.

— Mais il a dit oui ! Il a dit oui, Petit ! C'est incroyable ! Ne va pas me dire que tu n'as pas entendu. Il a dit oui, Petit ! Monsieur Gilet a parlé ! Depuis le temps, c'est incroyable ! Monsieur Gilet a parlé ! Il

faut l'encourager ! Parle-moi, allez, rien qu'un petit mot, un seul...

Je la laisse débiter ses âneries quelques minutes, puis je sors sur la terrasse. L'air y est un peu plus frais qu'à l'habitude, l'été prend déjà sa préretraite. J'en profite pour me questionner sur les raisons qui m'ont fait accepter d'accompagner ma mère dans ce voyage. La question demeure seule au centre de mes pensées trop longtemps. Maintes fois reformulée, jamais répondue.

En fait, je ne peux m'avouer que je suis du voyage seulement pour pouvoir faire le point.

Depuis mes premières crises, j'ai beaucoup de difficultés à me perdre.

Quand je dis me perdre, je veux dire être confronté à de nouvelles réalités où toujours le cerveau est en alerte, submergé de sens qu'il peut choisir d'ignorer ou de chercher à pénétrer.

Ce voyage permet tout cela.

La Capitale.

Le Complexe G.

Les huit plus grands penseurs réunis.

Un entropié.

Ma mère.

Et moi.

Une série d'événements concrètement absurdes dans l'ordre du monde, mais sans contredit réels. Une matière idéale.

— Petit ?

— ...

— Tu me trouves excessive n'est-ce pas ?

Depuis que ma mère démontre de l'ambition et gravit peu à peu les échelons de la hiérarchie à Mailoux, elle est persuadée qu'elle dérange son entourage.

Aujourd'hui mairesse de notre village, demain, qui pourrait prédire ? Jeanne n'est pas excessive, plutôt une machine de guerre, un raz-de-marée...

— Non, non. Enfin, un peu...

— Qu'est-ce qui te tracasse, Petit ? Monsieur Gilet ? Cette réunion ? Moi ? Béatrice ? Tu as eu un problème avec elle ?

— Je suis pas d'humeur à me faire poser des questions, c'est tout.

Du haut du Complexe G, je dissèque la ville sous mes pieds. Les ponts, les autoroutes, les marcheurs anonymes, le mendiant au coin de la deuxième rue et de la quatorzième avenue, le chien rose, la manifestation, une rive, une autre, un bateau qui les relie, une île remplie de détritrus, une grue, deux pigeons, les lignes téléphoniques, les secrétaires, les patrons, les couturières, les jupes-pantalons, les femmes d'af-

faïences, les garderies, l'école, la marmaille, les marmittons, les cuistots, les tables pour quatre, pour cinq, sept, neuf, les meubles usagés, les autobus, les maladies, les enzymes, les nouveaux anticorps. Une société utopique, pratique, rapide, productive. Et moi, juste au-dessus.



Elle venait de se verser un huitième verre de jus de pomme en moins d'une heure. La consigne était stricte. Boire beaucoup, dormir beaucoup. Et elle n'avait que ça à faire depuis qu'il était parti avec sa mère et l'autre, l'entropié.

Béatrice se dirigea vers le studio afin de s'étendre sur le plancher. Parmi toutes ces reproductions de Lominira, son regard cherchait celle qui, par sa force inductive, l'amènerait loin de l'état de veille. Sa trajectoire, influencée par une mémoire infailible l'amena devant ce panneau gigantesque qui couvrait presque le mur en entier. Il comportait peu de bandes de couleur et elles étaient toutes rompues, avoisinant le brun-rouge.

Difficiles à discerner pour le spectateur, les infimes nuances de couleur forçaient celui-ci à se laisser imprégner de chacune d'elles pendant quelques minutes pour ainsi mieux ressentir l'effet de distance entre chaque bande. Cette opération amenait cependant le spectateur dans un état hypnotique. Ainsi avalé par la peinture, il n'y avait plus pour lui que cette toile géante et son corps plongé

dedans. Perdition, abandon total, communion et, Béatrice l'espérait, sommeil.

Elle se coucha sur le côté, cherchant la meilleure position pour s'endormir. Les yeux mi-clos, Béatrice ne vit pas les deux grosses mains de géant se rabattre sur elle.

— Madame Béatrice.

Elle sursauta, se débattit un moment, mais la poigne de son agresseur était trop ferme pour qu'elle puisse s'en libérer.

— C'est une belle collection que vous avez là, Madame Béatrice.

— Qui êtes-vous ? lança-t-elle au moment même où elle reconnaissait le visage gonflé du gros M. Baker.

— Que me voulez-vous ? interrogea-t-elle au moment même où elle comprenait qu'il aimerait bien savoir d'où provenaient les peintures de sa collection.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle, au moment même où elle voyait bien qu'il lui attachait les mains derrière le dos.

Il la souleva de terre et la plaça face à lui.

— Je suis content de voir que nous partageons cette passion pour la peinture. Vous m'honorez par le fait même et confirmez que j'avais raison de m'intéresser à ce Rimilona...

— Molirani...

— Oui, c'est exact, j'avais bien raison de m'intéresser aux exercices de ce Monirali dont vous semblez connaître l'œuvre intégrale.

— En amateur seulement. Je savais pas quoi faire de cette pièce de mon appartement. Dites-vous bien que c'est par simple souci de décoration que j'y ai installé ces toiles.

— Je sais que ça peut sembler facile, mais ne me prenez pas pour un imbécile, Madame Béatrice. Je n'ai pas encore l'intention de vous démembrer comme j'ai l'habitude de faire avec certains artistes dissipés de mes ateliers. J'ai même bon espoir que nous allons arriver à dialoguer de la façon la plus naturelle qui soit.

Le ton n'était pas conciliant. Le gros M. Baker n'avait aucun charisme, mais il suggérait fortement de lui en attribuer. Lorsqu'il parlait, ses mots ne pouvaient pas être interprétés, ils s'imposaient.

Cette situation n'était pas accidentelle bien sûr. Le gros M. Baker n'avait pas qu'une monstrueuse réputation, les faits demeuraient. Cette montagne humaine aimait bien châtier.

Au village, lorsqu'on s'apercevait de la disparition d'un membre de la famille, la tragédie était

immédiatement imputée à une autre saute d'humeur du gros M. Baker.

On n'appelait pas les autorités, c'était lui l'autorité. On se contentait d'un cercueil vide que l'on enterrait aux côtés de tous les autres cercueils vides.

— Vous connaissez, je suppose, mon magasin de peinture ?

Elle ne répondit pas.

— Vous ne connaissez peut-être pas cependant mon empire.

— Pardon ? !

— Mon empire. Vous ne savez peut-être pas qu'à travers le monde entier j'ai ouvert près de huit cents magasins comme le mien.

Ma réputation n'est plus à faire. Je suis la référence en ce qui concerne les peintures à numéros de Lirimona. C'est pourquoi je suis surpris de trouver ici autant de tableaux qui ne proviennent pas de mes ateliers.

— Je les ai faits moi-même.

— Une autodidacte, tiens !

Le gros M. Baker regarda Béatrice droit dans les yeux et sourit.

— Je vous soupçonne de faire partie d'un important réseau de contrefaçon qui mine les ventes de mes magasins.

— Vous parlez de contrefaçon, alors que vous en êtes le principal responsable.

— Expliquez-vous. Je verrai à vous endommager quelque peu par la suite.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire quand toutes vos collections ne contiennent aucune réelle reproduction ?

— Le principe des bandes de couleur successives est inépuisable. Nolimari n'avait fait que poser les premières solutions à cette équation. Je me vois plutôt comme un vulgarisateur livrant au plus grand dénominateur commun l'accès aux œuvres contemporaines. C'était d'ailleurs un des souhaits de l'artiste, de son vivant.

— Vous déformez tout, ça n'était que pure ironie...

— Laissez-moi terminer, sinon...

— ...

— Bon. Donc. Aujourd'hui, après les dames chinoises, la peinture à numéros Rimolanienne est en voie de devenir le passe-temps le plus connu et le plus apprécié au monde.

Et je ne laisserai pas une bande d'anarchistes contredire cette activité internationale.

— Qu’attendez-vous de moi ?

— J’aimerais bien ne pas vous entendre crier quand je vous torturerai pour obtenir certaines réponses claires et précises. J’aimerais surtout ne pas avoir à vous enlever tous vos orteils quand je voudrai savoir qui est le numéro un de votre réseau. Vous me feriez aussi un plaisir immense si vous pouviez cesser de m’adresser la parole d’égal à égal. Je trouve particulièrement désagréable et malpoli de procéder à une ablation de la langue, à froid, comme ça, avec mes doigts.

La discussion avait jusque-là respecté certaines normes de politesse. Le gros M. Baker s’était plu à discourir ainsi.

Mais la finesse n’étant pas son fort, il décida de revenir à ses bonnes vieilles méthodes de répression.

Il prit donc un tableau de bonne dimension et le broya entre ses mains grasses et puissantes. D’un coup de coude, il fracassa une colonne de béton, ce qui fit apparaître une inquiétante lézarde au plafond laquelle grossit d’un coup, libérant une dizaine de tuiles de plafond qui tombèrent dans une nuée de poussière de gypse.

Le gros M. Baker fit alors quelques pas en arrière, puis, lorsque le son spécifique d’une poutrelle résonna sous ses pieds, il fit un bond d’à peine un centimètre au-dessus du sol.

Sous le regard horrifié de Béatrice, le plafond, littéralement éventré, se vida d'un coup dans un fracas assourdissant.

Quelques secondes plus tard, alors que la poussière retombait sur une scène de dévastation, le gros M. Baker se tenait debout, à peine ébranlé, au milieu du studio, la moitié d'un lit pulvérisé à sa gauche, l'autre moitié à sa droite. Les quelques copeaux de bois qui garnissaient son crâne intact furent gentiment balayés d'un geste de la main. Il s'épousseta les épaules, les manches, secoua son pantalon, cogna ses souliers ensemble, puis s'approcha de Béatrice. Il la prit d'une main et la déposa sur son épaule.

— Je n'aime pas discuter dans un endroit en désordre. Nous continuerons cet entretien à mon magasin.

Il sortit du studio au-dessus de la buanderie et, en plein jour, se dirigea avec Béatrice, dûment baïllonnée, sur l'épaule. Direction, le quartier général.



— Votre talon, là.

Le portier du Complexe G dirige mon regard vers un bout de caoutchouc derrière moi. Je reste un moment coi. Il s'agit bel et bien du talon de ma chaussure droite. Rien n'est éternel ou ne fait semblant de l'être. À tout instant, tout est tenté de lâcher prise. Je remercie le portier de sa bienveillance et poursuis ma route.

Je suis en ville et je cherche des portes ouvertes. Il n'est plus question de se perdre selon un parcours savamment orchestré. Juste pénétrer le cycle de marche, comme un automate.

Le territoire est balisé. Les avenues se succèdent à rebours. Au carrefour de la 31^e, je croise une fontaine. Mon premier réflexe est d'abord d'enlever mes chaussures, mais la vue de l'eau brune du bassin me fait hésiter. Je juge plus sage de prendre à droite, la 116^e avenue, que je longe jusqu'à une librairie encore ouverte à cette heure tardive du jour. Un chien roulé en boule à l'entrée du local me renifle la chaussure droite. Je tente de distinguer quelque chose à l'intérieur à travers les affiches promotionnelles qui encombrent la vitrine. La porte est ouverte, j'entre.

— C'est marqué ici... « sous la direction de... ».

— Vous me le conseillez ?

— C'est vraiment n'importe quoi.

Le client semble irrité par la dernière remarque. Je me glisse dans la rangée des polars et écoute du coin de l'oreille.

— ... un format de poche d'un éditeur anglais. Des écrits de jeunesse, sous forme de carnets.

— Illustrés aussi ?

— Je suppose. Oui.

Le client hésite, puis quitte la librairie, s'empare de la laisse du chien, puis disparaît. Le libraire me remarque et me salue.

— Ce n'est pas très bon. La série télé est de loin supérieure au livre.

Je redépose le livre qui me donnait une contenance. Je souris poliment.

— Si vous cherchez des aventures palpitantes dessinées, je vous conseille le dépanneur.

Décidément, ce libraire est d'une humeur formidable. Son pas ralenti, il se retourne mécaniquement pour me fixer.

— Qu'est-ce que vous cherchez, au juste ?

C'est d'une évidence, ma présence ici est suspecte.

— Vous avez des livres sur l'art ?

— Évidemment.

— Sur Molinari ?

— J'ai une édition particulièrement intéressante pour un collectionneur comme vous. Elle couvre la période 1970 à 1977. Un bel ouvrage. D'excellentes reproductions... Un procédé d'impression novateur, par ailleurs jamais réédité. On dit que la presse, importée d'Allemagne a rendu l'âme au trois centième exemplaire.

Il soulève une trappe dans le plancher et s'y engouffre jusqu'à la tête.

— Ça vous intéresse, bien sûr ?

Et il s'enfonce complètement sous le plancher. J'imagine qu'il y affronte troglodytes et autres bêtes souterraines, triomphe d'une armée de spores invisibles (il tousse à plusieurs reprises) pour se sauver avec le précieux ouvrage sous scellé.

Il y a un temps où aucun son n'est perceptible. Il a peut-être rendu l'âme, au bout de son sang.

Non.

Il réapparaît.

— Voici la bête !

Il me tend le volume qui doit bien peser dans les dix kilos. Au dos, je découvre une mention élégante à propos du procédé d'impression utilisé. Le terme « encre lourde » attire mon attention. Je pose le volume délicatement sur le comptoir et me permets de le consulter.

Je tourne les pages lentement. Je m'immerge dans chacune des œuvres. Les bandes, les expérimentations géométriques, les recherches d'équilibre s'imposent parfois lentement, parfois brusquement. Chose étonnante, sur l'ensemble des pages est reproduite la même série de bandes, une alternance de trois demi-teintes d'un bleu électrique suivi d'une bande unique plus marine. J'achète le livre et l'emporte.



Nous entrons dans le studio de télévision, un endroit rempli d'échos, de vieux bruits de caoutchouc, de bouts d'anciens décors mal dissimulés. Celui où se déroule l'enregistrement a servi autrefois au tournage de plusieurs miniséries sur les affres de gens riches et célèbres. Un rire gras fuse dans la salle et tous se souviennent du rire gras de Helen Harper à l'annonce du décès de son fortuné mari. Mais il s'agit plutôt du régisseur qui, discutant avec un technicien, a poussé cette exclamation.

Lorsque le producteur tape dans ses mains pour rassembler l'équipe technique au milieu de la salle, on pense à Lord Dundy appelant son garçon de chambre ce qui, déjà, convoquait un drôle de souvenir, car tous savaient bien pourquoi Lord Dundy avait besoin du charmant jeune homme.

Tous ces mouvements, ces attitudes, portent sans le savoir l'étiquette maniérée d'une autre époque. Aucun geste n'y échappe. Même les odeurs, impossibles à percevoir à travers le petit écran, nous ramènent à quelques scènes d'anthologie : la nuit de noces des frères Sutherland, le meurtre sordide de Sarah, le bain de mousse de l'opulente Mira, le champagne renversé sur la moquette, une photo de mariage réduite en cendres, l'atelier de haute couture, des billets verts, un parfum, du cyanure...

— Qui est le huitième ? Le huitième ?

La maquilleuse est exaspérée. Il semble que ce dernier, ou cette dernière, manque à l'appel.

— J'ai donné un carton avec le numéro huit tantôt à l'un de vous. Si vous avez ce carton avec vous, levez la main, s'il vous plaît.

Personne ne lève la main. La maquilleuse, qui n'a pas que ça à faire, laisse passer un court moment, un autre, s' imagine en train d'égorger le numéro huit, se ressaisit, respire un bon coup puis demande :

— Bon, eh bien, y a-t-il un volontaire ? Qui se porte volontaire ? J'ai un contrat qui m'oblige à maquiller huit personnes. Je ne peux quitter le studio sans acquitter mon contrat... Et j'ai autre chose à faire !!! ALORS QUI EST VOLONTAIRE ! ?

Personne n'ose répondre.

— Alors, j'ai le choix ? ! D'accord ! Vous ! Oui, vous ! Venez avec moi !

Une innocente spectatrice s'exécute et dévale en un temps record les vingt-sept marches de l'estrade qui la séparent de sa tortionnaire au fard à joues. Elle disparaît aussitôt par la porte arrière du studio. Peu à peu, chacun reprend sa besogne, oubliant l'incident. Enfin presque tous.

Il y a, derrière les rideaux, une femme au regard perplexe qui tient dans ses mains un carton blanc flanqué du chiffre huit en rouge vif. Éminente astro-

logue, numérologue, scriptologue et pseudologue tous azimuts, elle angoisse sérieusement. Après avoir fait connaissance avec les sept autres participants, sa présence ne lui semble apparemment plus pertinente et elle se demande même s'il n'y a pas en cours un complot dirigé contre sa personne.

Parmi tous ces scientifiques, ces hommes et ces femmes à l'esprit rigoureux, elle se voit la cible de toutes les attaques. Seule contre sept, elle est perdue. Devant les quelques dizaines de millions de télé-spectateurs, une fois pour toutes, les pseudosciences seraient réduites en poussière, tous leurs arguments broyés, leurs suppositions hachées menues. Après cette soirée, le monde comprendrait l'imposture, saisirait les mécanismes de la pensée magique. Elle jette un dernier coup d'œil à son carton, mais son regard s'accroche à ce chiffre. Elle s'efforce de fermer les yeux, de bouger la tête, d'agiter les mains pour briser le sort. Peine perdue, elle continue à fixer le huit. Elle se sent lourde, sa respiration ralentit, son cœur diminue la cadence, ses muscles se ramollissent. Une expression légère et idiote apparaît sur son visage.

Lorsqu'on la trouve ainsi, cinq minutes avant le début du débat, personne ne fait attention à son état végétatif, attribuant cette indolence à la nervosité. On la range derrière un rideau, à droite de la tribune.

Dans... quatre. Trois. Deux...



L'interrogatoire dure depuis près de trois heures.

— Et celui-ci, sur la photo à gauche, tu le reconnais ?

— Oui Monsieur, dit poliment Béatrice, respectueuse comme elle se devait de paraître, maintenant ficelée solidement à cette chaise de bois dans cette cellule du sous-sol du magasin de peinture de l'abominable M. Baker.

— Je veux le nom et la date.

— Aucune idée, Monsieur.

— Comment, aucune idée ? On ne me tient pas tête bien longtemps... Je veux le nom et la date et si tu essaies de te défiler, je t'imprime chaque nervure de ma main gauche sur ton délicat minois, compris ?

— Oui Monsieur.

Elle contempla alors cette main grasse et plissée qui pendait le long du corps du gros M. Baker.

— Je crois qu'il s'appelait Laurent. Il aurait fait ce tableau en soixante-dix-huit.

— Laurent qui ? Laurent quoi ? Il y en a des millions de Laurent !

— Il signait seulement Laurent derrière ses toiles.

— Ha. Oui. Ce Laurent-là... Bon...

Fausse piste.

Le gros M. Baker fouilla ses papiers et ressortit une autre photo noir et blanc jaunie montrant un autre Milanori, celui-là posé sur un mur fait de lamelles imitation bois de largeur identique aux bandes de couleur du tableau, traduites en teintes grisâtres, de sorte qu'il ne ressortait de la composition qu'en raison de la présence des rebords de la toile sans cadre qui, à gauche et en bas, projetaient une ombre ténue. On aurait pu croire, étant donné le flou de la photo qui diminuait la définition de l'imitation des nervures du bois, déjà approximatives, que l'artiste ayant reproduit ce Rimolina avait appliqué la peinture directement sur le mur et que, soucieux d'un effet trompe-l'œil, avait par la suite tracé en gris pâle deux bandes, l'une à gauche, l'autre au bas, pour simuler une ombre portée.

— Et celui-là, tu le reconnais ?

Il fallait avouer que le défi était de taille.

— Vous me prenez pour qui, Monsieur ? Car, pardonnez ma franchise, il n'y a personne qui pourrait vous répondre, Monsieur. Ce tableau est truqué, Monsieur.

— Comment truqué ? Vous vous moquez encore de moi, petite sotte !

— Je m'appelle Béatrice.

La grosse main nervurée allait et venait le long du corps du gros M. Baker.

— Vous vous moquez encore de moi, Béatrice.

— On devient familier ?

— Vous êtes aussi folle qu'insensée...

— C'est vous qui faisiez la folle à « l'Animal ».

Et vlan. Puis crac.

La force monstrueuse de la claque fit chavirer la chaise par terre, fracassant du coup le dossier.

— Tout ça, c'est du passé ! Sachez que j'ai changé, Madame Béatrice.

Béatrice, inconsciente, n'entendait plus.

— Et ne faites pas la sourde, je sais très bien que vous m'entendez, petite hypocrite !

Il fulminait, au bord de la crise de nerfs. La colère rougissait ses tempes. Un filet de salive accumulée commençait à s'écouler le long de la commissure droite des lèvres, ses yeux mitraillaient Béatrice. Le gros M. Baker laissa échapper un grand cri d'enfant gâté privé de dessert, inspira deux généreux blocs d'air en ses poumons volumineux, remit son sarrau, remonta à la boutique, évita la marche brisée (quand est-ce que monsieur Boulu se déciderait-il enfin à venir la réparer ?), verrouilla à double tour la porte, prit les clés et les rangea dans le coffre-fort dans le bureau à l'étage.

Béatrice, toujours inconsciente, ne pouvait imaginer l'ambitieuse transformation que le gros M. Baker

se préparait à lui faire subir. Son tortionnaire, maintenant calmé, s'empara de son coffre de peinture et de son pinceau numéro huit en poils d'écureuil. Sélectionnant rigoureusement ses tubes de couleur, il entreprit de savants mélanges.

Aux nombreux tons de chair se mêlaient une teinte écarlate, un blanc de titane et un gris-bleu morbide.



— L'entropié se complaît dans un système lympho-sympathique qui ne lui demande aucun effort visible à maintenir, dit le scientifique numéro un.

Caméra deux. Plan rapproché.

— Phénomène similaire au sommeil profond.

Caméra un. Plan moyen.

— Ou même, comme je l'ai mentionné dans mon livre intitulé *La lumière infinitésimale* disponible chez tous les bons libraires (sourire à la caméra quatre. Plan épaule), à l'état de quasi-inertie provoqué par le maintien cryogénique d'un corps humain dans le but de prolonger sa vie, ou du moins, de générer une ellipse dans la continuité monotone de l'existence.

Caméra un. Plan d'ensemble de la foule.

— Car nous remarquons qu'un être vivant frappé d'entropie généralisée peut subsister jusqu'à huit cents fois plus longtemps que la normale en maintenant ainsi son corps...

Caméra deux. Plan épaule.

— Et son esprit, n'oublions pas l'esprit...

Caméra un. Plan hanche.

— Cela relève de la plus pure tradition spirite, cher collègue, ne mêlons pas les pommes avec les poires. Le corps est vulnérable, victime de la science, tangible... lance le scientifique numéro deux.

Caméra trois. Gros plan sur la huitième participante qui ne dit rien.

— Que des mots, des mots que le simple mortel utilise afin de saisir, ou du moins se laisser l'illusion qu'il saisit, une réalité qu'il serait incapable de mesurer. Mais nous, hommes et femmes de science, savons : le propre de la science étant de laver de tout doute les multiples étapes qui nous lient à la connaissance afin de minimiser... dit le scientifique numéro trois.

Caméra un et deux, alternant du plan moyen au plan ensemble.

— Réduire, réduire à l'infiniment petit cette marge... À l'exterminer ! Exterminer cette marge d'erreur, ces distorsions qui ne mènent qu'à des interprétations, la divergence...

Caméra trois. Plan ensemble du public en salle.

— Ou même le contraire, cela peut arriver. Quelquefois, une différence supposée insignifiante à l'échelle d'un millième de micron se révèle monstrueuse en grandeur réelle, rétorque le scientifique numéro deux..

— *Le principe du levier* (sourire à la caméra quatre), le titre d'un de mes nombreux ouvrages... Le principe du levier, qui fait basculer la vérité, rien de moins ! dit le scientifique numéro un.

Caméra un. Plan pied.

— Nous sommes tous d'accord ! lance en chœur le reste de l'équipe, sauf la huitième participante.

Caméra deux. Travelling plan tête sur chacun des participants.

Cette huitième participante, dernière entropiée recensée, a troqué le regard perplexe pour l'absence de regard, un non-regard. Ses yeux n'ont plus aucune prise sur le monde externe. Ils voient un homme dans une maison floue qui l'observe à travers un carreau de fenêtre. La huitième participante n'entend ni ne voit le complot qui menace son statut public de grande scientologue. Le terme est d'ailleurs évoqué par la virulente scientifique numéro quatre dans le but de souligner l'approximatif, le flou professoral de l'imprudente victime. Et elle siffle...

— Sssssscientologue ! Sssssscientologue !

— Au bûcher ! crie la foule. Au bûcher !
Plan d'ensemble sur l'hystérie collective.



Toc ! Toc !

— Entrez.

Une petite dame courtaude vaguement asiatique en tenue d'incarcérée, matricule 3207, mitraillette en main se présente à la porte. Le gros M. Baker reconnut Miss Holbing.

— Faites vite ma petite dame, une morte attend mes soins et services esthétiques.

— Je vous hais, Monsieur.

— Oui, je sais, je sais... N'allez pas croire que ce n'est pas réciproque, je vous hais aussi. Mais aujourd'hui il y a des gens plus importants que vous à anéantir.

— Qu'est-ce qui me retient de vous cribler de balles ? J'ai attendu ce moment depuis si longtemps. Toutes les nuits dans ma cellule je rêvais aux mille et une façons dont je souhaitais vous voir... Vous voir...

Et elle s'étouffa précipitamment avec sa salive.

— Asseyez-vous, reprenez votre souffle Miss Holbing...

— JE SUIS DÉJÀ ASSISE ! hurla-t-elle avec toute la puissance de ses deux petits poumons.

Le gros M. Baker remarqua à quel point il était vrai que la petite dame courtaude, paraissait plus petite debout qu'assise.

— Vous m'avez humiliée devant trois mille personnes, vous avez pris mon identité le temps de commettre tous vos affreux crimes contre la nature. On m'a emprisonnée à votre place, j'ai dû endurer pendant onze ans la purulence d'une cellule, dormir sur un matelas moisi, côtoyer des criminelles au toucher flasque, à la peau dure et à la taloche facile. Pendant onze ans, j'ai planifié mon évasion. Nuit après nuit, je travaillais à mon trou sous mon matelas, creusais de mes mains le ciment, la terre et les roches que je devais manger pour ne pas laisser de traces. Je souffre depuis près de dix ans de douloureuses infections urinaires, de pierres au rein et de sable dans le genou droit. Mais ce n'est pas tout, car il y a deux jours, alors qu'il ne me restait que quatre à cinq pieds de béton à digérer avant d'atteindre une rame de métro et la liberté, ma sentence a été révisée à la baisse et on m'a libérée le lendemain.

Elle se mit à sangloter de rage. Le gros M. Baker écoutait à demi son récit, occupé qu'il était à préparer ses couleurs, dosant avec précision la pigmentation, calculant la saturation des liants.

— Je crois que ma haine pour vous n'a cessé de croître avec les années. Jamais je n'aurais imaginé que ma frêle ossature saurait supporter une masse de

haine aussi comprimée, aussi dense, et combien grande...

— Café ?

— Pardon ?

— Je vous sers un café ? Il est frais, ça vous fera du bien.

Elle hésita, puis arma sa mitraillette, pointa le viseur sur la machine à café qu'elle pulvérisa d'une décharge de munitions qui la fit basculer de sa chaise.

— Bon, je vois qu'il ne sera pas possible d'en venir à une entente conviviale, Miss Holbing. Si vous êtes venue jusqu'à moi pour me raconter toutes ces sottises et vides anecdotes, je trouverais mal venu de détruire le reste de mon magasin ou de disposer de mon illustre présence en ces mêmes lieux en appuyant sur la gâchette à nouveau. Si vous le voulez bien (ces paroles empruntent un ton autrement plus tonitruant et grave), je vous prierais de bien vouloir quitter mon magasin sur-le-champ.

Il se leva, surplombant de son immense profil la petite dame.

— Mais... je suis armée Monsieur !

D'un coup de pinceau rapide et audacieux, le gras personnage transforma l'extrémité de la mitraillette en tête de clou.

— Et maintenant, Miss Holbing, avant que je ne vous compresse davantage ou que je ne vous dépèce en plein de petits bouts de petite Miss Holbing, faites-moi le plaisir de disparaître de mon champ de vision.

— Oui Monsieur.

Et elle s'exécuta sans hésitation.



Toc ! Toc ! Toc !

— Bonjour, hum... Mademoiselle... Je peux vous appeler Mademoiselle ? J'ai remarqué que vous veniez d'emménager dans le quartier et... il serait de mon devoir de vous souhaiter la bienvenue et vous inviter à prendre des biscottes et un café chez moi.

— C'est que, je ne sais pas.

— Ne soyez pas gênée, je vois bien que vous voulez et nous avons tant à apprendre l'un de l'autre.

— Je suis noyer et vous ?

— Pardon ?

— Dans l'astrologie autochtone de mon pays, je suis née à l'aube du signe du noyer et vous ?

— Comme c'est passionnant. Vous êtes noyer ! Moi, à vos côtés, je me sens comme du vulgaire bois de chauffage...

— Votre mois de naissance ?

— Juillet.

— C'est bien bois de chauffage alors. Vous me faites visiter ?

— Oui, bien sûr, vous êtes la bienvenue... Mademoiselle ?

— Appelez-moi Esmeralda avec un « a », la bouche ouverte comme ça...

— Ch... Charmé Esmeralda. Moi, c'est Monsieur Gilet, avec un « M » majuscule.

— Étrange prénom.

Ils entrent à l'intérieur de la tache floue.

— Mon père s'imaginait faire de moi un représentant de compagnie textile.

— Dommage.

— Oui, mais les événements et ma mère en ont décidé autrement. Voici ma chambre.

— Et le café ?

— Le café bout.

Il lui verse, sur ce, une tasse.

— Et les biscottes, Monsieur ?

— Elles viennent, patientez un instant... Du coup apparaît entre ses mains une boîte métallique qu'il ouvre.

— Elles sont maison ?

— Bien sûr, c'est la seule marque.

Le givre fond peu à peu. Des lueurs orangées dansent aux fenêtres. Une centaine de personnes hurlent à pleins poumons des mots chargés de haine contre tous les noyers du monde. Les torches vont d'une main à l'autre, puis sont projetées à travers les vitres, enflammant les rideaux aux motifs en forme de huit sur fond blanc.

Ils s'allongent sur la couche, consomment leur nouvelle passion.

Une multitude de rapprochements peuvent être faits : le rouge des rideaux, le motif du papier peint, la décoration rétro, la couleur et la texture du tapis, la résistance du matelas, le jeu des ombres et des lumières dans les deux fenêtres, les flammes qui dévorent tout, l'homme et la femme, cette passion, la maison, la marque maison, l'entropie et le huit couché, la destruction et la reproduction, la chaleur, le café bouillant, le noyer, le bois de chauffage et le feu qui se propage à tous les étages du Complexe G.



Un peu confus, l'air de ne plus savoir où se trouve la gauche ou la droite, Petit est escorté par sa mère dans un dédale de couloirs envahis par la fumée.

— Regarde Petit, cette affiche.

Elle montre du doigt une image plaquée sur le mur représentant un « p » majuscule centré dans un cercle centré sur la surface rectangulaire d'un plexiglas intact. Il y a deux significations à ce geste : démontrer à son fils qu'ils ne sont pas bien loin du stationnement intérieur et lui prouver qu'il existe encore à même cette bâtisse rongée par les flammes, victime de la folie soudaine d'une poignée de spectateurs résignés à purifier par le feu la scientologue, une partie où règne cet équilibre qui leur est si cher.

Leurs pas sont maintenant plus précipités, anxieux qu'ils sont de voir en quel état se trouve désormais la voiture. Deux autres couloirs, un escalier roulant bloqué, une porte verrouillée, un escalier roulant bloqué, deux autres couloirs, une porte à la vitre fracassée, un hall couvert de tapis brun marqué de triangles blanc sale indiquant la sortie, trois marches, deux rangées de voitures quasi intactes, une femme en train de piller l'une d'elles, quatre piliers de

ciment marqués de larges lettres en rouge vif allant de « R » à « U », une voiture de police bleu-gris avec un gyrophare brisé sur le toit, une tache d'huile à moteur, des lignes jaunes, puis leur voiture, rôtie sur un côté.

La mairesse met la clé dans le contact, ferme les yeux en simulant une prière. En tournant la clé, le moteur émet un bruit sourd suivi d'une pétarade joyeuse. Tout est en état de marche. Ils sortent de l'immeuble en flammes et prennent le chemin du retour, avec un membre en moins.



La pancarte indique la bonne direction à prendre, mais la distance à parcourir démoralise Jeanne et son fils. Ils vont maintenant à pied vers le village.

— Nous devrions atteindre le carrefour du quatrième rang dans environ quinze minutes.

Le petit homme qui ne sait plus qui il est ralentit la cadence pour reposer ses muscles endoloris. Il se masse d'une main le mollet de la jambe gauche, accroupi.

— Nous allons attendre l'autobus qui se rend au village.

Jeanne a déjà entrepris l'escalade de la dernière colline sans l'attendre. Son rythme de marche devient d'ailleurs de plus en plus rapide, motivé par la vue de l'abribus au loin.

Le petit homme avance sans grande motivation. Il se laisse porter par le mouvement de ses jambes qui le forcent à poser un pied devant l'autre. Il s'assoit sur le banc.

— Bonjour Madame, dit le petit homme.

Il reste au bout du banc sans regarder Jeanne.

Pendant un bon moment, ils restent ainsi, immobiles, incertains de la suite des événements. Une pluie fine se met à tomber. L'air devient plus frais. L'étranger assis au bout du banc tousse.

Quand l'autobus arrive, Jeanne fait semblant de l'ignorer. L'étranger, absent, monte à bord et le véhicule reprend sa course. Il remarque la forme diluée de la dame par les coulisses d'eau, pour n'en distinguer quelques mètres plus loin qu'une tache floue. Le chauffeur finit par avoir pitié du voyageur qui ne semble pas pouvoir défrayer le coût du billet. Il l'envoie donc à l'arrière de l'autobus.

L'étranger s'assoit sur le siège du centre de la banquette au fond de l'autobus. À ses côtés, un gamin aussi grand que lui le dévisage. Il tient un sac de billes entre ses mains.

Il lui en offre deux.

IX

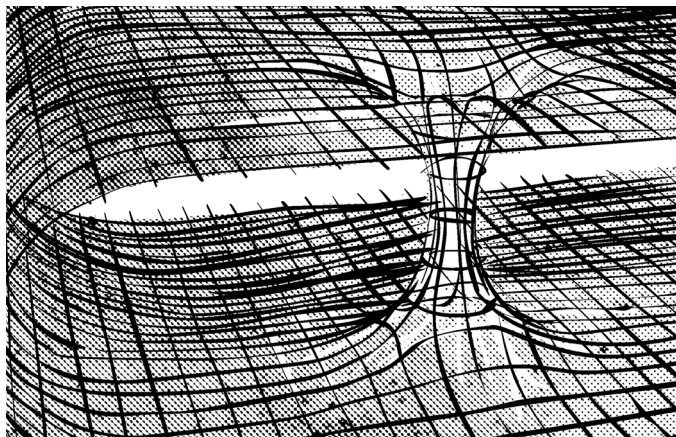
La vérité en marche – Quelques intrus – Ça va se gâter –
Béatrice encaisse – Tout peut arriver – Un peu de troc –
Un départ pénible – La consigne – D'honnêtes touristes –
Mutation sérielle – Autant en emporte le vent

Béatrice n'est toujours pas chez elle. La buanderie est ouverte et laissée sans surveillance. J'en profite pour faire un petit tour sur la Toile. Nulle mention de Mailloux aux informations. Ce n'est plus qu'une question d'heures, on ne cache pas très longtemps une opération policière d'envergure comme celle qui se tient actuellement dans toute la région. Peu importe leur nombre, ces messieurs de la police ne chargeront pas tout de suite : nous ne sommes pas des talibans tout de même. Et de toute façon, ils arriveront trop tard, plus rien ne peut empêcher la complétion de Grande plaine IV. Bientôt, les journaux du monde entier donneront des nouvelles de Mailloux, et ce titre, si curieux pour une œuvre, fera le tour de la planète. Si c'était le titre d'un roman, aucun éditeur sérieux n'en voudrait. On dirait un rapport gouvernemental, un protocole secret de recherche sur les glandes endocriniennes ou un jeu de simulation en réseau.

Béatrice n'est pas non plus à son poste de guet. Je fais une longue tournée dans les rues de la ville, au cas où je tomberais dessus par hasard. En vain. Je rentre au motel et je laisse un message sur son

répondeur. Le Capitaine vient me suggérer de déplacer ma voiture vers la périphérie de la ville, le centre risquant d'être complètement paralysé pendant quelques jours. L'usine des chaises Solair a ouvert son stationnement ainsi que l'ensemble de sa cour de triage à tous les Mailloutais.

À tout moment, des convois de machineries lourdes quittent le garage municipal ou les rues où elles sont stationnées. Sans parler du martellement constant du dynamitage et du grondement des hélicoptères qui passent crânement au-dessus de la ville, déclenchant chaque fois un tonnerre de huées et de hurlements.



Le soir, des journalistes commencent à envahir Mailloux. Les policiers ont peut-être ouvert un barrage pour obtenir indirectement de l'information sur

tout ce qui se trame en ville et identifier les responsables. À moins que les journalistes aient déniché un des chemins secrets empruntés par les milliers de participants ayant afflué de l'extérieur... Dans la demi-heure, chacun d'entre eux est « pris en main » par un ou plusieurs Mailloutais qui lui font un accueil chaleureux, accueil évidemment destiné à contrôler l'information jusqu'à ce que tout soit terminé.

Une voiture de police traverse la ville. D'abord accompagnée de simples huées, elle doit vite ralentir pour éviter la nuée de piétons qui ont envahi la chaussée. Les gens entourent la voiture et commencent à la secouer. Je vois le regard paniqué du conducteur, sans doute une tête brûlée qui voulait faire un coup d'éclat et qui se demande maintenant comment il va se sortir de là ; ce n'est plus un salarié chargé de faire respecter la loi, mais un animal prêt à lutter pour sa survie. Miss Holbein, surgie de nulle part, fait vite dégager la voie pour permettre à la voiture de quitter la ville en toute sécurité. C'est merveille que de voir cette foule, par définition imbécile, obéir au doigt et à l'œil à cette petite femme courtaude.

Un homme me raconte qu'un peu plus tôt, deux agents ont tenté de s'infiltrer sur le chantier, mais qu'ils ont été rapidement reconnus, nul ne sait comment, puis entartés, entomatés, enfarinés, oints et escortés vers la 279. Une voiture banalisée attendait à proximité et les deux gluants représentants de l'ordre ont probablement été conduits vers une douche. Un comité fait donc plumer d'urgence une trentaine

de poules à l'intention des prochains éléments provocateurs qui se risqueront dans la ville.

Des Mailloutais envoyés en reconnaissance dans les environs affirment que des dizaines de voitures stationnent sur des routes en retrait, que des agents et des militaires surveillent les bois et les champs, avec des chiens. Deux hommes ne sont pas revenus ; ils ont dû se faire surprendre. Des enfants de retour d'une randonnée en vélo ont même juré avoir vu des tanks.

Qu'est-ce qui vaut aux gens d'ici un tel déchaînement de force ? Le projet Grande plaine IV flirte avec l'illégalité et la déprédation de terres publiques. Mais ça n'est jamais qu'un projet artistique. Depuis quand la culture est-elle une menace pour le pouvoir ? Il est évident que tout ça ne peut que dégénérer, ne serait-ce que parce que les forces de l'ordre, déjà fortement engagées, voudront justifier *a posteriori* leur coûteuse intervention.

Les participants du projet Grande plaine IV, les Mailloutais comme les autres venus de l'extérieur, semblent complètement inconscients de la menace et vivent dans une atmosphère de perpétuel carnaval. Je n'aurai aucun plaisir à rester pour attendre la catastrophe. Je reviendrai plus tard, s'il le faut, pour voir l'œuvre achevée. Car ils peuvent bien jeter toute la ville au cachot, accabler tous les fêtards de lourdes amendes, expatrier les chefs et les meneurs, ils ne pourront jamais défaire ce qui a été fait.

Qu'est-ce qui me retient ici ? Argentine ? Cet animal ne m'appartient plus ; mieux que moi, elle s'est complètement fondue dans le paysage. Ai-je peur d'être accusé de participation à une émeute ou de terrorisme territorial ? Non, je crois que j'en serais plutôt fier. Je me tiens peut-être en retrait, je suis peut-être de l'extérieur, un témoin plutôt qu'un conspirateur, mais je suis solidaire. Je n'ai pas peur. Mailloux me tient attaché par des liens invisibles que je devine mais que je ne vois pas. Je ne suis pas prêt à partir.

J'envisage un instant de retourner voir Petit, mais je sais que c'est inutile, qu'il n'y a plus rien à faire. Enfoncé dans le fauteuil, les pieds sur le pouf, je relis au hasard des passages des cahiers de Petit. Je dors tout habillé, la lumière allumée, quand Béatrice fait irruption dans la chambre, vers minuit.

Elle n'a rien vu. La folie diurne de Grande plaine, puis l'obscurité totale du couvre-feu compliquent ses activités d'espionnage. Elle semble moins abattue que la veille. Nous allons au restaurant Chez Claude pour discuter un peu. Le restaurant reste ouvert, malgré les services gratuits offerts sur la place, mais il n'y a toujours personne pour assurer le service. Je nous prépare du café et je libère une tarte aux bleuets du comptoir à dessert. Je sers même une vieille insomniaque qui semblait se mourir d'ennui, seule à sa table.

Je raconte à Béatrice ma soirée de la veille : le téléphone de Jeanne, le voisin, la visite à Petit. Je lui explique que Jeanne, à tort ou à raison, se méfie

d'elle, mais que, de toute façon, il n'y a plus rien à faire pour Petit. Je tente de la rassurer en lui démontrant que Petit ne l'a pas reniée, car il n'est plus en état de renier personne. Il est simplement prisonnier de lui-même. J'ajoute que Petit aurait certainement préféré qu'elle se range du côté des vivants.

Elle m'a écouté attentivement, sans pleurer, sans m'interrompre, en me regardant dans les yeux. Elle n'a pas touché à sa pointe de tarte. Elle tourne et retourne sa cuillère entre ses doigts. Je lui demande si ça va.

— Non, évidemment.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ?

— Merci, vous en avez déjà beaucoup fait. Laissez-moi seule maintenant.

— Très bien.

— Ne quittez pas la ville sans m'avertir.

Malgré ma résolution ferme de n'en rien faire, je retourne voir Petit. Il n'est pas immobile comme la nuit où je suis allé le voir. Il se balance doucement sur lui-même. Il a l'air vivant, ce qui rend son absence totale encore plus cruelle. Je lui parle comme on parle à un comateux. Autant discuter avec un trou noir.

Je n'y retournerai plus, ça ne sert à rien. C'est bien trop dur, pire que la mort. Jeanne, bien qu'elle s'en défende, se berce de l'espoir secret que je parviendrai à faire quelque chose, que je pourrai le ramener une nouvelle fois. Je n'aurai pas la cruauté de la détromper. Cette femme a perdu son fils après deux de ses hommes. Ne peut-on jamais apprendre à perdre ceux qui nous entourent ?

Je croise Béatrice qui flâne dans les rues, sans vraiment s'intéresser à ce qui l'entoure. Elle est étonnée de voir tant de gens si exaltés dans sa petite ville si tranquille. Déjà, elle n'est plus accablée par la peine et elle me cherchait, car elle désirait me parler.

Nous nous attablons dans le chapiteau-cafétéria. Une trentaine d'enfants mènent un tapage de tous les diables (et il y en a un sacré tas). Ils se poursuivent autour des tables, renversent les chaises et bousculent la foule qui se restaure. Une chance, un théâtre de marionnettes organisé dans un coin immobilise une cinquantaine de ces électrons libres, sans quoi nous serions totalement submergés.

— Je vais fermer la buanderie Internet et quitter Mailloux. Pour de bon.

— Sans Internet, ça va devenir intenable.

— De toute façon, ils ont coupé les lignes. Même les signaux satellites sont brouillés.

— À vrai dire, je songeais à partir définitivement. Si tu veux, je t'emmène.

— J'allais vous le demander. Mes valises sont prêtes. J'ai voulu les laisser dans votre voiture, mais elle n'était pas dans la cour du motel.

— On peut dire que vous savez ce que vous voulez ! J'ai dû déplacer ma voiture. Si je ne l'avais pas fait, nous devrions attendre que tout soit fini avant de partir et Dieu sait ce qui peut arriver d'ici là.

— Je ne crois pas qu'il puisse encore m'arriver rien d'intéressant ici.

— Je te préviens, je ne sais pas où je m'en vais ni ce que je cherche.

— Moi non plus.



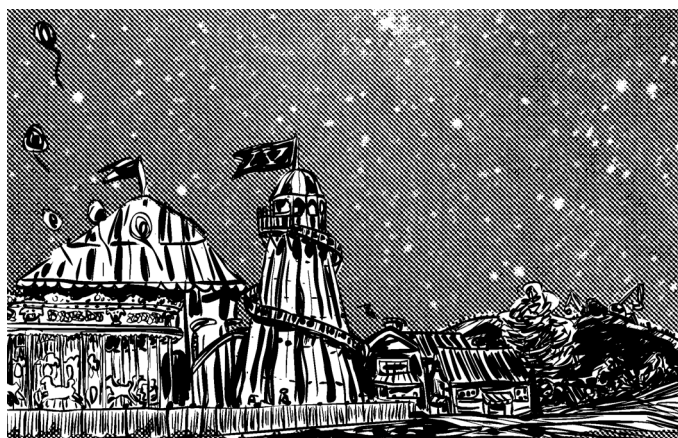
Il ne me reste plus qu'à payer ma note au Capitaine. Celui-ci n'est pas à son *office*, mais je n'ai pas de difficulté à le trouver. Il dirige l'équipe chargée de mettre en place des services sanitaires au camping improvisé sur les grandes pelouses du couvent. Quand je lui parle de payer, il m'envoie paître.

— Je ne veux pas de ton argent capitaine. Ni Visa, ni chèque, ni comptant, ni rien.

— Mais j'ai vécu tout un mois chez vous. Sans parler de la peinture de ma voiture.

— Je sais. Malgré tout, c'est moi qui suis ton débiteur. On reparlera de ces bêtises un jour, comme tu vois, je suis très occupé. Et ne crains pas, je m'occuperai très bien de Fiffille.

Et voilà comment j'ai payé un mois de motel avec un chien.



Il n'y a pas moyen de trouver un chariot pour porter les bagages, quatre lourdes valises (une pour moi, trois pour elle) que nous traînons comme des boulets dans les rues bondées de piétons, de clowns, d'acrobates, de jongleurs, de peintres et de fêtards. Quelques groupes ont commencé à élever des barricades dans les voies principales, d'autres déplacent la machinerie encore nécessaire en dehors des rues bloquées.

Les Mailloutais nous arrêtent pour saluer Béatrice surtout et lui exprimer leur sympathie. Elle ne répond plus, elle serre les mains qu'on lui tend, remercie d'un signe de tête. Elle recommence à pleurer sans bruit. Quand nous parvenons finalement à nous extirper de la cohue, elle a les jambes en compote. Je la force à s'asseoir dans l'herbe et je fais l'aller-retour deux fois jusqu'à l'usine Solair pour ranger nos bagages dans le coffre. Ensuite, je dois presque la porter jusqu'à la voiture où elle s'endort tout de suite. Presque deux heures pour parcourir un trajet qui se fait normalement en quinze minutes.

La route est complètement déserte. Cela fait à peine cinq minutes que je roule quand je dois m'arrêter à un barrage. Un barrage avec tout le bataclan qu'on voit dans les films : murs de sacs de sable, barrières de fils barbelés et ces machins en croix destinés à déchiqueter les pneus. Un soldat hurle : « qu'est-ce que vous faites là ? » Nous devons être les premiers à nous présenter et il n'a sans doute pas de consignes précises à suivre. Alors il gueule, c'est normal. Son supérieur s'approche et lui chuchote quelques mots d'un ton très autoritaire (ce qui est un exploit remarquable).

— Tu ne vois pas que la dame dort. Laisse-moi parler. Observe, apprend.

Il se penche à la portière et parle doucement, de façon à ne pas réveiller Béatrice.

— Vous nous excuserez, civil, nous sommes obligés de contrôler l'identité de tous ceux qui tentent de quitter la ville. Vous avez des papiers ?

— Bien sûr.

Je lui remets mon portefeuille. Il examine mon permis de conduire, puis le tend au premier soldat qui s'en va pianoter sur un ordinateur.

— Alors, M. Bourbaki, que faisiez-vous à Mailloux ?

— Je suis écrivain. Je séjournais ici pour écrire un livre. Vous savez, la paix de la campagne, le silence, l'air pur. Mais c'est devenu un peu trop agité, alors nous sommes forcés de partir.

— On peut voir ce qu'il y a dans votre coffre ?

— Bien sûr.

Il a l'air totalement rassuré par l'allure bourgeoise et honnête de nos bagages. Le premier soldat revient, l'air bredouille.

— Il n'est pas sur la liste. Et elle, on ne la contrôle pas ?

— Ce ne sera pas nécessaire, soldat. Monsieur, vous pouvez passer. Nous avons noté vos coordonnées. S'il y avait enquête, vous seriez peut-être appelé à témoigner.

— Ce serait avec plaisir.

— Une dernière chose M. Bourbaki...

Je n'ai pas la conscience tout à fait tranquille, aussi son petit air narquois déclenche-t-il une réaction importante de mon système nerveux autonome. Je serre le volant et je sens mes paumes inonder le simili cuir.

— Le Journal des Forces avait demandé une copie de votre premier livre ; le mot balistique avait intrigué la rédaction. Finalement, elle n'a pas vu d'intérêt à publier le moindre compte rendu.

— Évidemment.

— C'est moi qui ai lu votre livre. J'ai beaucoup aimé.

Il sort un calepin de sa poche.

— Ça vous ennuerait de m'écrire un petit mot ?

Il y a de ces hasards parfois. Je déchiffre son nom sur son badge et je lui improvise un laïus qui semble le transporter de joie.

— Merci infiniment M. Bourbaki. Nous attendons impatiemment votre deuxième livre. Bon voyage et le bonjour à votre dame quand elle se réveillera.

— Je ne manquerai pas de lui dire.

Nous filons sur l'autoroute, fenêtres ouvertes. Le vent entre à flots dans la voiture. Nous pouvons parler ou chanter à tue-tête, c'est sa musique que nous écoutons, ses paroles que nous buvons.

La route et les forêts avoisinantes défilent, toujours les mêmes, tellement semblables que nous semblons immobilisés sur une bande grise, entre des bandes jaunes, orange, rouges et vertes.

Béatrice sort une pile d'enveloppes de son sac.

— Ce sont des lettres que Petit m'a envoyées.

Elle lance une à une les pages à l'extérieur. Dans le rétroviseur, je n'en vois pas une retomber sur la route. Béatrice se tourne vers moi et me lance un magnifique sourire.

Je vois un papier à ses pieds. C'est une feuille visiblement arrachée d'un des cahiers de Petit. Béatrice commence à la lire.

— « J'ai fait ce matin une égratignure sur l'aile gauche d'une voiture... »

Une bourrasque soudaine envahit la voiture et emporte la feuille.

Merci à Marie-Andrée, Monik et Antoine pour leur travail sur le texte, merci à Omer et à Nicolas.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel
ou La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka
(théâtre)

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE
Tarquimpol

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Margaret LAURENCE
L'ange de pierre

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du
tracteur en Ukraine

Thomas WHARTON
Logogryphe

Margaret LAURENCE
Une divine plaisanterie

Howard MCCORD
L'homme qui marchait
sur la Lune

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles

Alissa YORK
Effigie

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Révision : Cindy Paradis
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boulevard Saint-Laurent, Montréal (Québec) H2X 2V4
Téléphone : 514 499-0072 Télécopieur : 514 499-0851
Distribution : SOCADIS

Éditions Alto
577, rue Lavigne, # 2
Québec (Québec) G1R 1B7
www.editionsalto.com

« I'm not here
This isn't happening »

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ TRANSCONTINENTAL MÉTROLITHO
SHERBROOKE (QUÉBEC)
EN OCTOBRE 2008
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression de *Grande plaine IV*
sur papier Rolland Enviro100 Crème plutôt que sur du papier vierge a permis
de sauver l'équivalent de 9 arbres, 24 984 litres d'eau et d'empêcher le rejet de
264 kilos de déchets solides et de 580 kilos d'émissions atmosphériques.

Dépôt légal, 4^e trimestre 2008
Bibliothèque et archives nationales du Québec